

L

1815
François Arvet de
Veltour

Barle.

Catalogues in
vict.

RECUEIL
DE PIÈCES

FUGITIVES
EN PROSE ET EN VERS.

*Par Mr. de V***.*

M. DCC. XL.

RECHT
DE FIECES

FUGITIVUS
IN PROSE ET IN VERSU

1784



M 100 M

L 407



A V I S

DES EDITEURS.

NOUS avons crû que le Public verroit avec quelque satisfaction, un Recueil fait avec soin de plusieurs morceaux Litteraires de la même main, lesquels étoient répandus dans les Portes-feuilles de plusieurs Curieux, & dont une partie a paru imprimée. Nous avons consulté tous les Manuscrits & toutes les Editions que nous avons recherché avec très-grand soin; nous pouvons assurer que nous n'avons pas trouvé une seule pièce qui approchât de la correction de celles que nous donnons. Peut-être ces Ouvrages en passant par plusieurs mains, avoient été défigurés; peut-être l'Auteur en avoit-il lui-même donné des copies

* 2

dif-

AVIS DES EDITEURS.

differentes. Mais enfin nous espérons que tout Lecteur un peu au fait, ne balancera pas à distinguer la véritable Leçon à laquelle on doit s'en tenir, d'avec tant de copies informes, & que les amateurs des Lettres nous sauront gré de la peine que nous avons prise,

TABLE

T A B L E D E S P I E C E S

CONTENUES EN CE VOLUME.

ESSAI sur le Siècle de LOUIS XVI.
Pag. 1

CHAPITRE PREMIER.

Des Etats Chrétiens de l'Europe avant Louis XIV.
9

DISCOURS EN VERS SUR L'HOMME.

PREMIER DISCOURS.

De l'Egalité des Conditions.
43

DEUXIÈME DISCOURS.

De la Liberté.
48

TROISIÈME DISCOURS.

De l'Envie.
53

QUATRIÈME DISCOURS.

*De la modération en tout, dans l'Etude, dans l'Am-
bition, dans les Plaisirs,*
59
CIN-

CINQUIE'ME DISCOURS.

Sur la nature du Plaisir. 65

SIXIE'ME DISCOURS.

De la nature de l'Homme. 70

Fragment d'une Lettre, sur un Usage très-utile, établi en Hollande. 77

De la Gloire, ou Entretien avec un Chinois. 79

Du Suicide, ou de l'homicide de soi-même. 84

O D E S.

Sur le Fanatisme. 91

Pour Messieurs de l'Académie des Sciences, qui ont été au Cercle Polaire, & sous l'Equateur, déterminer la figure de la Terre. 97

Sur la Paix. 102

POESIES DIVERSES.

Le Mondain. 107

Lettre de Monsieur Melon, ci-devant Secrétaire du Régent, à Madame de Verue, sur le Mondain. 112

Défense du Mondain, ou l'Apologie du Luxe. 113

Epique sur la Calomnie. 118

Le Temple de l'Amitié. 125

En voi. 129

L'Anti-Giton. 130

Le Cadenat. 133

Epique

T A B L E. iii

<i>Epitre à Madame la Marquise du Chastellet, sur la Physique de Newton.</i>	136
<i>Aux Mânes de Monsieur de Genonville, Conseiller au Parlement.</i>	140
<i>La Mort de Mademoiselle le Comteur.</i>	142

LETTRES FAMILIERES.

<i>Lettre écrite à Monsieur l'Abbé de Chaulien, de Sul- ly le 5. Juillet 1717.</i>	147
<i>Lettre à Monsieur le Duc de Sully, 18. Août 1720.</i>	150
<i>A Monseigneur le Prince de Vendôme.</i>	153
<i>A Monsieur de Genonville, sur une Maladie.</i>	157
<i>A Monsieur le Maréchal de Villars.</i>	159
<i>A Madame de Fontaine-Martel.</i>	161
<i>Lettre écrite de Plombières, à Monsieur Pallu, Août 1729.</i>	164
<i>Réponse à une Dame, ou soi-disant telle.</i>	167
<i>Lettre sur la Tracasserie. A Monsieur de Buffy, Evêque de Luçon.</i>	169
<i>A Monsieur de Formont, en lui envoyant les Oeu- vres de Descartes & de Malbranche.</i>	171
<i>A Monsieur le Duc de la Feuillade.</i>	173
<i>A Monsieur de Fontenelle.</i>	174
<i>Réponse de Monsieur de Fontenelle, à Monsieur de Voltaire.</i>	177
<i>Stances sur les Poëtes Epiques.</i>	179
<i>Vers au Camp de Philisbourg, le 3. Juillet 1734.</i>	181

MA-

T A B L E M A D R I G A U X.

<i>Les deux Amours.</i>	183
<i>Autre.</i>	ibid.
<i>Autre.</i>	184
<i>Autre.</i>	ibid.
<i>Le Temple du Goût.</i>	145

R E M A R Q U E S

Servant d'éclaircissement sur les principaux sujets du
Temple du Goût, renvoyées chacune par leur nu-
mero. 217.

Fin de la Table

ESSAI

ESSAI SUR LE SIECLE DE LOUIS XIV.

CE n'est point la vie de Louis XIV. qu'on prétend écrire, on se propose un plus grand objet. On veut essaier de peindre à la postérité, non les actions d'un seul homme, mais l'esprit des hommes dans le Siècle le plus éclairé qui fut jamais.

Tous les temps ont produit des Heros & des Politiques : Tous les Peuples ont éprouvé des révolutions : Toutes les Histoires sont presque égales pour qui ne veut mettre que des faits dans sa mémoire. Mais quiconque pense, & ce qui est encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre Siècles dans l'Histoire du Monde ; ces quatre Ages heureux, sont ceux où les Arts ont été perfectionnés, & qui, servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité.

Le premier de ces Siècles, à qui la véritable gloire est attachée, est celui de Philippe

A

&c

& d'Alexandre, ou celui des Péricles, des Démosthènes, des Aristotes, des Platons, des Appelles, des Phidias, des Praxiteles; & cet honneur a été renfermé dans les limites de la Grèce; le reste de la Terre étoit barbare.

Le second Age est celui de Cesar & d'Auguste, désigné encore par les noms de Lucrèce, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Varron, de Vitruve.

Le troisième est celui qui suivit la prise de Constantinople par Mahomet II. Alors on vit en Italie une Famille de simples Citoyens, faire ce que devoient entreprendre les Rois de l'Europe; les Médicis appelèrent à Florence les Arts que les Turcs chassoient de la Grèce; c'étoit le temps de la gloire de l'Italie. Toutes les Sciences reprenoient une vie nouvelle; les Italiens les honorèrent du nom de *Vertu*, comme les premiers Grecs les avoient caractérisés du nom de *Sagesse*. Tout tendoit à la perfection: les Michel Anges, les Raphael, les Titiens, les Tassés, les Ariostes fleurirent. La Gravure fut inventée; la belle Architecture reparut plus admirable encore que dans Rome triomphante; & la Barbarie Gotique, qui défiguroit l'Europe en tout genre, fut chassée de l'Italie pour faire en tout place au bon goût.

Les

Les Arts, toujours transplantés de Grèce en Italie, se trouvoient dans un terrain favorable, où ils fructifioient tout-à-coup. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, voulurent à leur tour avoir de ces fruits; mais, ou ils ne vinrent point dans ces climats, ou bien ils dégénérèrent trop vîte.

François Premier encouragea des Sçavans, mais qui ne furent que sçavans; il eut des Architectes, mais il n'eut ni des Michel Ange, ni des Palladio; il voulut en vain établir des Ecoles de Peintures; les Peintres Italiens qu'il appella, ne firent point d'Eleves Français: Quelques Epigrammes & quelques contes libres composoient toute notre Poësie; Rabelais étoit notre seul livre de prose à la mode du temps de Henry II.

En un mot, les Italiens seuls avoient tout si vous en exceptez la Musique, qui n'étoit encore qu'informe, & la Philosophie expérimentale, qui étoit inconnue par tout également.

Enfin, le quatrième Siècle est celui qu'on nomme le Siècle de Louis XIV. & c'est, peut-être, celui des quatre qui approche le plus de la perfection. Enrichi des découvertes des trois autres, il a plus fait en certain genre, que les trois ensemble. Tous les Arts, à la vérité, n'ont point été poussés plus loin que sous les Médicis, sous les Augustes & les

Alexandres; mais la raison humaine en généraux s'est perfectionnée. La saine Philosophie n'a été connue que dans ce temps : Et il est vrai de dire, qu'à commencer depuis les dernières années du Cardinal de Richelieu, jusqu'à celles qui ont suivi la mort de Louis XIV. il s'est fait dans nos arts, dans nos esprits, dans nos mœurs, comme dans notre Gouvernement, une révolution générale, qui doit servir de marque éternelle à la véritable gloire de notre Patrie. Cette heureuse influence ne s'est pas même arrêtée en France; elle s'est étendue en Angleterre; elle a excité l'émulation, dont avoit alors besoin cette Nation spirituelle & profonde; elle a porté le goût en Allemagne; les Sciences en Moscovie; elle a même ranimé l'Italie qui languissoit; & l'Europe a dû sa politesse à Louis XIV.

Avant ce temps, les Italiens appelloient tous les Ultramontains du nom de Barbares; & il faut avouer que les Français méritoient en quelque sorte cette injure. Nos Peres joignoient la Galanterie Romanesque des Maures, à la grossièreté gotique; ils n'avoient presque aucuns des Arts aimables; ce qui prouve que les Arts utiles étoient négligés : car, lorsqu'on a perfectionné ce qui est nécessaire, on trouve bien-tôt le beau & l'agréable; & il n'est pas étonnant que la Peinture, la Sculpture, la Poësie, l'Eloquence, la Philosophie, fussent

fussent presque inconnues à une Nation , qui ,
ayant des Ports sur l'Océan & sur la Médite-
ranée , n'avoit pourtant point de Flote , &
qui , aimant le luxe à l'excès , avoit à peine
quelques manufactures grossières.

Les Juifs , les Genoïs , les Venitiens , les
Portugais les Flamans , les Hollandais , les
Anglais , firent tour - à - tour notre com-
merce , dont nous ignorions les princi-
pes. Louis XIII. à son Avenement à la
Couronne , n'avoit pas un Vaisseau : Paris
ne contenoit pas quatre cent mille hommes ,
& n'étoit pas décoré de quatre beaux Edifi-
ces : Les autres Villes du Royaume ressem-
bloient à ces Bourgs qu'on voit au-de-là de
la Loire. Toute la Noblesse cantonnée à la
Campagne , dans des donjons entourés de
fossés , opprimoit ceux qui cultivent la terre.
Les grands chemins étoient presque imprati-
cables ; les Villes étoient sans Police , l'Etat
sans argent , & le Gouvernement presque
toujours sans crédit parmi les Nations étran-
gères.

On ne doit pas se dissimuler , que depuis
la décadence de la Famille de Charlemagne ,
la France avoit languï plus ou moins dans
cette faiblesse , parce qu'elle n'avoit presque
jamais jouï d'un bon Gouvernement.

Il faut , pour qu'un Etat soit puissant , ou
que le Peuple ait une liberté fondée sur les

Loix, ou que l'autorité Souveraine soit affermie sans contradiction.

En France, les Peuples furent esclaves jusques vers le temps de Philippe Auguste; les Seigneurs furent tirans jusqu'à Louis XI. & les Rois, toujours occupés à soutenir leur autorité contre leurs Vassaux, n'eurent jamais, ni le temps de songer au bonheur de leurs Sujets, ni le pouvoir de les rendre heureux.

Louis XI. fit beaucoup pour la puissance Royale, mais rien pour la félicité & la gloire de la Nation.

François Premier fit naître le Commerce, la Navigation, les Lettres & tous les Arts; mais il fut trop malheureux pour leur faire prendre racine en France, & tous périrent après lui.

Henri le Grand vouloit retirer la France des calamités & de la barbarie, où trente ans de discorde l'avoient replongée, quand il fut assassiné dans sa Capitale, au milieu du Peuple dont il alloit faire le bonheur.

Le Cardinal de Richelieu, occupé d'abaisser la Maison d'Autriche, le Calvinisme & les Grands, ne jouit point d'une puissance assez paisible pour réformer la Nation; mais au moins il commença cet heureux ouvrage.

Ainsi, pendant neuf cent années, notre génie a été presque toujours rétréci sous un Gouvernement gotique, au milieu des divisions

sions & des Guerres Civiles, n'ayant ni Loix ni Coutumes fixes, changeant de deux Siècles en deux Siècles un langage toujours grossier: les Nobles sans discipline, ne connoissant que la Guerre & l'oïseté; les Ecclésiastiques vivant dans le désordre & dans l'ignorance; & les Peuples sans industrie, croupissant dans leur misère.

Voilà pourquoi les Français n'eurent part, ni aux grandes découvertes, ni aux inventions admirables des autres Nations. L'Imprimerie, la Poudre, les Glaces, les Telescopes, le Compas de proportion, la Machine pneumatique, le vrai Système de l'Univers, ne leur appartiennent point; ils faisoient des Tournois, pendant que les Portugais & les Espagnols découvroient & conqueroient de nouveaux Mondes à l'Orient & à l'Occident du Monde connu. Charles-Quint prodiguoit déjà en Europe les trésors du Mexique, avant que quelques Sujets de François Premier eussent découvert la Contrée inculte du Canada; mais, par le peu même que firent les Français dans le commencement du seizième Siècle, on vit de quoi ils sont capables quand ils sont conduits.

On se propose de montrer ici ce qu'ils ont été sous Louis XIV. & l'on souhaite que la postérité de ce Monarque, & celle de ses Peuples également animées d'une heureuse

émulation s'efforcent de surpasser leurs Ancêtres.

Il ne faut pas qu'on s'attende à trouver ici les détails presque infinis des Guerres entreprises dans ce siècle; on est obligé de laisser aux Annalistes le soin de ramasser avec exactitude tous ces petits faits, qui ne serviroient qu'à détourner la vûe de l'objet principal. C'est à eux à marquer les marches, les contremarches des Armées, & les jours où les tranchées furent ouvertes devant des Villes, prises & reprises par les armes, données & rendues par des Traités; mille circonstances intéressantes pour les contemporains, se perdent aux yeux de la posterité, & disparaissent pour ne laisser voir que les grands événemens qui ont fixé la destinée des Empires; tout ce qui s'est fait ne mérite pas d'être écrit: on tâchera sur tout, dans cet Essai, de ne s'attacher qu'à ce qui mérite l'attention de tous les temps, à ce qui peut peindre le génie & les mœurs des hommes, à ce qui peut servir d'instruction, & conseiller l'amour de la vertu, des arts & de la Patrie.

On essayera de faire voir ce qu'étoient & la France & les autres Etats de l'Europe, avant la naissance de Louis XIV. ensuite on décrira les grands événemens politiques & militaires de son regne. On dira ce qui s'est passé de son temps au sujet de la Religion, qui ayant été
donnée

donnée aux hommes comme la règle de la morale, devient trop souvent entre leurs mains un des grands objets de la politique. On parlera ensuite de la vie privée de Louis XIV. de cette vie toujours égale, toujours décente jusques dans les plaisirs, modèle de la conduite de tout homme en place. Le Gouvernement intérieur de son Royaume, objet bien plus important, contiendra aussi quelques articles à part; enfin on traitera du progrès des Arts & des Sciences & de l'Histoire de l'esprit humain, principal objet de cet Ouvrage.

CHAPITRE PREMIER.

*Des Etats Chrétiens de l'Europe avant
Louis XIV.*

IL y avoit déjà long-tems qu'on pouvoit regarder l'Europe Chrétienne (à la Moscovie près) comme une grande République, partagée en plusieurs Etats, les uns Monarchiques, les autres Mixtes; ceux-ci Aristocratiques, ceux-là Populaires; mais tous correspondans les uns avec les autres, tous ayant un même fonds de Religion, quoique divisés en plusieurs Sectes, tous ayant les mêmes principes de droit public & de politique

tique, inconnus dans les autres Parties du Monde. C'est par ces principes que les Nations Européennes ne font point esclaves leurs prisonniers, qu'elles respectent les Ambassadeurs de leurs ennemis, qu'elles conviennent ensemble de la prééminence & de quelques droits de certains Princes, comme de l'Empereur, des Rois & des autres moindres Potentats, & qu'elles s'accordent sur-tout dans la sage politique de tenir entr'elles, autant qu'elles peuvent, une balance égale de pouvoir, employant sans cesse les négociations, même au milieu de la Guerre, & entretenant les unes chez les autres des Ambassadeurs, ou des Espions moins honorables, qui peuvent avertir toutes les Cours des desseins d'une seule, donner à la fois l'alarme à l'Europe, & garantir les plus faibles des invasions, que le plus fort est toujours prêt d'entreprendre.

Depuis Charles-Quint, la balance penchoit trop du côté de la Maison d'Autriche. Cette Maison puissante étoit vers l'an 1630. Maîtresse de l'Espagne, du Portugal, & des Trésors de l'Amerique; la Flandre, le Milanois, le Royaume de Naples, la Bohême, la Hongrie, l'Allemagne même (si on peut le dire) étoient devenus son patrimoine; & si tant d'Etats avoient été réunis sous un seul Chef de cette Maison, il est à croi-

re que l'Europe lui auroit enfin été asservie.

* L'Empire d'Allemagne est le plus puissant voisin qu'ait la France ; il est à peu près de la même étendue , moins riche peut-être en argent , mais plus fécond en hommes robustes & patients dans le travail. La Nation Allemande est gouvernée , peu s'en faut , comme l'étoit la France sous les premiers Rois Capetiens , qui étoient les Chefs , souvent mal obéis , de plusieurs grands Vassaux , & d'un grand nombre de petits. Aujourd'hui soixante Villes libres , & qu'on nomme Imperiales , environ autant de Souverains Seculiers , près de quarante Princes Ecclesiastiques , soit Abbés , soit Evêques , neuf Electeurs , parmi lesquels on peut compter trois Rois : enfin l'Empereur , chef de tous ces Potentats , composent ce grand Corps Germanique , que le flegme Allemand fait subsister avec presque autant d'ordre , qu'il y avoit autrefois de confusion dans le Gouvernement Français.

Chaque membre de l'Empire a ses droits , ses privilèges , ses obligations ; & la connaissance difficile de tant de Loix , souvent contestées , fait ce qu'on appelle en Allemagne , *l'Etude du Droit public* , pour laquelle la Nation Germanique est si renommée.

L'Empereur , par lui-même , ne seroit guères ,

* De l'Allemagne.

res, à la vérité, plus puissant, ni plus riche qu'un Doge de Venise. L'Allemagne partagée en Villes libres, & en Principautés, ne laisse au Chef de tant d'Etats que la prééminence, avec d'extrêmes honneurs, sans domaines, sans argent, & par conséquent sans pouvoir; il ne possède pas, à titre d'Empereur, un seul Village; la Ville de Bamberg lui est assignée seulement pour sa résidence quand il n'en a pas d'autre. Cependant cette dignité, aussi vaine que suprême, étoit devenue si puissante entre les mains des Autrichiens, qu'on a craint souvent qu'ils ne convertissent en Monarchie absolue cette République de Princes.

Deux Partis divisoient alors, & partagent encore aujourd'hui l'Europe Chrétienne, & sur-tout l'Allemagne. Le premier est celui des Catholiques, plus ou moins soumis au Pape: le second est celui des ennemis de la Domination Spirituelle & Temporelle du Pape & des Prélats Catholiques. Nous appellons ceux de ce Parti du nom général de Protestans, quoiqu'ils soient divisés en Lutheriens, Calvinistes & autres, qui tous se haïssent entr'eux, presque autant qu'ils haïssent Rome.

En Allemagne, la Saxe, le Brandebourg, le Palatinat, une partie de la Bohême, de la Hongrie, les Etats de la Maison de Brunswick, le Wirtemberg, suivent la Religion
Luthe-

Lutherienne, qu'on nomme *Evangelique*; toutes les Villes libres Imperiales ont embrassé cette Secte, qui a semblé plus convenable que la Religion Catholique, à des peuples jaloux de leur liberté.

Les Calvinistes répandus parmi les Luthériens, qui sont les plus forts, ne font qu'un parti médiocre; les Catholiques composent le reste de l'Empire: & ayant à leur tête la Maison d'Autriche, ils étoient sans doute les plus puissans.

Non-seulement l'Allemagne, mais tous les Etats Chrétiens saignoient encore des playes qu'ils avoient reçues de tant de guerres de Religion, fureur particuliere aux Chrétiens, ignorée des Idolâtres, & suite malheureuse de l'esprit dogmatique introduit depuis si long-temps dans toutes les conditions. Il y a peu de points de controverses qui n'ayent causé une guerre civile; & les Nations étrangères (peut-être notre posterité) ne pourront un jour comprendre que nos peres se soient égorgés mutuellement pendant tant d'années, en prêchant la patience.

En 1619. l'Empereur Mathias étant mort sans enfans, le Parti Protestant se remua pour ôter l'Empire à la Maison d'Autriche, & à la Communion Romaine; mais Ferdinand de Grats, cousin de Mathias, n'en fut pas moins élu Empereur. Il étoit déjà Roi de Bohême

Bohême & de Hongrie, par le démission de Mathias, & par le choix forcé que firent de lui ces deux Royaumes.

Ce Ferdinand II. continua d'abattre le Parti Protestant; il se vit quelque tems le plus puissant & le plus heureux Monarque de la Chrétienté, moins par lui-même que par le succès de ses deux grands Généraux, Valstein & Tilly, à l'exemple de beaucoup de Princes de la Maison d'Autriche, conquérans sans être guerriers, & heureux par le mérite de ceux qu'ils savoient choisir. Cette Puissance menaçoit déjà du joug, & les Protestans & les Catholiques: l'alarme fut même portée jusqu'à Rome, sur laquelle ce titre d'Empereur & de Roi des Romains, donnent des droits chimériques que la moindre occasion peut rendre trop réels. Rome, qui de son côté prétendoit autrefois un droit plus chimérique sur l'Empire, s'unit alors avec la France contre la Maison d'Autriche; l'argent des Français, les intrigues de Rome & les cris de tous les Protestans, appellerent enfin, du fond de la Suède, Gustave-Adolphe le seul Roi de ce tems-là, qui pût prétendre au nom de Héros, & le seul qui pût renverser la puissance Autrichienne.

L'arrivée de Gustave en Allemagne changea la face de l'Europe. Il gagna en 1631. contre le General Tilly, la Bataille de Leipsik,

fi

fi célèbre par les nouvelles manœuvres de Guerre que ce Roi mit en usage, & qui passe encore pour le chef d'œuvre de l'art Militaire.

L'Empereur Ferdinand se vit en 1632. prêt à perdre la Bohême, la Hongrie & l'Empire; son honneur le sauva, Gustave-Adolphe fut tué à la Bataille de Lutzen, au milieu de sa Victoire, & la mort d'un seul homme rétablit, ce que lui seul pouvoit détruire.

La politique de la Maison d'Autriche qui avoit succombé sous les Armes d'Adolphe, se trouva forte contre tout le reste; elle détacha les Princes les plus puissans de l'Empire, de l'alliance des Suedois. Ces Troupes victorieuses abandonnées de leurs Alliés & privées de leur Roi, furent battues à Norlingue; & quoique plus heureuses ensuite, elles furent toujours moins à craindre que sous Gustave.

Ferdinand II. mort dans ces conjonctures, laissa tous ses Etats à son Fils Ferdinand III. qui hérita de sa politique, & fit, comme lui, la Guerre de son Cabinet: il regna pendant la minorité de Louis XIV.

L'Allemagne n'étoit point alors aussi florissante qu'elle l'est devenuë depuis; le luxe y étoit inconnu, & les commodités de la vie étoient encore très-rares chez les plus grands Seigneurs; elles n'y ont été portées que vers l'an 1686. par les Réfugiés Français qui allèrent y établir leurs Manufactures. Ce Pays
fertile

fertile & peuplé, manquoit de Commerce & d'Argent, la gravité des mœurs & la lenteur particuliere aux Allemans, les privoient de ces plaisirs & de ces Arts agréables, que la sagacité Italienne cultivoit depuis tant d'années, & que l'industrie Française commençoit dès-lors à perfectionner. Les Allemans riches chez eux, étoient pauvres ailleurs; & cette pauvreté jointe à la difficulté de réunir long-tems sous les mêmes étendarts tant de peuples differens, les mettoit, à peu près, comme aujourd'hui, dans l'impossibilité de porter & de soutenir long-temps la Guerre chez leurs voisins. Aussi c'est presque toujours dans l'Empire que les Français ont fait la Guerre contre l'Empire. La difference du Gouvernement & du génie, rend les Français plus propres pour l'attaque, & les Allemans pour la défense.

* L'Espagne gouvernée par la Branche aînée de la Maison d'Autriche, avoit imprimé, après la mort de Charles-Quint, plus de terreur que la Nation Germanique; les Rois d'Espagne étoient incomparablement plus absolus & plus riches? Les mines de Mexique, & du Potosé, sembloient leur fournir de quoi acheter la liberté de l'Europe. Ce projet de la Monarchie universelle de notre continent Chrétien, commencé par Charles-Quint,

* De l'Espagne,

Quint, fut d'abord soutenu par Phillippe II. Il voulut, du fonds de l'Escorial, asservir la Chrétienté par les Négociations & par la Guerre. Il envahit le Portugal. Il désola la France, il menaça l'Angleterre, mais plus propre peut-être à marchander de loin les Esclaves, qu'à combattre de près ses ennemis, il n'ajouta aucune Conquête à celle du Portugal; il sacrifia, de son aveu, Quinze cent millions qui font aujourd'hui en 1735. plus de Trois mille millions de notre monnoye, pour asservir la France, & pour regagner la Hollande. Mais ses trésors ne servirent qu'à enrichir ces Pays qu'il voulut dompter.

Philippe III. son fils, moins Guerrier encore & moins sage, eut peu de vertus de Roy. La superstition, ce vice des ames faibles, ternit son Regne & affaiblit la Monarchie Espagnole. Son Royaume commençoit à s'épuiser d'Habitans par les nombreuses Colonies que l'avarice transplantoit dans le nouveau monde, & ce fut dans ces circonstances, que ce Roi chassa de ses Etats plus de Huit cens milles Maures, lui qui auroit dû au contraire en faire venir davantage, s'il est vrai que le nombre des Sujets soit le vrai trésor des Rois, l'Espagne fut presque déserte depuis ce temps. La fierté oisive des Habitans, laissa passer en d'autres mains les richesses du nouveau monde, l'Or du Perou devint le par-

B

tage

tage de tous les Marchands de l'Europe. En vain une loi sévère & presque toujours exécutée, ferme les Ports de l'Amerique Espagnole aux autres Nations; les Négocians de France, d'Angleterre, d'Italie, chargent de leurs Marchandises les Gallions, en rapportent le principal avantage, & c'est pour eux que le Perou & le Mexique ont été conquis.

La grandeur Espagnole ne fut donc plus sous Philippe III. qu'un vaste corps sans substance, qui avoit plus de réputation que de force.

Philippe IV. héritier de la faiblesse de son pere, perdit le Portugal par sa négligence, le Roussillon par la faiblesse de ses armes, & la Caralogne par l'abus du despotisme. C'est ce même Roi à qui le Comte Duc Olivares, son favori & son Ministre, fit prendre le nom de Grand à son avenement à la Couronne, peut-être pour l'exciter à mériter ce titre dont il fut si indigne, que tout Roi qu'il étoit, personne n'osa le lui donner. De tels Rois ne pouvoient être long-tems heureux dans leurs Guerres contre la France. Si nos divisions & nos fautes leur donnoient quelques avantages, ils en perdoient le fruit par leur incapacité. De plus, ils commandoient à des Peuples que leurs Privileges mettoient en droit de mal servir; les Castillans avoient la prérogative de ne point combattre hors
de

de leur Patrie. Les Arragonois disputoient sans cesse leur liberté contre le Conseil Royal, & les Catalans qui regardoient leurs Rois comme leurs ennemis, ne leur permettoient pas même de lever des Milices dans leurs Provinces; ainsi, ce beau Royaume étoit alors peu puissant au-dehors & misérable au-dedans; nulle industrie ne se-
condoit dans ces climats heureux, les pres-
sens de la nature; ni les Soyes de Valence,
ni les belles Laines de l'Andalousie & de la
Castille, n'étoient préparées par les mains Es-
pagnoles. Les Toilles fines étoient un luxe
très-peu connu. Les Manufactures Flaman-
des, restes des monumens de la Maison de
Bourgogne, fournissoient à Madrid ce que
l'on connoissoit alors de magnificence; les
Etoffes d'or & d'argent étoient défendues
dans cette Monarchie, comme elles le se-
roient dans une République indigente, qui
craindroit de s'appauvrir. En effet, malgré les
mines du nouveau monde, l'Espagne étoit
si pauvre, que le ministère de Philippe IV. se
trouva réduit à la nécessité de faire de la mon-
noye de cuivre, à laquelle on donna un prix
presque aussi fort qu'à l'argent; il fallut que
le Maître du Mexique & du Perou, fît de la
fausse monnoye pour payer les charges de
l'Etat, on n'osoit, si on en croit le sage Gour-
ville, imposer des taxes personnelles, parce
B 2 que

que ni les Bourgeois, ni les gens de la campagne n'ayant presque point de meubles, n'auroient jamais pû être contraints à payer. Tel étoit l'état de l'Espagne, & cependant réunie avec l'Empire, elle mettoit un poids redoutable dans la balance de l'Europe.

* Le Portugal redevenoit alors un Royaume. Jean, Duc de Bragance, Prince qui passoit pour faible, avoit arraché cette Province à un Roi plus faible que lui; les Portugais cultivoient par nécessité, le commerce que l'Espagne négligeoit par fierté, ils venoient de se liguier avec la France & la Hollande en 1641. contre l'Espagne. Cette révolution du Portugal valut à la France plus que n'eussent fait les plus signalées Victoires. Le ministère Français qui n'avoit contribué en rien à cet événement, en retira sans peine le plus grand avantage qu'on puisse avoir contre son ennemi, celui de le voir attaqué par une puissance irréconciliable.

Le Portugal secouant le joug de l'Espagne, étendant son Commerce & augmentant sa puissance, rappelle ici l'idée de la Hollande, qui jouissoit des mêmes avantages d'une manière bien différente.

† Ce petit Etat des sept Provinces-Unies, Pays stérile, mal-sain, & presque submergé
par

* Du Portugal.

† De la Hollande.

par la mer , étoit depuis environ un demi Siècle , un exemple presque unique sur la terre de ce que peuvent l'amour de la liberté , & le travail infatigable ; ces peuples pauvres , peu nombreux , bien moins aguerris que les moindres Milices Espagnoles , & qui n'étoient comptés encore pour rien dans l'Europe , résistèrent à toutes les forces de leur Maître & de leur Tyran Philippe II. éludèrent les desseins de plusieurs Princes qui vouloient les secourir pour les asservir , & fondèrent une puissance que nous avons vû balancer le pouvoir de l'Espagne même. Le désespoir qu'inspire la tyrannie , les avoit d'abord armés ; La liberté avoit élevé leur courage , & les Princes de la Maison d'Orange en avoient faits d'excellens Soldats. A peine vainqueurs de leurs Maîtres , ils établirent une forme de Gouvernement , qui conserve , autant qu'il est possible , l'égalité , le droit le plus naturel des hommes.

La douceur de ce Gouvernement & la tolérance de toutes les manieres d'adorer Dieu , dangereuse peut-être ailleurs , mais là nécessaire , peuplerent la Hollande d'une foule d'Etrangers , & sur tout de Wallons que l'Inquisition persécutoit dans leur Patrie , & qui d'esclaves devinrent citoyens.

La Religion Calviniste dominant dans la Hollande , servit encore à sa puissance. Ce

Pays, alors si pauvre, n'auroit pû ni suffire à la magnificence des Prélats, ni nourrir des Ordres Religieux, & cette Terre où il falloit des hommes, ne pouvoit admettre ceux qui s'engagent par serment à laisser périr, autant qu'il est en eux, l'espèce humaine. On avoit l'exemple de l'Angleterre, qui étoit d'un tiers plus peuplée depuis que les Ministres des Autels jouissoient de la douceur du Mariage, & que les espérances des Familles n'étoient plus ensevelies dans le célibat du Cloître.

Tandis que les Hollandais établissoient, les armes à la main, ce Gouvernement nouveau, ils le soutenoient par le négoce; ils allerent attaquer au fonds de l'Asie ces mêmes Maîtres, qui jouissoient alors des découvertes des Portugais; ils leur enlevèrent les Isles où croissent ces Epiceries précieuses, trésors aussi réels que ceux du Perou, & dont la culture est aussi salutaire à la santé, que le travail des Mines est mortel aux hommes.

La Compagnie des Indes Orientales, établie en 1602. gagnoit déjà près de trois cent pour cent en 1620. Ce gain augmentoit chaque année. Bien-tôt cette Société de Marchands, devenue une puissance formidable, bâtit dans l'Isle de Java, la Ville de Batavia, la plus belle de l'Asie, & le centre du commerce, dans laquelle résident cinq mille Chinois, & où abordent toutes les Nations
de

de l'Univers. La Compagnie peut y armer trente Vaisseaux de Guerre de quarante pièces de Canon, & mettre au moins vingt mille hommes sous les armes. Un simple Marchand, Gouverneur de cette Colonie, y paraît avec la pompe des plus Grands Rois, sans que ce faste asiatique corrompe la frugale simplicité des Holandais en Europe; ce commerce & cette frugalité firent la grandeur des sept Provinces.

Anvers, si long-temps florissante, & qui avoit englouti le commerce de Venise, ne fut plus qu'un désert. Amsterdam, malgré les incommodités de son Port, devint à son tour le magasin du Monde. Toute la Hollande s'enrichit & s'embellit par des travaux immenses. Les eaux de la Mer furent contenues par des doubles Digues. Des Canaux, creusés dans toutes les Villes, furent revêtus de pierre; les rues devinrent de larges Quais, ornés de grands arbres. Les Barques chargées de marchandises aborderent aux portes des Particuliers; & les Etrangers ne se lassent point d'admirer ce mélange singulier, formé par les faites des maisons, les cimes des arbres, & les banderoles des Vaisseaux, qui donnent à la fois dans un même lieu, le spectacle de la Mer, de la Ville & de la Campagne.

Cet Etat, d'une espece si nouvelle, étoit, depuis sa fondation, attaché intimement à la

B 4

France :

France : l'intérêt les réunissoit ; ils avoient les mêmes Ennemis ; Henri le Grand & Louis XIII. avoient été ses Alliés & ses protecteurs.

* L'Angleterre, beaucoup plus puissante, affectoit la Souveraineté des Mers, & prétendoit mettre une balance entre les Dominations de l'Europe ; mais Charles Premier, qui régnoit depuis 1625. loin de pouvoir soutenir le poids de cette balance, sentoit le Sceptre échapper déjà de sa main ; il avoit voulu rendre son pouvoir en Angleterre, indépendant des Loix, & changer la Religion en Ecosse. Trop opiniâtre pour se délistier de ces desseins, & trop faible pour les exécuter ; bon Mari, bon Maître, bon Pere, honnête homme, mais Monarque mal conseillé ; il s'engagea dans une Guerre civile, qui lui fit perdre enfin le Trône & la vie sur un échafaut, par une révolution presque inouïe.

Cette Guerre civile, commencée dans la minorité de Louis XIV. empêcha pour un temps l'Angleterre d'entrer dans les intérêts de ses Voisins ; elle perdit sa considération avec son bonheur ; son Commerce fut interrompu ; les autres Nations la crurent ensevelie sous ses ruines jusqu'au tems où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais, sous

2 De l'Angleterre,

fous la Domination de Cromwel, qui l'assujettit, en portant l'Evangile dans une main, l'épée dans l'autre, le masque de la Religion sur le visage, & qui, dans son Gouvernement, couvrit des qualités d'un grand Roi, tous les crimes d'un Usurpateur.

* Cette balance, que l'Angleterre s'étoit long-temps flattée de maintenir entre les Rois par sa puissance, la Cour de Rome esfaioit de la tenir par sa politique. L'Italie étoit divisée, comme aujourd'hui, en plusieurs Souverainetés : celle que possède le Pape est assez grande pour le rendre respectable comme Prince, & trop petite pour le rendre redoutable. La nature du Gouvernement ne sert pas à peupler son País, qui, d'ailleurs a peu d'argent & de commerce; son autorité spirituelle, toujours un peu mêlée de temporel, est détruite & abhorrée dans la moitié de la Chrétienté; & si dans l'autre il est regardé comme un pere, il a des enfans qui lui résistent quelquefois avec raison & avec succès : La maxime de la France est de le regarder comme une personne sacrée, mais entreprenante, à laquelle il faut baiser les pieds, & lier quelquefois les mains. On voit encore dans tous les País Catholiques les traces des pas que la Cour de Rome a faits autrefois vers la Monarchie universelle.

Tous

* De Rome.

Tous les Princes de la Religion Catholique envoient au Pape , à leur avenement , des Ambassades qu'on nomme *d'Obédience*. Chaque Couronne a dans Rome un Cardinal qui prend le nom de Protecteur. Le Pape donne des Bulles de tous les Evêchés , & s'exprime dans ses Bulles , comme s'il conféroit ces Dignités de sa seule puissance. Tous les Evêques Italiens , Espagnols , Flamans , & même quelques Français , se nomment Evêques par la permission Divine , & par celle du Saint Siège. Il n'y a point de Roïaume dans lequel il n'y ait beaucoup de Bénéfices à sa nomination ; il reçoit en tribut les revenus de la première année des Bénéfices consistoriaux.

Les Religieux , dont les Chefs résident à Rome , sont encore autant de Sujets immédiats du Pape , répandus dans tous les Etats. La Coutume qui fait tout , & qui est cause que le monde est gouverné par des abus comme par des Loix , n'a pas toujours permis aux Princes de remédier entièrement à un danger qui tient d'ailleurs à des choses utiles & sacrées. Prêter serment à un autre qu'à son Souverain , est un crime de leze Majesté dans un Laïque ; c'est dans le Cloître un acte de Religion. La difficulté de sçavoir à quel point on doit obéir à ce Souverain étranger , la facilité de se laisser séduire , le plaisir de
secouer

secouer un joug naturel , pour en prendre un qu'on se donne à soi-même, l'esprit de trouble, le malheur des temps, n'ont que trop souvent porté des Ordres entiers de Religieux, à servir Rome contre leur Patrie.

L'esprit éclairé, qui règne en France depuis un Siècle, & qui s'est étendu dans presque toutes les conditions, a été le meilleur remède à cet abus. Les bons Livres écrits sur cette matiere, sont des vrais services rendus aux Rois & aux Peuples, & un des grands changemens qui se soient faits par ce moien dans nos mœurs sous Louis XIV. c'est la persuasion dans laquelle les Religieux commencent tous à être, qu'ils sont Sujets du Roi, avant que d'être serviteurs du Pape. La Jurisdiction, cette marque essentielle de la Souveraineté, est encore demeurée au Pontife Romain. La France même, malgré toutes ses libertés de l'Eglise Gallicanne, souffre que l'on appelle au Pape en dernier ressort dans les causes Ecclesiastiques.

Si on veut dissoudre un mariage, épouser sa cousine ou sa nièce, se faire relever de ses vœux, c'est à Rome (& non à son Evêque) qu'on s'adresse; les graces y sont taxées, & les Particuliers, de tous les états, y achètent des dispenses à tout prix.

Ces avantages, regardés par beaucoup de personnes comme la suite des plus grands abus,

abus, & par d'autres, comme les restes des droits les plus sacrés, sont soutenus avec un art admirable. Rome ménage son crédit avec autant de politique que la République Romaine en mit à conquérir la moitié du Monde connu.

Jamais Cour ne scut mieux se conduire selon les hommes & selon les temps. Les Papes sont presque toujours des Italiens, blanchis dans les affaires, sans passions qui les aveuglent; leur Conseil est composé de Cardinaux qui leur ressemblent, & qui sont tous animés du même esprit. De ce Conseil émanent des ordres qui vont jusqu'à la Chine & à l'Amérique; il embrasse en ce sens l'Univers; & on peut dire ce que disoit autrefois un Etranger, du Senat de Rome: j'ai vû un *Consistoire des Rois*. La plupart de nos Ecrivains se sont élevés avec raison contre l'ambition de cette Cour; mais je n'en vois point qui ait rendu assez de justice à sa prudence. Je ne sçai si une autre Nation eût pû conserver si long-tems dans l'Europe, tant de prérogatives toujours combattues, toute autre Cour les eût peut-être perdues, ou par sa fierté, ou par sa moleste, ou par sa lenteur, ou par sa vivacité: mais Rome, employant presque toujours à propos la fermeté & la souplesse, a conservé tout ce qu'elle a pû humainement garder: On la vit rampante
sous

sous Charles-Quint', terrible à notre Roi Henri III. ennemie & amie, tour-à-tour, de Henri IV. adroite avec Louis XIII. opposée ouvertement à Louis XIV. dans le temps qu'il fut à craindre, & souvent ennemie secrète des Empereurs, dont elle se defioit plus que du Sultan des Turcs.

Quelques droits, beaucoup de prétentions, encore plus de politique : voilà ce qui reste aujourd'hui à Rome de cette ancienne puissance, qui, six Siècles auparavant, avoit voulu soumettre l'Empire & l'Europe à la Tiare.

Naples est un témoignage subsistant encore de ce droit, que les Papes furent prendre autrefois avec tant d'art & de grandeur, de créer & de donner des Royaumes : Mais le Roi d'Espagne, possesseur de cet Etat, ne laissoit à la Cour Romaine que l'honneur & le danger d'avoir un Vassal trop puissant.

* Au reste, l'Etat du Pape étoit dans une Paix heureuse, qui n'avoit été altérée que par une petite Guerre entre les Cardinaux Barberin, neveux du Pape Urbain VIII. & le Duc de Parme ; Guerre peu sanglante & passagere, telle qu'on la devoit attendre de ces nouveaux Romains, dont les mœurs doivent être nécessairement conformes à l'esprit de leur Gouvernement. Le Cardinal Barberin, auteur de ces troubles, marchoit à la tête de sa

petite

* Du reste de l'Italie,

petite Armée avec des Indulgences. La plus forte Bataille qui se donna, fut entre quatre ou cinq cent hommes de chaque parti. La Forteresse de Piegaiia se rendit à discrétion, dès qu'elle vit approcher l'artillerie, & cette artillerie consistoit en deux coulevrines; cependant il fallut, pour étouffer ces troubles, qui ne méritent point de place dans l'Histoire, plus de négociations, que s'il s'étoit agi de l'ancienne Rome & de Carthage. On ne rapporte cet événement que pour faire connaître le génie de Rome moderne, qui finit tout par la négociation, comme l'ancienne Rome finissoit tout par des victoires.

Les autres Provinces d'Italie écoutoient des intérêts divers. Venise craignoit les Turcs & l'Empereur; elle défendoit à peine ses Etats de terre ferme, des prétentions de l'Allemagne, & de l'invasion du Grand Seigneur. Ce n'étoit plus cette Venise, autrefois la Maîtresse du Commerce du monde; qui, cent cinquante ans auparavant avoit excité la jalousie de tant de Rois. La sagesse de son Gouvernement subsistoit, mais son grand Commerce anéanti, lui ôtoit presque toute sa force; & la Ville de Venise étoit, par sa situation, incapable d'être domptée, & par sa foiblesse, incapable de faire des conquêtes.

L'Etat de Florence jouïssoit de la tranquillité

lité & de l'abondance sous le Gouvernement des Medicis ; les Lettres , les Arts & la Politesse que les Medicis avoient fait naître , florissoient encore. Florence alors étoit en Italie , ce qu'Athenes avoit été en Grece.

La Savoye déchirée par une guerre civile , & par les Troupes Françaises & Espagnoles , s'étoit enfin réunie toute entiere en faveur de la France , & contribuoit en Italie à l'affaiblissement de la Puissance Autrichienne.

Les Suisses conservoient , comme aujourd'hui , leur liberté , sans chercher à opprimer personne. Ils vendoient leurs Troupes à leurs voisins plus riches qu'eux ; ils étoient pauvres ; ils ignoroient les Sciences & tous les Arts que le luxe a fait naître , mais ils étoient sages & heureux.

* Les Nations du Nord de l'Europe , la Pologne , la Suede , le Dannemarck , la Moscovie , étoient , comme les autres Puissances , toujours en défiance , ou en guerre entr'elles. On voyoit , comme aujourd'hui , dans la Pologne les mœurs & le gouvernement des Gots & des Francs , un Roi électif ; des Nobles partageans sa puissance ; un peuple esclave , une faible Infanterie , une Cavalerie composée de Nobles : point de Villes fortifiées , presque point de commerce : ces peuples étoient tantôt attaqués par les Suedois ,

* Des Etats du Nord.

dois , ou par les Moscovites , & tantôt par les Turcs. Les Suedois , Nation plus libre encore par sa Constitution , qui admet les payfans mêmes dans les Etats Généraux ; mais alors plus soumise à ses Rois que la Pologne , furent victorieuses presque par tout. Le Dannemarck autrefois formidable à la Suede , ne l'étoit plus à personne , la Moscovie n'étoit encore que barbare.

* Les Turcs n'étoient pas ce qu'ils avoient été sous les Selims , les Mahomets , & les Solimans ; la mollesse corrompoit le Serail , sans en bannir la cruauté. Les Sultans étoient en même temps & les plus Despotiques des Souverains , & les moins assurés de leur Trône & de leur vie. Osman & Ibrahim venoient de mourir par le cordeau. Mustapha avoit été deux fois déposé. L'Empire Turc ébranlé par ces secousses , étoit encore attaqué par les Persans , mais quand les Persans le laissoient respirer , & que les révolutions du Serail étoient finies , cet Empire redevenoit formidable à la Chrétienté ; car depuis l'embouchure du Boristene jusqu'aux Etats de Venise , on voyoit la Moscovie , la Hongrie , la Grece , les Isles , tour à tour , en proie aux Armées des Turcs : Et dès l'an 1635. ils faisoient constamment cette guerre de Candie si funeste aux Chrétiens. Telles étoient

* Des Turcs.

étoient la situation, les forces, & l'intérêt des principales Nations Européanes, vers le temps de la mort du Roy de France Louis XIII.

* La France alliée à la Suede, à la Hollande, à la Savoye, au Portugal, & ayant pour elle les vœux des autres peuples, demeurés dans l'inaction, soutenoit contre l'Empire & l'Espagne une guerre ruineuse aux deux Partis, & funeste à la Maison d'Autriche. Cette guerre étoit semblable à toutes celles qui se font depuis tant de Siècles entre les Princes Chrétiens, dans lesquelles des millions d'hommes sont sacrifiés, & des Provinces ravagées, pour obtenir enfin quelques petites Villes frontieres, dont la possession ne vaut jamais ce qu'à coûté la conquête.

Les Généraux de Louis XIII. avoient pris le Roussillon; les Catalans venoient de se donner à la France, protectrice de la liberté qu'ils défendoient contre leurs Rois; mais ces succès n'avoient pas empêché les ennemis de prendre Corbie en 1637. & de venir jusqu'à Pontoise. La peur avoit chassé de Paris la moitié de ses habitans; & le Cardinal de Richelieu, au milieu de ses vastes projets, d'abaisser la Puissance Autrichienne, avoit été réduit à taxer les Portes cochères de Paris à fournir chacune un Laquais pour aller à la guerre, & pour repousser les ennemis

C

* Situation de la France.

ennemis des portes de la Capitale.

Les Français avoient donc fait beaucoup de mal aux Espagnols & aux Allemans, & n'en avoient pas moins essuyé.

* Les Guerres avoient produit des Généraux illustres, tels qu'un Gustave-Adolphe, un Valsstein, un Duc de Veimar, Piccolomini, Jean de Vert, le Maréchal de Guebrian, les Princes d'Orange, le Comte d'Harcourt. Des Ministres d'Etat ne s'étoient pas moins signalés. Le Chancelier Oxenstiern, le Comte Duc d'Olivarés, mais sur-tout le Cardinal Duc de Richelieu avoient attiré sur eux l'attention de l'Europe : il n'y a aucun Siècle qui n'ait eu des hommes d'Etat & de Guerre célèbres; la Politique & les Armes semblent malheureusement être les deux Professions les plus naturelles à l'homme; il faut toujours ou négocier, ou se battre. Le plus heureux passe pour le plus grand, & le Public attribue souvent au mérite tous les succès de la fortune.

La Guerre ne se faisoit pas comme nous l'avons vû faire du temps de Louis XIV. les Armées n'étoient pas si nombreuses, aucun Général, depuis le Siège de Mets par Charles-Quint, ne s'étoit vû à la tête de cinquante mille hommes : on assiégeoit & on défendoit les Places avec moins de Canon qu'aujourd'hui. L'art des Fortifications étoit enco-

re

* Mœurs du Temps.

re dans son enfance ; les piques & les arquebuses étoient en usage ; on n'avoit pas perdu l'habitude des armes défensives , il restoit encore des anciennes Loix des Nations , celle de déclarer la Guerre par un Heraut. Louis XIII. fut le dernier qui observa cette coûtume. Il envoya un Heraut d'Armes à Bruxelles, déclarer la Guerre à l'Espagne en 1635.

Rien n'étoit plus commun alors que de voir des Prêtres commander des Armées : le Cardinal Infant, le Cardinal de Savoye, Richelieu, la Valette, Sourdis Archevêque de Bourdeaux, avoient endossé la cuirasse, & fait la guerre eux-mêmes. Les Papes menacerent quelquefois d'excommunication ces Prêtres guerriers. Le Pape Urbain VIII. fâché contre la France, fit dire au Cardinal de la Vallette, qu'il le dépouilleroit du Cardinalat, s'il ne quittoit les armes ; mais réuni avec la France, il le combla de bénédictions.

Les Ambassadeurs, non moins Ministres de Paix que les Ecclesiastiques, ne faisoient nulle difficulté de servir dans les Armées des Puissances Alliées auprès desquelles ils étoient employés. Charnacé, Envoyé de France en Hollande, y commandoit un Régiment en 1637. & depuis même l'Ambassadeur d'Espagne fut Colonel à leur service.

La France n'avoit en tout qu'environ quatre-vingt mille hommes effectifs sur pied. La

Marine aneantie depuis des Siècles , rétablie un peu par le Cardinal de Richelieu , fut ruinée sous Mazarin. Louis XIII. n'avoit qu'environ trente millions réels de revenu, mais l'argent étoit à vingt-six livres le marc ; ces trente millions revenoient à environ cinquante-sept millions de ce temps , où la valeur arbitraire du marc d'argent est poussée jusqu'à quarante-neuf livres Idéales, valeur numeraire exorbitante , & que l'interêt public & la justice demandoient que ne soit jamais augmentée.

Le Commerce généralement répandu aujourd'hui , étoit en très-peu de mains : la Police du Royaume étoit entièrement négligée ; preuve certaine d'une administration peu heureuse. Le Cardinal de Richelieu occupé de sa propre Grandeur , attachée à celle de l'Etat , avoit commencé à rendre la France formidable au-dehors , sans avoir encore pû la rendre bien florissante au-dedans. Les grands chemins n'étoient ni réparés , ni gardés , les brigands les infectoient , les rues de Paris étroites , mal pavées , & couvertes d'immondices dégoûtantes , étoient remplies de voleurs. On voit par les Registres du Parlement, que le Guet de cette Ville étoit réduit alors à quarante-cinq hommes mal payés , & qui même ne servoient pas.

Depuis la mort de François II. la France avoit été toujours ou déchirée par des guerres civiles

les, ou troublée par des factions. Jamais le joug n'avoit été porté d'une maniere paisible & volontaire. Les Seigneurs avoient été élevés dans les conspirations, c'étoit l'art de la Cour, comme celui de plaire au Souverain, l'a été depuis.

Cet esprit de discorde & de faction, avoit passé de la Cour jusqu'aux moindres Villes, & possédoit toutes les Communautés du Royaume; on se disputoit tout, parce qu'il n'y avoit rien de réglé: il n'y avoit pas jusqu'aux Paroisses de Paris qui n'en vinssent aux mains; les Processions se battoient les unes contre les autres, pour l'honneur de leurs Banieres. On avoit vû souvent les Chanoines de Notre-Dame, aux prises avec ceux de la Sainte Chapelle; le Parlement & la Chambre des Comptes s'étoient battus pour le Pas dans l'Eglise de Notre-Dame, le jour que Louis XIII. mit son Royaume sous la protection de la Vierge.

Presque toutes les Communautés du Royaume étoient armées; presque tous les particuliers respiroient la fureur du Duel. Cette barbarie gotique, autorisée autrefois par les Rois même, & devenuë le caractere de la Nation, contribuoit encore autant que les Guerres civiles & étrangères, à dépeupler le pays. Ce n'est pas trop dire, que dans le cours de vingt années, dont dix avoient été troublées par la Guerre, il étoit mort plus de Français, de la main des Français

même, que de celle des ennemis.

On ne dira rien ici de la manière dont les Arts & les Sciences étoient cultivés, on trouvera cette partie de l'histoire de nos mœurs à sa place. On remarquera seulement que la Nation Française étoit plongée dans l'ignorance, sans excepter ceux qui croient n'être point peuple.

On consultoit les Astrologues, & on y croioit. Tous les Memoires de ces temps-là, à commencer par l'histoire du President de Thou, sont remplis de Prédications. Le grave & severe Duc de Sully, rapporte serieusement celles qui furent faites à Henry IV. Cette crédulité, la marque la plus infaillible de l'ignorance, étoit si accréditée, qu'on eut soin de tenir un Astrologue caché près de la Chambre de la Reine Anne d'Autriche, au moment de la naissance de Louis XIV.

Ce que l'on croira à peine, & ce qui est pourtant rapporté par l'Abbé Vittorio Siri, Auteur contemporain, très-instruit : c'est que Louis XIII. eut dès son enfance le surnom de Juste, parce qu'il étoit né sous le signe de la Balance.

La même faiblesse qui mettoit en vogue cette chimere absurde de l'Astrologie judiciaire, faisoit croire aux possessions & aux sortilèges; on en faisoit un point de Religion; l'on ne voioit que des Prêtres qui conjuroient des Démons. Les Tribunaux, composés de

Ma-

Magistrats, qui devoient être plus éclairés que le vulgaire, étoient occupés à juger des Sorciers. On reprochera toujours à la mémoire du Cardinal de Richelieu la mort de ce fameux Curé de Loudun, Urbain Grandier, condamné au feu, comme Magicien, par une commission du Conseil. On s'indigne que le Ministre & les Juges ayent eu la faiblesse de croire aux Diables de Loudun, ou la barbarie d'avoir fait périr un innocent dans les flammes. On se souviendra, avec étonnement, jusqu'à la dernière postérité, que la Maréchale d'Ancre fut brûlée en Place de Grève, comme forcière; & que le Conseiller Courtin, interrogeant cette femme infortunée, lui demanda de quel sortilège elle s'étoit servie pour gouverner l'esprit de Marie de Médicis, que la Maréchale lui répondit: *je me suis servie du pouvoir qu'ont les ames fortes sur les esprits faibles; & qu'enfin cette réponse ne servit qu'à précipiter l'Arrêt de sa mort.*

On voit encore dans une copie de quelques Registres du Châtelet, un Procès commencé en 1601. au sujet d'un Cheval qu'un Maître industrieux avoit dressé à peu-près de la maniere dont nous avons vû des exemples, on vouloit faire brûler le maître & le cheval, accusés tous deux de sortilège.

Dans cette disette d'Arts, de Police, de Raison, de tout ce qui fait fleurir un Empire, il s'é-

levoit de temps en temps des hommes de talent, & le Gouvernement se signaloit par des efforts qui rendoient la France redoutable. Mais ces hommes rares & ces efforts passagers, sous Charles VIII. sous François I. à la fin du Règne de Henry le Grand, servoient à faire remarquer davantage la faiblesse generale.

Ce défaut de lumieres dans tous les ordres de l'Etat, fomentoit, chez les plus honnêtes gens, des pratiques superstitieuses qui déshonoroient la Religion. Les Calvinistes, confondant avec le culte raisonnable des Catholiques, les abus qu'on faisoit de ce culte, n'en étoient que plus affermis dans leur haine contre notre Eglise. Ils opposoient à nos superstitions populaires, souvent remplies de débauches, une dureté farouche, & des mœurs féroces, caractère de presque tous les Réformateurs; ainsi l'esprit de parti déchiroit & avilissoit la France; & l'esprit de société, qui rend aujourd'hui cette Nation si célèbre & si aimable, étoit absolument inconnu. Point de Maisons où les hommes de mérite s'assemblassent pour se communiquer leurs lumières; point d'Academies, point de Théâtres. Enfin, les Mœurs, les Loix, les Arts, la Société, la Religion, la Paix & la Guerre, n'avoient rien de ce qu'on vit depuis dans le Siècle qu'on appelle le Siècle de Louis XIV. *

* L'on fait commencer ce siècle environ à 1635.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
DISCOURS

EN VERS
SUR L'HOMME.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

NOus donnons cette suite de Discours en vers, qui est parvenue entre nos mains, & dont plusieurs ont été déjà imprimés d'une manière très-fautive.

Le premier Discours prouve l'égalité des conditions, c'est-à-dire, qu'il y a dans chaque Profession une mesure de biens & de maux, qui les rend toutes égales.

Le second, que l'homme est libre, & qu'ainsi c'est à lui à faire son bonheur.

Le troisième, que le plus grand obstacle au bonheur, est l'envie.

Le quatrième, que pour être heureux, il faut être modéré en tout.

Le cinquième, que le plaisir vient de Dieu.

Le sixième, que le bonheur parfait ne peut être le partage de l'homme en ce monde; & que l'homme n'a point à se plaindre de son état.

PRE-

PREMIER DISCOURS.

De l'égalité des Conditions.

A MI, dont la vertu toujours facile & pure,
 A suivi par raison l'instinct de la Nature,
 Qui sçais à ton état conformer tes desirs,
 Satisfait sans fortune, & sage en tes plaisirs;
 Heureux qui, comme toi, docile à son génie,
 Dirigea prudemment la course de sa vie;
 Son cœur n'entend jamais la voix du repentir:
 Enfermé dans sa sphere, il n'en veut point sortir.
 Les états sont égaux, mais les hommes différent:
 Où l'imprudent périt, les habiles prospèrent.
 Le bonheur est le port où tendent les humains.
 Les écueils sont fréquens, les vents sont incertains.
 Le Ciel, pour aborder cette rive étrangère,
 Accorde à tout mortel une barque légère,
 Ainsi que les secours, les dangers sont égaux:
 Qu'importe, quand l'orage a soulevé les eaux,
 Que ta pouppée soit peinte, & que ton mât déploie
 Une voile de pourpre & des cables de soie.
 L'art du Pilote est tout; &, pour dompter les vents,
 Il faut la main du Sage, & non des ornemens,

Eh quoi! me dira-t-on; quelle erreur est la vôtre?
 N'est-il aucun état plus fortuné qu'un autre?
 Le Ciel a-t-il rangé les mortels au niveau?
 La femme d'un Commis, courbée sur son bureau,
 Vaut-elle une Princesse auprès du Trône assise?
 N'est-il pas plus plaisant pour tout homme d'Eglise,
 D'or-

D'orner son front tondu d'un chapeau rouge ou vert,
 Que d'aller, d'un vil froc obscurément couvert,
 Recevoir à genoux, après Laude ou Matine,
 De son Prieur cloîtré vingt coups de discipline?
 Sous un triple mortier, n'est-on pas plus heureux
 Qu'un Clerc enseveli dans un Greffe poudreux?
 Non; Dieu seroit injuste; & la sage Nature,
 Dans ses dons partagés, garde plus de mesure.
 Pense-t-on qu'ici bas son aveugle faveur
 Au char de la Fortune attache le bonheur?
 Jamais un Colonel n'auroit donc l'impudence
 D'égal en plaisirs un Maréchal de France?
 L'Empereur est toujours, grace à tant de grandeurs,
 Plus fortuné, lui seul, que les sept Electeurs:
 Et le Roi des Romains seroit un téméraire,
 De prétendre un moment au bonheur du Saint Pere.
 Croi moi; Dieu, d'un autre œil, voit les faibles humains,
 Formé tous du limon qu'ont animé ses mains.
 Admirons de ses dons le différent partage:
 Chacun de ses enfans reçut un héritage.
 Le terrain le moins vaste a sa fécondité;
 Et l'ingrat qui se plaint est seul déshérité.
 Possédons sans fierté; subissons sans murmure
 Le sort que nous a fait l'Auteur de la Nature.
 Dieu, qui nous a rangé sous différentes loix,
 Peut faire autant d'heureux, non pas autant de Rois.

ON dit, qu'avant la Boëte apportée à Pandore,
 Nous étions tous égaux; nous le sommes encore.
 Avoir les mêmes droits à la félicité,
 C'est pour nous la parfaite & seule égalité.
 Vois-tu dans ces valons ces Esclaves champêtres,
 Qui creusent ces rochers, qui vont fendre ces Hêtres;

Qui

Qui détournent ces eaux ; qui , la bêche à la main ,
Fertilisent la terre en déchirant son sein ;
Ils ne sont point formés sur le brillant modele
De ces Pasteurs galans qu'a chantés *Fomenelle*.
Ce n'est point *Timarette* , & le tendre *Tircis* ,
De roses couronnés , sous des mirthes assis ,
Entrelassant leurs noms sur l'écorce des Chênes ;
Vantant avec esprit leurs plaisirs & leurs peines.
C'est Pierrot , c'est Colin , dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un fossé bourbeux.
Perrette au point du jour est aux champs la première.
Je les vois haletans , & couverts de poussière ,
Bravant dans ces travaux , chaque jour répétés ,
Et le froid des Hivers , & les feux des Etés ;
Ils chantent cependant ; leur voix fausse & rustique ,
Gayement de *Pellegrin* d'étonne un vieux cantique.
La paix , le doux sommeil , la force , la santé ,
Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris , ce fracas de merveilles ,
Sans rien dire à son cœur , assourdit ses oreilles ;
Il ne desire point ces plaisirs turbulens ;
Il ne les conçoit pas ; il regrette ces champs.
Dans ces champs fortunés l'Amour même l'appelle ;
Et tandis que Damis , courant de belle en belle ,
Sous des lambris dorés , & vernis par *Martin* ,
Des intrigues du temps composant son destin ,
Duppé par sa maîtresse , & haï par sa femme ,
Prodigue à vingt beautés ses chansons & sa flamme ;
Quitte *Æglé* qui l'aimoit , pour *Cloris* qui le fuit ,
Et prend pour volupté le scandale & le bruit.
Colin , plus vigoureux , & pourtant plus fidelle ,
Revole vers *Lisette* en la saison nouvelle.

Il vient, après trois mois de regrets & d'ennui,
 Lui présenter des dons aussi simples que lui.
 Il n'a point à donner ces riches bagatelles,
 Qu'*Hébert* vent à crédit pour tromper tant de Belles,
 Sans tous ces riens brillans, il peut toucher un cœur ;
 Il n'en a pas besoin : C'est le fard du bonheur.

L'AIGLE, fiere & rapide, aux aîles étendues,
 Suit l'objet de sa flamme, élançé dans les nues.
 Dans l'ombre des Valons, le Taureau bondissant,
 Cherche en paix sa Genisse, & l'aime en mugissant.
 Au retour du Printemps, la douce Philomele
 Attendrit par ses chants sa compagne fidelle ;
 Et du sein des buissons, le moucheron léger,
 Se mêle, en bourdonnant, aux insectes de l'air ;
 De son être content, qui d'entre eux s'inquiète,
 S'il est quelque autre espèce, ou plus ou moins parfaite ?
 Et qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présens,
 Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands ?

M A I S, quoi ! cet indigent, ce mortel famélique,
 Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
 D'un cadavre vivant traînant le reste affreux ;
 Respirant pour souffrir, est-il un homme heureux ?
 Non sans doute ; & *Tamas* qu'un Esclave détrône ;
 Ce *Visir* déposé, ce Grand qu'on emprisonne,
 Ont-ils des jours serains quand ils sont dans les fers ;
 Tout état a ses maux, tout homme a ses reyers.
 Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charles auroit sous ses loix retenu l'Angleterre ;
 Et *Dufresni*, plus sage & moins dissipateur,
 Ne fût point mort de faim, digne mort d'un Auteur.

Tout

Tout est égal enfin. La Cour a ses fatigues,
L'Eglise a ses combats, la Guerre a ses intrigues;
Le mérite modeste est souvent obscurci.
Le malheur est partout, mais le bonheur aussi.
Ce n'est point la grandeur, ce n'est point la bassesse,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeunesse,
Qui fait, ou l'infortune, ou la félicité.

J'ADIS le pauvre Irus, honteux & rebuté,
Contemplant de Crésus l'orgueilleuse opulence,
Murmuroit hautement contre la Providence.
Que d'honneurs! disoit-il; que d'éclat! que de bien!
Que Crésus est heureux! Il a tout, & moi rien.
Comme il disoit ces mots, une Armée en furie
Attaque en son Palais le Tiran de Carie.
De ses vils Courtisans il est abandonné;
Il fuit, on le poursuit; il est pris, enchaîné;
On pille ses trésors, on ravit ses maîtresses;
Il pleurt; il aperçoit au fort de ses détresses,
Irus, le pauvre Irus, qui, parmi tant d'horreurs,
Sans songer aux Vaincus, boit avec les Vainqueurs.
O Jupiter! dit-il. O sort inexorable!
Irus est trop heureux; je suis seul misérable.
Ils se trompoient tous deux, & nous nous trompons tous,
Quand du destin d'un autre, avidement jaloux,
Nous cédon's à l'éclat qu'un beau dehors imprime.
Tous les cœurs sont cachés; tout homme est un abîme.
La joie est passagère, & le rire est trompeur.
Hélas! Où donc chercher? Où trouver le bonheur?
Cet être si vanté, qu'on croit imaginaire?
Où? Chez toi, dans ton cœur, & dans ton caractère.

DEUXIÈME DISCOURS.

De la Liberté.

DANS le cours de nos ans, étroit & court passage,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,
Qui pourra me donner ce trésor précieux?
Dépend-il de moi-même? Est-ce un présent des Cieux?
Est-il comme l'Esprit, la Beauté, la Naissance,
Partage indépendant de l'humaine Prudence?
Suis-je libre en effet? Ou mon ame & mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts?
Enfin, ma volonté qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le Palais de l'Ame est-elle esclave ou Reine?

OBSCUREMENT plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, se tournoient vers le Ciel.
Lorsqu'un de ces Esprits, que le Souverain Etre
Plaça près de son Trône, & fit pour le connaître,
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des Cieux:
Ainsi le trait brillant du jour qui nous éclaire,
Part, arrive, illumine, & couvre l'Emisphère.
Il avoit pris un corps, ainsi que l'un d'entre eux,
Que nos peres ont vû dans des jours ténébreux,
Sous les traits de *Newton*, sous ceux de *Galilée*,
Apporter la lumière à la Terre aveuglée.

Ecoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre, & qu'on peut révéler.

J'ai

J'ai pitié de ton trouble ; & ton ame sincere ,
Puisqu'elle sçait douter , mérite qu'on l'éclaire.
Oui , l'Homme , sur la terre , est libre ainsi que moi ;
C'est le plus beau présent de notre commun Roi.
La Liberté qu'il donne à tout être qui pense ,
Fait des moindres esprits , & la vie & l'essence.
Qui conçoit , veut , agit , est libre en agissant ;
C'est l'attribut divin de l'Etre tout-pouissant.
Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime.
Nous sommes ses enfans , des ombres de lui-même.
Il connut , il voulut , & l'Univers naquit.
Ainsi , lorsque tu veux , la matiere obéit.
Souverain sur la Terre , & Roi par la pensée ,
Tu veux , & sous tes mains la Nature est forcée.
Tu commandes aux Mers , au souffle des Zéphirs ,
A ta propre pensée , & même à tes desirs.
Ah ! sans la Liberté , que seroient donc nos ames ;
Mobiles agités par d'invisibles flammes ,
Nos vœux , nos actions , nos plaisirs , nos dégoûts ,
De notre Etre en un mot rien ne seroit à nous.
D'un Artisan suprême , impuissantes machines ,
Automates pensans , mûs par des mains divines ;
Nous serions à jamais de mensonge occupés ,
Vils instrumens d'un Dieu qui nous auroit trompés.

COMMENT , sans Liberté , serions-nous ses images ?
Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire , on ne peut l'offenser ;
Il n'a rien à punir , rien à récompenser.
Dans les Cieux , sur la Terre , il n'est plus de justice.
Caton fut sans vertu , Catilina sans vice.
Le destin nous entraîne à nos affreux penchans ;
Et ce cahos du monde est fait pour les méchans.

D

L'op.

L'oppresser insolent, l'usurpateur avare,
 Cartouche, Mirivis, ou tel autre barbare
 Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
 Dira: Je n'ai rien fait, Dieu seul en est l'auteur;
 C'en est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole,
 Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
 C'est ainsi que le Dieu de Justice & de paix,
 Seroit l'auteur du trouble, & le Dieu des forfaits.
 Les tristes partisans de ce Dogme effroiable,
 Diroient-ils rien de plus, s'ils adoroient le Diable?

J'ETOIS, à ce discours, tel qu'un homme enivré,
 Qui s'éveille en sursaut, d'un grand jour éclairé,
 Et dont la clignotante & débile paupière
 Lui laisse encor à peine entrevoir la lumière.
 J'osai répondre enfin, d'une timide voix:
 Interprète sacré des éternelles Loix,
 Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de faiblesse
 Que lui sert le flambeau de sa vaine Sagesse?
 Il le suit, il s'égare, & toujours combattu,
 Il embrasse le crime en aimant la Vertu.
 Pourquoi ce Roi du monde, & si libre & si sage,
 Subit-il si souvent un si dur esclavage?

L'ESPRIT consolateur, à ces mots, répondit:
 Quelle douleur injuste accable ton esprit!
 La Liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie:
 Dieu te la devoit-il immuable, infinie;
 Egale en tout état, en tout temps, en tout lieu?
 Tes destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un Dieu,
 Quoi! Dans cet Océan, cet atome qui nage,
 Dira: l'immensité doit être mon partage.
 Non, tout est faible en toi, changeant & limité;
 Ta Force, ton Esprit, tes Membres, ta Beauté.

La

La Nature, en tout sens a des bornes, prescrites,
Et le pouvoir humain seroit seul sans limites!
Mais, dis-moi, quand ton cœur formé de passions,
Se rend, malgré lui-même, à leurs impressions,
Qu'il sent dans ses combats sa Liberté vaincue,
Tu l'avois donc en toi, puisque tu l'as perdue?
Une fièvre brûlante, attaquant tes ressorts,
Vient, à pas inégaux, miner ton faible corps.
Mais, quoi! Par ce danger répandu sur ta vie,
Ta santé pour jamais n'est point anéantie.
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connais mieux l'heureux don que ton chagrin réclame,
La Liberté dans l'homme, est la santé de l'Ame.
On la perd quelquefois, la soif de la grandeur,
La colere, l'orgueil, un Amour suborneur,
D'un desir curieux les trompeuses faillies;
Hélas! Combien le cœur a-t-il de maladies?
Mais contre leurs assauts tu seras tafermi;
Prend ce livre sensé; consulte cet Ami,
(Un Ami, dont du Ciel, & le vrai bien du Sage)
Voilà l'*Helvetius*, le *Sylva*, le *Vernage*,
Que le Dieu des humains, prompt à les secourir,
Daigne leur envoyer sur le point de périr.
Est-il un seul mortel de qui l'ame insensée,
Quand il est en péril, ait une autre pensée;
Vois de la Liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partisan d'un aveugle destin.
Entends comme il consulte, approuve, ou délibère;
Entends de quel reproche il couvre un adversaire;
Vois comment d'un rival il cherche à se venger;
Comme il punit son fils, & le veut corriger.

Il le croyoit donc libre; oui, sans doute, & lui-même
 Dément à chaque pas son funeste système.
 Il mentoit à son cœur, en voulant expliquer
 Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer.
 Il reconnaît en lui le sentiment qu'il brave,
 Il agit comme libre, & parle comme esclave.

SUR de ta Liberté, rapporte à son Auteur
 Ce don que sa bonté te fit pour tout bonheur;
 Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
 Des tyrans de l'esprit disputes immortelles,
 Ferme en tes sentimens, & simple dans ton cœur,
 Aime la Vérité, mais pardonne à l'Erreur.
 Fuis les emportemens d'un zèle atrabilaire,
 Ce mortel qui s'égare, est un homme, est ton frère;
 Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui;
 Fais ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.

AINSI parloit la voix de ce Sage suprême;
 Ses discours m'élevoient au-dessus de moi-même;
 J'allois lui demander, indiscret dans mes vœux,
 Des secrets réservés pour les Peuples des Cieux:
 Ce que c'est que l'Esprit, l'Espace, la Matière,
 L'Eternité, le Temps; le Ressort, la Lumière.
 Etranges questions qui confondent souvent
 Le profond *s'Gravefande*, & le subtil *Mairant*,
 Et qu'expliquoit en vain, dans ses doctes chimères,
 L'Auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères;
 Mais, déjà s'échappant à mon œil enchanté,
 Il voloît au séjour où luit la Vérité.
 Il n'étoit pas vers moi descendu pour m'apprendre
 Les secrets du Très-haut, que je ne puis comprendre;
 Et s'il a daigné dire à mes vœux pressés,
 Le secret d'être heureux, il en a dit assez.

TROIS.

TROISIÈME DISCOURS.

De l'Envie.

S I l'Homme est créé libre, il doit se gouverner :
 Si l'Homme a des tyrans, il les doit détrôner.
 On ne le sçait que trop ; ces tyrans sont les vices ;
 Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices,
 Le plus lâche à la fois, & le plus acharné,
 Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné.
 Ce bourreau de l'Esprit, quel est-il ? C'est l'Envie.
 L'Orgueil lui donna l'être au sein de la Folie.
 Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer :
 Quoiqu'enfant de l'Orgueil, il craint de se montrer.
 Le mérite étranger est un poids qui l'accable ;
 Semblable à ce Géant, si connu dans la Fable,
 Triste ennemi des Dieux, par les Dieux écrasé,
 Lançant en vain les feux dont il est embrasé.
 Il blasphème, il s'agite en sa prison profonde ;
 Il croit pouvoir donner des secousses au Monde ;
 Il fait trembler l'Etna dont il est oppressé :
 L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.
 J'ai vu des Courtisans, yvres de fausse gloire,
 Détester dans *Villars* l'éclat de la Victoire.
 Ils haïssoient le bras qui faisoit leur appui.
 Il combattoit pour eux, ils parloient contre lui.
 Ce Héros eut raison, quand cherchant les batailles,
 Il disoit à *Louis* : *je ne crains que Versailles.*
Contre vos Ennemis je marche sans effroi :
Defendez-moi des miens, ils sont près de mon Roi.

D 3

Cœurs

Cœurs jaloux ! A quels maux êtes-vous donc en proie ?
 Vos chagrins sont formés de la publique joie ;
 Convives dégoutés, l'aliment le plus doux,
 Aigri par votre bile, est un poison pour vous.
 O vous, qui de l'honneur entrez dans la carrière,
 Cette route à vous seul appartient-elle entière ?
 N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un Concurrent ?
 Voulez-vous ressembler à ces Rois d'Orient,
 Qui de l'Asie esclave, oppresseurs arbitraires,
 Pensent ne bien régner, qu'en étranglant leurs freres ?

Lorsqu'aux jeux du Théâtre, écueil de tant d'esprits,
 Une affiche nouvelle entraîne tout Paris :
 Quand *Dufrene & Gossin*, d'une voix attendrie,
 Font parler, ou Zamore, ou Fauste, ou Zénobie,
 Le Spectateur content, qu'un beau trait vient saisir,
 Laisse couler des pleurs, enfans de son plaisir :
Rufus désespéré, que ce plaisir outrage,
 Pleure aussi dans un coin, mais ses pleurs sont de rage.

Hé bien ! pauvre affligé ; si ce fragile honneur,
 Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
 Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime :
 Mérite un tel succès, compose, efface, lime.
 Le Public applaudit aux vers du *Glorieux* ;
 Est-ce un affront pour toi ? Courage, écris, fais mieux,
 Mais garde-toi sur tout, si tu crains les critiques,
 D'envoier à Paris tes *Aieux chimériques* ; (a)
 Ne fais plus grimacer tes odieux portraits,
 Sous des craions grossiers, pillés chez Rabelais.
 Tôt ou tard on condamne un Rimeur satirique,
 Dont la moderne Muse emprunte un air gotique,

Et

(a) Mauvaise Comédie qui n'a pû être jouée.

Et dans un vers forcé que surcharge un vieux mot,
 Couvre son peu d'esprit des phrases de Marot.
 Ce jargon dans un conte est encor supportable,
 Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable.
 Si tu veux, faux Dévot, séduire un sot Lecteur,
 Au miel d'un froid sermon, mêle un peu moins d'aigreur;
 Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage;
 Singe de la Vertu, masque mieux ton visage,
 La gloire d'un Rival s'obstine à t'outrager,
 C'est en le surpassant que tu dois t'en vanger;
 Erige un monument plus haut que son trophée;
 Mais, pour siffler *Rameau*, l'on doit être un *Orphée*;
 Il faut être *Piché*, pour censurer *Vénus*.
 Eh! Pourquoi censurer? Quel triste & vain abus!
 On ne s'embellit point en blâmant sa rivale.

Qu'a servi contre Bayle une infâme cabale?
 Par le fougueux Jurieu * Bayle persécuté,
 Sera des bons esprits à jamais respecté;
 Et le nom de Jurieu, son rival fanatique,
 N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.
 Souvent dans ses chagrins un misérable Auteur,
 Descend au rôle affreux de calomniateur.
 Au lever de *Sejan*, chez *Nestor*, chez *Narcisse*,
 Il distille à longs traits son absurde malice.

D 4

Pour

* Jurieu étoit un Ministre Protestant, qui s'acharna contre Bayle & contre le bon sens; il écrivit en fol, & il fit le prophète: Il prédit que le Royaume de France éprouveroit des révolutions qui ne sont jamais arrivées. Quant à Bayle, on sçait que c'est un des Grands Hommes que la France ait produits. Le Parlement de Toulouse lui a fait un honneur unique, en faisant valoir son Testament, qui devoit être annullé comme celui d'un Réfugié, selon la rigueur de la Loi, & qu'il déclara valide, comme le testament d'un homme qui avoit éclairé le Monde, & honoré sa Patrie: L'Arrêt fut rendu sur le rapport de M. de Seaux, Conseiller.

Pour lui tout est scandale, & tout impiété,
 Assurer que ce globe en sa course emporté,
 S'élève à l'équateur, en tournant sur lui-même;
 C'est un raffinement d'erreur & de blasphème.
Malbranche est *Spinoziste*, & *Loke*, en ses écrits,
 Du poison d'*Epicure* infecte les esprits.
 Pope est un scélérat, de qui la plume impie
 Ose vanter de Dieu la clemence infinie,
 Qui prétend follement! O le mauvais Chrétien!
 Que Dieu nous aime tous, & qu'ici tout est bien,

Cent fois plus malheureux, & plus infâme encore,
 Est-ce fripier d'écrits, que l'intérêt devore,
 Qui vend au plus offrant son encre & ses fureurs,
 Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs;
 Méditant qui se plaint des brocards qu'il effluie;
 Satirique ennuyeux, disant que tout l'ennuie,
 Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris,
 Et le prouvant très bien, du moins par ses écrits,
 On put à *Despreaux* pardonner la satire;
 Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
 Le miel que cette Abeille avoit tiré des fleurs,
 Pouvoit de sa piquure adoucir les douleurs:
 Mais, pour un lourd Frelon, méchamment imbécille,
 Qui vit du mal qu'il fait, & nuit sans être utile,
 On écrase à plaisir cet Insecte orgueilleux,
 Qui fatigue l'oreille, & qui choque les yeux.
 Quelle étoit votre erreur? O vous, Peintres vulgaires!
 Vous, rivaux clandestins, dont les mains téméraires,
 Dans ce Cloître où Bruno semble encore respirer,
 Par une lâche Envie ont pû défigurer,*

Du

* Quelques Peintres, jaloux du Sueur, gâtèrent ses tableaux
 qui sont aux Chartreux,

Du Zeuxis des Français les sçavantes peintures ?
 L'honneur de son pinceau s'accrut par vos injures ;
 Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux ;
 Ces traits en sont plus beaux, & vous plus odieux.

Détestons à jamais un si dangereux vice.
 Ah ! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice !
 D'un critique modeste, & d'un vrai bel esprit,
 Qui, lorsque Richelieu follement entreprit
 De rabaisser du Cid la naissante merveille,
 Tandis que Chapelain osoit juger Corneille ;
 Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
 Dit, pour tout jugement : je voudrois l'avoir fait :
 C'est ainsi qu'un grand cœur fait penser d'un grand homme.

A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome,
 De Perrault dans le Louvre il admira la main.
 Ah ! dit-il : si Paris renferme dans son sein
 Des travaux si parfaits, un si rare génie,
 Falloit-il m'appeller du fond de l'Italie ?
 Voilà le vrai mérite. Il parle avec candeur ;
 L'Envie est à ses pieds, la Paix est dans son cœur.
 Qu'il est grand ! qu'il est doux de se dire à soi-même :
 Jen'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime :
 Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens.
 Les Arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens.
 C'est ainsi que la Terre, avec plaisir, rassemble
 Ces Chênes, ces Sapins, qui s'élèvent ensemble.
 Un suc, toujours égal est préparé pour eux.
 Leur pied touche aux Enfers, leur crime est dans les Cieux :
 Leur tronc inébranlable, & leur pompeuse tête,
 Résiste, en se touchant, aux coups de la tempête.

Ils

Ils vivent l'un par l'autre; ils triomphent du temps,
 Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpens
 Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
 Et de leur sang impur arroser leurs racines.

QUATRIEME DISCOURS.

*De la moderation en tout, dans l'Etude, dans
l'Ambition, dans les Plaisirs.*

A M^R. H***.

TOUT vouloir est d'un Fou; l'excès est son partage;
La Modération est le trésor du Sage.

Il sçait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses desirs.
Nul ne peut avoir tout; l'amour de la Science,
A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance:
La Nature est ton livre, & tu prétends y voir
Moins ce qu'on a pensé, que ce qu'il faut sçavoir,
La Raison te conduit, avance à sa lumière;
Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière,
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter,
Là commence un abyme, il le faut respecter.

REAUMUR, dont la main si savante & si sûre,
A percé tant de fois la nuit de la Nature.
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts,
L'Eternel Artisan fait vegeter les corps?
Pourquoi l'Aspic affreux, le Tigre, la Pantere,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère;
Et que reconnaissant la main qui le nourrit,
Le Chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds qui lui sont inutiles;
Cet Insecte tremblant traîne ses pas débiles?

Pour.

Pourquoi ce Ver changeant se bâtit un tombeau,
 S'enterre, & résuscite avec un corps nouveau;
 Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
 S'élance dans les airs en déployant ses aîles;
 Le sage *Du Fay* parmi ses Plans divers;
 Végétaux rassemblés des bouts de l'Univers,
 Me dira-t-il pourquoi la tendre Sensitive,
 Se flétrit sous nos mains honteuse & fugitive?

MALADE, & dans un lit, de douleurs accablé,
 Par l'éloquent *Silva* vous êtes consolé:
 Il sçait l'art de guérir autant que l'art de plaire;
 Demandez à *Silva*, par quel secret mystère,
 Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
 Se transforme en un lait doucement préparé?
 Comment toujours filtré dans ses routes certaines,
 En longs ruisseaux de Pourpre il court enfler mes veines;
 A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
 Fait palpiter mon cœur & penser mon cerveau?
 Il lève au Ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie,
 Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.

*REVOLE, *Maupertuis* de ces Déserts glacés,
 Où les rayons du jour sont six mois éclipsés;
 Apôtre de *Neuton*, digne appui d'un tel maistre,
 Né pour la vérité, viens la faire connaître.
 Héros de la Phisique, Argonautes nouveaux,
 Qui franchissez les Monts, qui traversez les Eaux,
 Dont le travail immense & l'exacte mesure,
 De la Terre étonnée a fixé la figure,

Dévoi.

* Cet Ouvrage fut fait en 1737.

De la moderation en tout.

Dévoilez ces ressorts qui font la pesanteur.
Vous connaissez les loix qu'établit son auteur,
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes,
Font tourner tant de Cieux, graviter tant de mondes.
Pourquoi, vers le Soleil, notre globe entraîne
Semeur au tour de soi sur son axe incliné;
Parcourant en douze ans les célestes demeures
D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures?
Vous ne le sçavez point: Votre savant Compas,
Mesure l'Univers, & ne le connaît pas.
Je vous vois dessiner par un art infailible
Les dehors d'un Palais à l'homme inaccessible;
Les angles, les côtés sont marqués par vos traits,
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger si ma débile vûë,
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue.
J'en imiterai point ce malheureux Savant,
Qui des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut consumé du feu qu'il cherchoit à comprendre.

MODERONS-NOUS, sur tout dans notre ambition,
C'est du cœur des humains la grande passion.
On cherche à s'élever, beaucoup plus qu'à s'instruire,
Vingt-Savans qu'Apollon prenoit soin de conduire,
De l'éclat des grandeurs n'ont pu se détromper.
Au Parnasse ils regnoient, la Cour les vit ramper.
La Cour est de Circé le Palais redoutable,
La Fortune y préside, enchanteresse aimable,
Qui des mains des Plaisirs préparant son poison,
Par un filtre invincible assoupit la raison.
Qui la voit est changé, c'est en vain qu'on la brave,
On est arrivé libre, on se retrouve esclave.

Le

Le Guerrier tout couvert du sang des ennemis,
 Le Magistrat austere & le grossier Commis,
 Et la D votedroite, & le Marquis volage,
 Tout y cherche, à l'envi, l'argent & l'esclavage.
 Laissons ces insensés que leur espoir séduit,
 Courir en malheureux au bonheur qui les fuit.
 Mes Vers ne peuvent rien contre tant de folie,
 La seule adversité peut réformer leur vie.
 Parlons de nos Plaisirs: Ce sujet plein d'appas,
 Est bien moins dangereux, & ne s'épuise pas.
 De nos réflexions c'est la source féconde,
 Il vaut mieux en parler que des Maîtres du Monde.
 Que m'importe leur Trône, & quel suprême honneur,
 Quel éclat peut valoir un sentiment du cœur!

Les Plaisirs sont 'es fleurs que notre divin Maître,
 Dans nos Champs cultivés autour de nous fait naître.
 Chacune a sa saison, & par des soins prudents,
 On peut en conserver dans l'hyver de nos ans;
 Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère,
 On flétrit aisément leur beauté passagère:
 N'offrez pas à vos sens de mole te accablés,
 Tous les parfums de Flore à la fois exhal s:
 Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre,
 Quittons les voluptés pour savoir les reprendre;
 Le Travail est souvent le pere du plaisir,
 Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
 Le bonheur est un bien que nous vend la Nature,
 Il n'est point ici bas de moissons sans culture:
 Tout veut des soins sans doute, & tout est acheté.

REGARDEZ Lucullus, de sa table ent r ,

Au

De la moderation en tout.

Au sortir d'un spectacle où de tant de merveilles,
Le Son perdu pour lui frappe en vain ses oreilles;
Il se traîne à souper plein d'un secret ennui,
Cherchant en vain la joie, & fatigué de lui;
Son esprit offusqué d'une vapeur grossière,
Jette encor quelques traits sans force & sans lumière;
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer,
Malheureux ! il n'a pas le temps de desirer.

Jadis trop caressé des mains de la mollesse,
Le Plaisir s'endormit au sein de la Paresse;
La Langueur l'accabla; plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour; & l'Ennui détruisoit l'Univers:
Un Dieu qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaisir, le Travail & la Peine;
La Crainte l'éveilla, l'Espoir guida ses pas,
Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici bas.
Ne nous en plaignons point, imitons la Nature,
Elle couvre nos champs de glace ou de verdure.
Tout renaît au Printemps, tout meurt dans l'Été,
Livrons-nous donc comme elle à la diversité.

CLIMENE a peu d'esprit, elle est vive, légère,
Touché de ses appas vous avez scû lui plaire.
Vous pensez sur la foi de vos emportemens,
De vos jours à ses pieds couler tous les momens.
Mais bien-tôt de vos sens vous voyez l'imposture,
Ce feu follet s'éteint, privé de nourriture,
Votre bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux,
Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.
Ah! pour vous voir toujours sans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une ame moins vulgaire.

Un

Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, sans caprice, & sur tout vertueux;
Pour les cœurs corrompus l'Amitié n'est point faite.

O divine Amitié! Félicité parfaite!
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis,
Corrige les défauts qu'en moi le Ciel a mis;
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons & dans toutes les heures,
Sans toi tout homme est seul; il peut par ton appui,
Multiplier son être & vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, & passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet Ouvrage.
Qu'il préside à mes Vers comme il régne en mon cœur,
Tu m'appris à connaître, à chanter le Bonheur.

CINQUIÈME DISCOURS,
 SUR LA NATURE DU PLAISIR,
 A SON ALTESSE ROYALE
*Monseigneur le Prince de ***.*

JUSQU'A quand verrons nous ce rêveur fanatique,
 Fermer le Ciel au monde; & d'un ton despotique,
 Damnant le genre humain, qu'il prétend convertir,
 Nous prêcher la vertu pour la faire haïr?
 Sur les pas de Calvin ce fou sombre & severe,
 Croit que Dieu; comme lui, n'agit qu'avec colere.
 Je crois voir d'un Tiran le Ministre abhorré
 D'esclaves qu'il a faits tristement entouré,
 Dictant d'un air hideux ses volontés sinistres,
 Je cherche un Roi plus doux, & de plus doux Ministres;
 *P... se crut parfait, alors qu'il n'aima rien,
 Il faut que l'on soit homme afin d'être chrétien.
 Je suis homme, & d'un Dieu je chéris la clémence,
 Mortels! venez à lui; mais par reconnaissance.
 La nature attentive à remplir vos desirs,
 Vous appelle à ce Dieu par la voix des plaisirs.
 Nul encor n'a chanté, sa bonté toute entiere,
 Par le seul mouvement il conduit la matiere.
 Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains,
 Sentez du moins les dons prodigués par ses mains.

Tout

* Cette pièce est uniquement fondée sur l'impossibilité où est l'homme d'avoir des sensations par lui-même. Tout sentiment prouve un Dieu, & tout sentiment agréable prouve un Dieu bienfaisant.

E

Tout mortel au plaisir a deu son existence,
 Par lui le corps agit, le cœur sent, l'esprit pense.
 Soit que du doux sommeil, la main ferme vos yeux;
 Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux;
 Soit que ces sens flétris cherchant leur nourriture,
 L'aiguillon de la faim presse en vous la nature;
 Ou que l'amour vous force en des momens plus doux,
 A produire un autre être, à revivre après vous;
 Par tout d'un Dieu clement sa bonté salubre,
 Attache à vos besoins un plaisir nécessaire:
 Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.

SANS l'attrait du plaisir, sans ce charme vainqueur,
 Qui des loix d'hymen eût subi l'esclavage?
 Quelle beauté jamais auroit eu le courage
 De porter un enfant dans son sein renfermé,
 Qui déchire en naissant les flancs qui l'ont formé;
 De conduire avec crainte une enfance imbecile,
 Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile?

Ah! dans tous vos Etats, en tout tems, en tout lieu,
 Mortels à vos plaisirs reconnaissez un Dieu!
 Que dis-je à vos plaisirs? c'est à la douleur même,
 Que je connais de Dieu, la sagesse suprême.
 Ce sentiment si prompt dans nos corps répandu,
 Parmi tous nos dangers sentinelle assidu,
 D'une voix salubre incessamment nous crie:
 Menagez, défendez, conservez votre vie.

O MOITIE' de notre être, amour propre enchan-
 teur,
 Sans nous tyranniser regne dans notre cœur.

Pour

Pour aimer un autre homme, il faut s'aimer soi-même.
 Que Dieu soit notre exemple, il nous chérit, il s'aime.
 Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
 Dans nos concitoyens, sur tout dans nos amis.
 Cet amour nécessaire est l'ame de notre ame,
 Notre esprit est porté sur ces aîles de flamme.
 Oui, pour nous élever aux grandes actions,
 Dieu nous a par bonté donné les passions. *
 Tout dangereux qu'il est c'est un présent céleste,
 L'usage en est heureux, si l'abus est funeste.
 J'admire & ne plains point un cœur maître de soi,
 Qui tenant ses desirs enchaînés sous sa loi,
 S'arrache au genre humain pour qui Dieu nous fit naître,
 Se plaît à l'éviter, plutôt qu'à le connaître;
 Et brûlant pour son Dieu, d'un amour dévorant,
 Fuit les plaisirs permis, par un plaisir plus grand.
 Mais que fier de ses croix, vain de ses abstinences,
 Et sur tout en secret lassé de ses souffrances,

* Comme presque tous les mots d'une Langue peuvent être entendus en plus d'un sens, il est bon d'avertir ici, qu'on entend par ce mot passions, des desirs vifs & continués de quelque bien que ce puisse être: ce mot vient de *Pâir*, souffrir, parce qu'il n'y a aucun desir sans souffrance; desirer un bien c'est souffrir l'absence de ce bien, c'est *Pâir*. C'est avoir une passion; & le premier pas vers le plaisir, est essentiellement un soulagement de cette souffrance. Les vicioeux & les Gens de bien ont tous également de ces desirs vifs & continus, apellés *Passions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet; le desir de réussir dans son art, l'Amour conjugal, l'Amour paternel, le goût des Sciences, sont des passions qui n'ont rien de criminel. Il seroit à souhaiter que les Langues eussent des mots pour exprimer les desirs habituels qui en soi sont indifferens, ceux qui sont vertueux, ceux qui sont coupables, mais il n'y a aucune Langue au monde qui ait des signes représentatifs de chacune de nos idées, & on est obligé de se servir du même mot dans une acception différente, à peu près comme on se sert quelques fois du même instrument pour des Ouvrages de différentes natures,

Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
 L'hymne, le nom de Pere, & la Société;
 On voit de cet orgueil la vanité profonde,
 C'est moins l'ami de Dieu, que l'ennemi du monde;
 On lit dans ses chagrins les regrets des plaisirs.
 Le ciel nous fit un cœur, il lui faut des desirs.
 Des Stoïques nouveaux le ridicule maître,
 Prétend m'ôter à moi, me priver de mon être.
 Dieu si nous l'en croyons seroit servi par nous,
 Ainsi qu'en son Sérail, un Musulman jaloux,
 Qui n'admet près de lui que ces monstres d'Asie,
 Que le fer a privés des sources de la vie.*

Vous qui vous élevez contre l'humanité,
 N'avez-vous lû jamais la docte antiquité,
 Ne connaissez-vous point les filles de Pèlie,
 Dans leur aveuglement voyez votre folie.
 Elles croient dompter la nature & le tems,
 Et rendre leur vieux pere à la fleur de ses ans.
 Leurs mains par piété dans son sein se plongerent,
 Croyant le rajeunir, ses filles l'égorgerent.
 Voilà votre portrait, Stoïques abusés,
 Vous voulez changer l'homme & vous le détruisez.

UN Monarque de l'Inde, honnête homme & peu sage,
 Vers les rives du Gange, après un long orage,
 Voyant de vingt Vaisseaux, les débris dispersés,
 Des mâts demi rompus, & des morts entassés,
 Fit fermer par pitié le Port de son rivage,
 Défendit que jamais par un profane usage,

Les

* Cela ne regarde que les esprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les sentimens.

Les Pins de ses Forêts, façonnés en Vaisseaux,
Portassent sur les mers à des Peuples nouveaux
Les fruits trop dangereux de l'humaine avarice.
Un bonze l'applaudit, on vanta sa justice;
Mais bientôt triste Roi d'un Etat indigent,
Il se vit sans pouvoir, ainsi que sans argent.
Un voisin moins bigot, & bien plus sage Prince,
Conquit en peu de tems sa stérile Province:
Il rendit la mer libre, & l'Etat fut heureux.

Je suis loin d'en conclure, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines,
De ce courfier fougueux je veux tenir les rênes;
Je veux que ce torrent par un heureux secours,
Sans inonder mes champs les abreuve en son cours.
Vents épurez les airs, & soufflez sans tempêtes,
Soleil sans nous brûler, marche & lui sur nos têtes.
Dieu des êtres pensans, Dieu des cœurs fortunés,
Conservez les desirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux arts & de la solitude:
Voilà mes passions. Vous qui les aprouvés,
Vous, l'honneur de ces arts par vos mains cultivés,
Vous, dont la passion nouvelle & genereuse,
Est d'éclairer la terre & de la rendre heureuse;
Grand Prince, esprit sublime, heureux présent du ciel,
Qui connaît mieux que vous, les dons de l'éternel?
Aidez ma voix tremblante & ma lire affaiblie,
A chanter le bonheur qu'il répand sur la vie.
Qu'un autre en frémissant craigne ses cruautés,
Un cœur aimé de vous ne sent que ses bontés.

SIXIÈME DISCOURS

De la nature l'Homme.

LA VOIX de la vertu préside à tes concerts,
 Elle m'appelle à toi par le charme des Vers.
 Ta grande étude est l'homme, & de ce Labyrinthe,
 Le fil de la raison te fait chercher l'enceinte.
 Montre l'homme à mes yeux : honteux de m'ignorer,
 Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Despréaux & Pascal en ont fait la Satyre,
Pope & le grand *Leibnitz* moins enclins à médire,
 Semblent dans leurs écrits prendre un sage milieu,
 Ils descendent à l'homme, ils s'élèvent à Dieu.
 Mais quelle épaisse nuit voile encore la nature ?
 Sois l'*Oedipe* nouveau de cette énigme obscure,
 Chacun a dit son mot, on a long-tems rêvé,
 Le vrai sens de l'énigme, est-il enfin trouvé ?

JE SÇAIS bien qu'à souper chez *Laïs* ou *Catulle*,
 Cet examen profond passe pour ridicule.
 La pour tout argument quelques couplets malins,
 Exerce t plaisamment nos cerveaux libertins.
 Autre tems, autre étude, & la raison severe,
 Trouve accès à son tour & peut ne point déplaire.
 Dans le fond de son cœur, on se plaît à rentrer,
 Nos yeux cherchent le jour, lent à nous éclairer.
 Le grand monde est léger, inappliqué, volage,
 Sa voix trouble & séduit, est-on seul, on est sage.
 Je veux l'être, je veux m'élever avec toi,
 Des fanges de la terre, au Trône de son Roi,

Mon-

Montre moi si tu peux cette chaîne invisible,
Du monde des esprits & du monde sensible,
Cet ordre si caché de tant d'êtres divers,
Que Pope après Platon, crut voir dans l'Univers.

Vous me pressez en vain. Cette vaste science,
Ou passe ma portée, ou me force au silence.
Mon esprit resserré sous le compas Français,
N'a point la liberté des Grecs & des Anglais.
Pape a droit de tout dire, & moi je dois me taire,
A Bourge un Bachelier peut percer ce mystère.
J'en ai point mes dégrez, & je ne prétends pas
Hasarder pour un mot de dangereux combats.
Ecoutez seulement un récit véritable,
Que peut-être *Fourmont** prendra pour une fable.
Et que je lus hier dans un livre Chinois,
Qu'un Jésuite à Pequín traduisit autrefois.

Un jour quelques Souris, se disoient l'une à l'autre,
Que ce monde est charmant! quel empire est le nôtre?
Ce Palais si superbe, est élevé pour nous,
De toute éternité, Dieu nous fit ces grands trous.
Vois-tu ces gras Jambons sous cette voûte obscure,
Ils y furent créés des mains de la nature.
Ces Montagnes de lard, éternels alimens,
Sont pour nous en ces lieux, jusqu'à la fin des tems:
Oui, nous sommes, grand Dieu, si l'on en croit nos sages,
Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.
Les Chats sont dangereux & prompts à nous manger,
Mais c'est pour nous instruire & pour nous corriger.

E 4 Plus

* Homme très-sçavant dans l'Histoire des Chinois, & même
dans leur Langue.

Plus loin, sur le duvet d'une herbe renaissante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De Canards nazillans, de Dindons rengorgés,
De gros Moutons bélans, que leur laine a chargez,
Disoient tout est à nous, Bois, Prez, Etangs, Monta-
gnes,

Le Ciel, pour nos besoins fait verdier les Campagnes,
L'Asne païssoit auprès, & se mirant dans l'eau,
Il rendoit grace au ciel, en se trouvant si beau.
Pour les Asnes, dit-il, le Ciel a fait la Terre,
L'Homme est né mon esclave, il me panse, il me ferre,
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes desirs,
Il bâtit mon Sérail, il conduit mes plaisirs.
Respectueux témoin de ma noble tendresse,
Ministre de ma joye, il m'amène une Anesse,
Et je ris quand je vois cet Esclave orgueilleux,
Envier l'heureux don que j'ai reçu des Cieux.

L'HOMME vint, & cria je suis puissant & sage,
Cieux, Terres, Elemens, tout est pour mon usage,
L'Océan fut formé pour porter mes Vaisseaux,
Les Vents sont mes Courriers, les Astres mes flambeaux;
Ce Globe, qui des nuits blanchit les sombres voiles,
Croît, décroît, fuit, revient & préside aux Etoiles.
Moi, je préside à tout; mon esprit éclairé,
Dans les bornes du monde eût été trop ferré.
Mais enfin de ce monde, & l'oracle & le maître,
Je ne suis point encor ce que je devrois être.
Quelques Anges alors, qui là haut dans les Cieux,
Reglent ces mouvemens imparfaits à nos yeux,
En faisant tournoyer ces immenses Planètes,
Disoient, pour nos plaisirs, sans doute elles sont faites,

Puis

Puis de là sur la Terre, ils jetoient un coup d'œil,
 Ils s'émoquoient de l'homme & de son sot orgueil,
 Le Tien* les entendit, il voulut que sur l'heure,
 On les fît assembler dans sa haute demeure.
 Ange, homme, quadrupede, & ces êtres divers,
 Dont chacun forme un monde en ce vaste univers.

Ouvrages de mes mains, enfant d'un même pere,
 Qui portez, leur dit-il, mon divin caractère,
 Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous,
 Je suis le centre unique où vous répondez tous:
 Des destins & des temps, connaissez le seul maître;
 Rien n'est grand ni petit, tout est ce qu'il doit être.
 D'un parfait assemblage, instrumens imparfaits,
 Dans votre rang placés demeurez satisfaits;
 L'Homme ne le fut point. Cette indocile espèce,
 Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse?
 Un vieux Lettré Chinois qui toujours sur les bancs,
 Combattit la raison par de beaux arguments,
 Plein de Confucius, & sa Logique en tête,
 Distinguant, concluant, presenta sa requeste,
 Pourquoi suis-je en un point resserré par les temps?
 Mes jours devoient aller par-delà vingt mille ans.
 Pourquoi ne suis-je pas haut de trois cent coudées?
 D'où vient que je ne puis, plus prompt que mes idées,
 Voyager dans la Lune, & réformer son cours?
 Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours?
 Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flâme,
 Faire, au moins en trois mois, cent enfans à ma femme?
 Pourquoi fus-je en un jour si las de ses traits?
 Tes pourquoi, dit le Dieu, ne finiroient jamais;

Bien.

* Dieu des Chinois,

Bien-tôt tes questions vont être décidées :
 Va chercher ta réponse au Pais des idées ;
 Pars. Un Ange aussi-tôt l'emporte dans les airs ,
 Au sein du vuide immense , où se meut l'Univers ,
 A travers cent Soleils entourés de Planettes ,
 De Lunes , & d'Annaux , & de longues Comettes.
 Il entre dans un Globe , où d'immortelles mains
 Du Roi de la Nature ont tracé les desseins ;
 Où l'œil peut contempler les images visibles ,
 Et des Mondes réels & des Mondes possibles.
 Mon vieux Lettré chercha , d'espérance animé ,
 Un Monde fait pour lui , tel qu'il l'auroit formé ;
 Il cherchoit vainement : l'Ange lui fait connaître ,
 Que rien de ce qu'il veut , en effet ne peut être ;
 Que si l'homme eût été tel qu'on feint les Géans ,
 Faisant la guerre au Ciel , ou plutôt au bon sens ,
 S'il eût à vingt mille ans étendu sa carrière ,
 Ce petit amas d'eau , de sable & de poussiere ,
 N'eût jamais pû suffire à nourrir dans son sein ,
 Ces énormes enfans d'un autre genre humain.
 Le Chinois argumente , on le force à conclure
 Que dans tout l'Univers , chaque Etre a sa mesure ;
 Que l'homme n'est point fait pour ces vastes desirs ;
 Que sa vie est bornée , ainsi que ses plaisirs ;
 Que Dieu seul a raison , sans qu'il nous en informe.
 Le Lettré , convaincu de sa sötise énorme ,
 S'en retourne ici bas , ayant tout approuvé ;
 Mais il y murmura quand il fut arrivé.
 Convertir un Docteur , est une œuvre impossible.
 Mathieu Gara chez nous eut l'esprit plus flexible ;
 Il loua Dieu de tout : peut-être qu'autrefois
 De longs ruisseaux de lait serpentoient dans nos Bois :

La

La Lune étoit plus grande, & la nuit moins obscure :
L'Hiver se couronnoit de fleurs & de verdure ,
L'Homme , ce Roi du Monde, & Roi très-fainéant ,
Se contemploit à l'aise , admiroit son néant ,
Et formé pour agir , se plaisoit à rien faire :
Mais , pour nous , fléchissons sous un sort tout con-
traire ;

Contentons-nous des biens qui nous sont destinés.
Passagers comme nous, & comme nous bornés ,
Sans rechercher en vain ce que peut notre Maître ,
Ce que fût notre Monde, & ce qu'il devoit être ,
Observons ce qu'il est , & recueillons le fruit
Des trésors qu'il renferme , & des biens qu'il produit ,
Si du Dieu qui nous fit l'éternelle puissance ,
Eut à deux jours au plus borné notre existence ,
Il nous auroit fait grace ; il faudroit consumer
Ces deux jours de la vie , à lui plaire , à l'aimer ;
Le temps est assez long pour quiconque en profite ;
Qui travaille & qui pense en étend la limite.
On peut vivre beaucoup sans végeter long-temps ,
Et je vais te prouver par mes raisonnemens :
Mais malheur à l'Auteur qui veut toujours instruire ;
Le secret d'ennuier est celui de tout dire.

C'est ainsi que ma Muse , avec simplicité ,
Sur des tons différens chantoit la Vérité ,
Lorsque de la Nature éclaircissant les voiles ,
Nos Français à *Quito* cherchoient d'autres Etoiles ;
Que *Cleraut* , *Maupertuis* , entourés de glaçons ,
D'un Secteur à lunette étonnoient les Lapons ,
Tandis que d'une main stérilement vantée ,
Le hardy *Vaucanson* , rival de Prométhée ;

Sem-

Sembloit de la Nature, imitant les ressorts,
Prendre le feu des Cieux pour animer les corps.

Pour moi, loin des Cités, sur les bords du Permesse
Je suivois la Nature, & cherchois la Sagesse;
Et des bords de la Sphere, où s'emporta *Milton*,
Et de ceux de l'abîme où pénétra *Newton*,
Je les vois franchir leur carrière infinie.
Amant de tous les Arts, & de tout grand génie;
Implacable ennemi du Calomniateur;
Du fanatique absurde & du vil délateur;
Ami sans artifice, auteur sans jalousie;
Adorateur d'un Dieu, mais sans hipocrisie;
Dans un corps languissant, de cent maux attaqué,
Gardant un esprit libre, à l'étude appliqué,
Et sçachant qu'ici bas la félicité pure
Ne fut jamais permise à l'humaine Nature.

FRAG

FRAGMENT D'UNE LETTRE

Sur un Usage très-utile, établi en Hollande.

IL seroit à souhaiter que ceux qui sont à la tête des Nations imitassent les Artisans. Dès qu'on sçait à Londres qu'on fait une étoffe nouvelle en France, on la contrefait; pourquoi un Homme d'Etat ne s'empressera-t-il pas d'établir dans son País une Loi utile qui viendra d'ailleurs? Nous sommes parvenus à faire la même porcelaine qu'à la Chine. Parvenons à faire le bien qu'on fait chez nos Voisins, & que nos Voisins profitent de ce que nous avons d'excellent.

Il y a tel Particulier qui fait croître dans son jardin des fruits que la Nature n'avoit destinés à meurir que sous la ligne. Nous avons à nos portes mille Loix, mille Coûtumes sages; voilà les fruits qu'il faut faire naître chez soi, voilà les arbres qu'il faut y transplanter; ceux-là viennent en tous climats, & se plaisent dans tous les terrains. La meilleure loi, le plus excellent Usage, le plus utile que j'aie jamais vû, c'est en Hollande. Quand deux hommes veulent plaider l'un contre l'autre, ils sont obligés d'aller d'abord au Tribunal des Juges Conciliateurs, apellés *Faiseurs de paix*. Si les Parties arrivent avec un Avocat & un Procureur, on fait d'abord retirer ces derniers, comme on ôte

ôte le bois d'un feu qu'on veut éteindre. Les Faiseurs de paix disent aux Parties : vous êtes de grands fous de vouloir manger votre argent à vous rendre mutuellement malheureux ; nous allons vous accommoder sans qu'il vous en coûte rien. Si la rage de la chicane est trop forte dans ces Plaideurs, on les remet à un autre jour, afin que le temps adoucisse les Symptômes de leur maladie ; ensuite les Juges les envoient chercher une seconde, une troisième fois ; si leur folie est incurable, on leur permet de plaider, comme on abandonne à l'amputation des Chirurgiens des membres gangrenés ; alors la Justice fait sa main.

Il n'est pas nécessaire de faire ici de longues déclamations, ni de calculer ce qui en revient droit au genre humain, si cette Loi étoit adoptée. D'ailleurs je ne veux point aller sur les brisées de Monsieur l'Abbé de Saint P... dont un Ministre plein d'esprit appelloit les projets, *les rêves d'un homme de bien*. Je sais que souvent un Particulier qui s'avise de proposer quelque chose pour le bonheur public, se fait berner. On dit : de quoi se mêle-t-il ? Voilà un plaisant homme de vouloir que nous soions plus heureux que nous ne sommes ? Ne sçait-il pas qu'un abus est toujours le patrimoine d'une bonne partie de la Nation ? Pourquoi nous ôter un mal où tant de gens trouvent leur bien ? A cela je n'ai rien à répondre.

DE

DE LA GLOIRE,

ENTRETIEN AVEC UN CHINOIS.

EN 1723. il y avoit en Hollande un Chinois; ce Chinois étoit lettré & Négociant; deux choses qui ne devroient point du tout être incompatibles, & qui le sont devenues chez nous, graces au respect extrême qu'on a pour l'argent, & au peu de considération que l'espèce humaine a montré, montre & montrera toujours pour le mérite.

Ce Chinois, qui parloit un peu Hollandois, se trouva dans une Boutique de Libraire avec plusieurs Sçavans; il demanda un livre; on lui proposa l'Histoire Universelle de M. Bossuet, mal traduite. A ce beau mot d'Histoire Universelle, je suis, dit-il, trop heureux; je vais voir ce qu'on dit de notre grand Empire, de notre Nation, qui subsiste en Corps de Peuple depuis plus de cinquante mille ans, de cette suite d'Empereurs qui ont gouverné tant de Siècles; je vais voir ce qu'on pense de la Religion, des Lettrés, de ce culte simple que nous rendons à l'Être suprême. Quel plaisir

de

de voir comme on parle en Europe de nos Arts, dont plusieurs sont plus anciens chez nous, que tous les Roïaumes Européans ! Je croi que l'Auteur se fera bien mépris dans l'histoire de la Guerre que nous eûmes il y a 22552 ans, contre les Peuples Belliqueux de Tunquin & du Japon, & sur cette Ambassade solemnelle, par laquelle le puissant Empereur du Mogol nous envoya demander des Loix, l'an du Monde 500000000000079123450000. Hélas ! lui dit un des Sçavans, on ne parle pas seulement de vous dans ce Livre ; vous êtes trop peu de chose ; presque tout roule sur la premiere Nation du Monde, l'unique Nation, le Peuple élu, le Peuple Juif.

Juif ! dit le Chinois ? ces Peuples-là sont donc les maîtres des trois quarts de la Terre au moins ? Ils se flattent bien qu'ils le seront un jour, lui répondit-on ; mais, en attendant, ce sont eux qui ont l'honneur d'être ici Marchands Fripiers, & de rogner quelquefois les espèces. Vous vous moquez, dit le Chinois ; ces Peuples-là ont-ils jamais eu un vaste Empire ? Ils ont possédé, lui dis-je, en propre, pendant quelques années, un petit País : Mais ce n'est point par l'étendue des Etats qu'il faut juger d'un Peuple, de même que ce n'est point par les richesses qu'il faut juger d'un homme. Mais, ne parle-t-on pas de
de

de quelqu'autre Peuple dans ce Livre, demanda le Lettré? Sans doute, dit le Sçavant, qui étoit auprès de moi, & qui prenoit toujours la parole : On y parle beaucoup d'un petit Pais de quatre-vingt lieues de large, nommé l'Egypte, où l'on prétend qu'il y avoit un lac de cent cinquante lieues de tour. Tu-Dieu ! dit le Chinois, un lac de cent cinquante lieues, dans un terrain qui en avoit quatre-vingt de large ! Cela est bien beau ! Tout le monde étoit sage dans ce Pais-là, ajouta le Docteur. Oh, le bon temps que c'étoit, dit le Chinois ! Mais, est-ce là tout ? Non, répliqua l'Européen ; il est tant question encore de ces célèbres Grecs ! Qui sont ces célèbres Grecs, dit le Lettré ? Ah ! continua l'autre, il s'agit de cette Province, à-peu-près grande comme la deux centième partie de la Chine, mais qui a fait tant de bruit dans tout l'Univers. Jamais je n'ai oui parler de ces gens-là, ni au Mogol, ni au Japon, ni dans la grande Tartarie, dit le Chinois d'un air ingénu.

Ah, ignorant ! A, barbare ! s'écria poliment notre Sçavant ; vous ne connaissez donc point Epaminondas le Thébain, ni le Port de Pirée, ni le nom des deux chevaux d'Achille, ni comment se nommoit l'Asne de Silène ? Vous n'avez entendu parler, ni de Jupiter, ni de Diogene, ni de Laïs, ni de Cible, ni de...

F

J'ai

J'ai bien peur, répliqua le Lettré, que vous ne sçachiez rien de l'avanture éternellement memorable du célèbre Xixofou Concochigramku, ni des mystères du Grand Fipfihhi. Mais, de graces, quelles sont encore les choses inconnues dont traite cette Histoire Universelle. Alors le Sçavant parla un quart d'heure de suite de la République Romaine; & quand il vint à Jules-Cesar, le Chinois l'interrompit, & lui dit: pour celui-ci, je croi le connaître; n'étoit-il pas Turc?

Comment! dit le Sçavant échauffé, est-ce que vous ne sçavez pas au moins la différence qui est entre les Païens, les Chrétiens & les Musulmans? Est-ce que vous ne connaissez point Constantin, & l'Histoire des Papes? Nous avons entendu parler confusément, répondit l'Asiatique, d'un certain Mahomet.

Il n'est pas possible, répliqua l'autre, que vous ne connaissiez au moins Luther, Zuingle, Bellarmin, Æcolampade. Je ne retiendrai jamais ces noms-là, dit le Chinois. Il sortit alors, & alla vendre une partie considérable de Thé Peco, & de fin Grogram, dont il acheta deux belles filles & un Mouffe, qu'il ramena dans sa Patrie, en adorant le *Tient*, & en se recommandant à Confucius.

Pour moi, témoin de cette conversation: je vis ce que c'est que la Gloire, & je dis: puisque Cesar & Jupiter sont inconnus dans
le

le Roïaume le plus beau, le plus ancien, le plus vaste, le plus peuplé, le mieux policé de l'Univers : il vous sied bien, ô Gouverneurs de quelques petits Pais ; ô Prédicateurs d'une petite Paroisse dans une petite Ville ; ô Docteurs de Salamanque ou de Bourges ; ô petits Auteurs ! ô pesans Commentateurs, il vous sied bien de pretendre à la réputation ?

D U S U I C I D E
OU DE
L'HOMICIDE DE SOI-MESME.

PHILIPPE Mordant , Cousin Germain de ce fameux Comte de Peterborough, si connu dans toutes les Cours de l'Europe , & qui se vante d'être l'homme de l'Univers qui a vû le plus de Postillons & le plus de Rois ; Philippe Mordant , dis-je , étoit un jeune homme de 27 ans, beau, bien fait, riche, né d'un sang illustre, pouvant prétendre à tout ; & ce qui vaut encore mieux, passionnément aimé de sa Maîtresse. Il prit à ce Mordant un dégoût de la vie : il paya ses dettes , écrivit à ses amis pour leur dire adieu , & même fit des Vers, dont voici les derniers traduits en Français :

L'Opium peut aider le sage,
Mais selon mon opinion,
Il lui faut au lieu d'Opium,
Un Pistolet & du courage.

Il se conduisit selon ses principes , & se dépêcha d'un coup de Pistolet, sans en avoir donné d'autre raison, sinon que son ame étoit lasse de son corps , & que quand on est mé-
con-

content de sa maison, il faut en sortir. Il sembloit qu'il eût voulu mourir, parce qu'il étoit dégoûté de son bonheur.

Richard Smith, vient de donner un étrange spectacle au monde, par une cause fort différente. Richard Smith étoit dégoûté d'être réellement malheureux : il avoit été riche & il étoit pauvre; il avoit eu de la santé, & il étoit infirme. Il avoit une femme à laquelle il ne pouvoit faire partager que sa misère : un enfant au Berceau étoit le seul bien qui lui restât. Richard Smith & Bridget Smith, d'un commun consentement, après s'être tendrement embrassés & avoir donné le dernier baiser à leur enfant, ont commencé par tuer cette pauvre créature, & ensuite se sont pendus aux colonnes de leur lit. Je ne connais nulle part aucune horreur de sans froid, qui soit de cette force; mais la lettre que ces infortunés ont écrite à M. Brindlay, leur Cousin, avant leur mort, est aussi singulière que leur mort même.

» Nous croyons, disent-ils, que Dieu nous
» pardonnera, & nous avons quitté la vie, par-
» ce que nous étions malheureux sans ressource.
» ce, & nous avons rendu à notre fils unique
» le service de le tuer, de peur qu'il ne devînt
» aussi malheureux que nous, &c.

Il est à remarquer que ces gens, après avoir tué leur fils par tendresse paternelle, ont écrit

à un ami, pour lui recommander leur chat & leur chien. Ils ont crû apparemment qu'il étoit plus aisé de faire le bonheur d'un chat & d'un chien dans le monde, que celui d'un enfant, & ils ne vouloient pas être à charge à leur ami.

Toutes ces Histoires tragiques, dont les Gazettes Anglaïses fourmillent, ont fait penser à l'Europe, qu'on se tuë plus volontiers en Angleterre qu'ailleurs. Je ne sçais pourtant si à Paris il n'y a pas autant de fous qu'à Londres, peut-être que si nos Gazettes tenoient un Registre exact de ceux qui ont eû la démence de se vouloir tuer, & le triste courage de le faire, nous pourrions sur ce point avoir le malheur de tenir tête aux Anglais. Mais nos Gazettes sont plus discrettes: les aventures des Particuliers ne sont jamais exposées à la médifance publique dans ces Journaux avoués par le Gouvernement. Tout ce que j'ose dire avec assurance, c'est qu'il ne sera jamais à craindre que cette folie de se tuer devienne une maladie épidémique: la nature y a trop bien pourvû. L'espérance, & la crainte sont les ressorts puissans dont elle se sert pour arrêter presque toujours la main du malheureux prêt à se frapper.

On a beau dire qu'il y a eu des Pays où un Conseil étoit établi, pour permettre aux Citoyens de se tuer, quand ils en avoient des raisons

raisons valables; je réponds ou que cela n'est pas vrai, ou que ces Magistrats avoient très peu d'occupation.

Voici seulement ce qui pourroit nous étonner & ce qui mérite, je crois, un sérieux examen. Les Anciens Héros Romains se tuoient presque tous, quand ils avoient perdu une Bataille dans les Guerres Civiles: & je ne vois point que ni du tems de la Ligue, ni du temps de la fronde, ni dans les troubles d'Italie, ni dans ceux d'Angleterre, aucun chef ait pris le parti de mourir de sa propre main. Il est vrai que ces Chefs étoient Chrétiens, & qu'il y a bien de la différence entre les principes d'un Guerrier Chrétien & ceux d'un Héros Payen; cependant pourquoi ces hommes, que le Christianisme retenoit quand ils vouloient se procurer la mort, n'ont-ils été retenus par rien, quand ils ont voulu empoisonner, assassiner ou faire mourir leurs ennemis vaincus sur des échafauts, la Religion Chrétienne ne défend-elle pas ces homicides-là, encore plus que l'homicide de soi-même?

Pourquoi donc, Caton, Brutus, Cassius, Antoine, Othon & tant d'autres se sont-ils tués si résolument, & que nos Chefs de parti se sont laissez pendre, ou bien ont laissé languir leur misérable vieillesse dans une prison. Quelques beaux esprits disent que ces An-

ciens n'avoient pas le véritable courage, que Caton fit une action de poltron, en se tuant, & qu'il y auroit eu bien plus de grandeur d'ame à ramper sous César. Cela est bon dans une Ode ou dans une figure de Rhétorique. Il est très sûr que ce n'est pas être sans courage que de se procurer ainsi tranquillement une mort sanglante : qu'il faut quelque force pour surmonter ainsi l'instinct le plus puissant de la nature : Et qu'enfin une telle action prouve de la fureur & non pas de la faiblesse. Quand un malade est en frenesie, il ne faut pas dire qu'il n'a pas de force ; il faut dire que sa force est d'un frénétique.

La Religion Payenne défendoit l'homicide de soi même, ainsi que la Chrétienne. Il y avoit même des places dans les enfers pour ceux qui s'étoient tués.

*Proxima deinde tenent moesti loca, qui sibi lethum,
Insontes peperere manu, lucem que perosi,
Projecere animas; qu'um vellent æthere in alto,
Nunc & pauperiem & duros perferre labores!
Fata obstant tristisque Palus innabilis unda,
Alligat & novies Styx interfusa coerces.*

Là sont ces insensés, qui d'un bras téméraire,
Ont cherché dans la mort un secours volontaire,
Qui n'ont pu supporter, faibles & malheureux,
Le fardeau de la vie imposé par les Dieux!

Hélas

Hélas ils voudroient tous se rendre à la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière :
Ils regrettent la vie, ils pleurent. Et le sort,
Le sort pour les punir les retient dans la mort,
L'abîme du Cocite & l'Acheron terrible,
Met entr'eux & la vie, un obstacle invincible.

Telle étoit la Religion des Payens; & malgré les peines qu'on alloit chercher dans l'autre monde, c'étoit un honneur de quitter celui-ci & de se tuer, tant les mœurs des hommes sont contradictoires. Parmi nous le duel n'est-il pas encore malheureusement honorable, quoique défendu par la raison, par la Religion & par toutes les Loix ? Si Caton & César, Antoine & Auguste ne se sont pas battus en duel, ce n'est pas qu'ils ne fussent aussi braves que nos Français. Si le Duc de Montmorency, le Maréchal de Marillac, de Thou, S. Mars, & tant d'autres, on mieux aimé être traînés au dernier supplice, dans une Charette, comme des voleurs de grand chemin, que de se tuer comme Caton & Brutus, ce n'est pas qu'ils n'eussent autant de courage que les Romains, & qu'ils n'eussent autant de ce qu'on appelle honneur. La véritable raison, c'est que la mode n'étoit pas alors à Paris de se tuer en pareil cas, & cette mode étoit établie à Rome.

Les femmes de la côte de Malabar se jettent

rent toutes vives sur le bûcher de leur mari.
Ont elles plus de courage que Cornélie? Non,
mais la Coûtume est dans ce Pays-là, que les
femmes se brûlent.

Coûtume, Opinion, Reynes de notre sort,
Vous réglez des Mortels, & la vie & la mort,

ODES.

ODES.

SUR LE FANATISME.

CHARMANTE & sublime Aspasia,
 Amante de la Vérité,
 Ta solide Philosophie
 T'a prouvé la Divinité.
 Tout connais cet Etre suprême;
 Dans ton cœur est sa bonté même;
 Dans ton esprit est sa grandeur:
 Tu parais son plus bel ouvrage,
 Et tu lui rends un digne hommage,
 Exempt de faiblesse & d'erreur.



Mais si les traits de l'Athéisme
 Sont repoussés par ta raison,
 De la coupe du Fanatisme
 Ta main renverse le poison:
 Tu fers la justice éternelle,
 Sans l'acreté de ce faux zèle;
 De tant de Dévots * malfaisans,
 Tel qu'un sujet sincère & juste,
 Sçait approcher d'un Trône auguste
 Sans les vices des Courtisans.

Ce

* Faux dévots.

Ce Fanatisme Sacrilége
 Est sorti du sein des Autels;
 Il les profane, il les assiége;
 Il en écarte les Mortels.
 O Religion bienfaisante !
 Ce farouche ennemi se vante
 D'être né dans ton chaste flanc :
 Mere tendre, Mere adorable !
 Croira-t-on qu'un Fils si coupable
 Ait été formé de ton sang ?



On a vû du moins des Athées,
 Sociables dans leurs erreurs,
 Leurs opinions infectées,
 N'avoient point corrompu leurs mœurs.
 Des Barreaux fut doux, juste & aimable,*
 Le Dieu que son esprit coupable
 Avoit follement combattu ;
 Prenant pitié de sa faiblesse,
 Lui laissa l'humaine Sagesse,
 Et les ombres de la Vertu.



Je sentirois quelque indulgence
 Pour un aveugle audacieux,
 Qui nieroit l'utile existence
 De l'Astre qui brille à mes yeux ;

Igno-

* Il étoit Conseiller au Parlement ; il passa à des Plaideurs les
 frais de leur Procès, qu'il avoit trop différé de rapporter.

Ignorer ton Estre suprême,
Grand Dieu ! c'est un moindre blasphème,
Et moins digne de ton courroux,
Que de te croire impitoiable,
De nos malheurs insatiable,
Jaloux, injuste comme nous.



Lorsqu'un mortel atrabilaite,
Nourri de superstition,
A, par cette affreuse chimere,
Corrompu sa Religion :
Son ame alors est endurcie,
Sa raison s'enfuit obscurcie ;
Rien n'a plus sur lui de pouvoir ;
Sa justice est folle & cruelle ;
Il est dénaturé par zèle,
Et sacrilege par devoir.



Ce Senat pros crit dans la France,
Cette infâme Inquisition,
Ce Tribunal où l'ignorance
Traîna si souvent ta raison ;
Cette Troupe folle inhumaine,
Qui tient le bon sens à la gêne,
Et l'Innocence dans les fers ;
Par son zèle absurde aveuglée
Osa condamner Galilée,
Pour avoir connu l'Univers.

Econ.

Écoutez ce signal terrible
 Qu'on vient de donner dans Paris;
 Regardez ce carnage horrible;
 Entendez ces lugubres cris;
 Le frere est teint du sang du frere;
 Le fils assassine son pere?
 La femme égorge son époux;
 Leurs bras sont armés par des Prêtres,
 O Ciel! Sont-ce là les ancêtres
 De ce Peuple léger & doux?



Jansenistes & Molinistes,
 Vous qui combattez aujourd'hui
 Avec les Raisons de Sophistes,
 Leurs traits, leur bile & leur ennui,
 Tremblez qu'enfin votre querelle
 Dans vos murs un jour ne rappelle
 Ces temps de vertige & d'horreur;
 Craignez ce zèle qui vous presse:
 On ne sent pas dans son yvresse
 Jusqu'où peut aller sa fureur.



Enfants, ingrats d'un même pere;
 Si vous prétendez le servir,
 Si vous aspirez à lui plaire,
 Est-ce à force de vous haïr?
 Est-ce en déchirant l'héritage
 Qu'un pere, & si tendre, & si sage,

Du

Du haut des Cieux nous a transmis
L'Amour étoit votre partage.
Cruels ! auriez-vous plus de rage
Si vous étiez nés ennemis ?



Malheureux, voulez-vous entendre
La Loi de la Religion ?
Dans Marseille il falloit l'apprendre,
Au sein de la contagion,
Lorsque la tombe étoit ouverte ;
Lorsque la Provence couverte
Par les semences du trépas,
Pleurant ses Villes désolées,
Et ses Campagnes dépeuplées,
Fit trembler tant d'autres Etats.



Belzuns, ce Pasteur vénérable,
Sauvoit son Peuple périssant.
Langeron, Guerrier secourable,
Bravoit un trépas renaissant ;
Tandis que vos lâches Cabales,
Dans la moleste & les scandales,
Occupoient votre oisiveté,
De ces disputes furieuses,
Sur des chimères épineuses
Qu'oubliera la postérité.



Pour

Pour instruire la Race humaine,
Faut-il perdre l'humanité?
Faut-il le flambeau de la Haine
Pour éclairer la Vérité?
Un ignorant, qui de son frere
Soulage en secret la misere,
Est mon exemple & mon Docteur,
Et l'esprit hautain qui dispute,
Qui condamne, qui persécute,
N'est qu'un détestable imposteur.

O D E,
POUR MESSIEURS DE L'ACADEMIE
DES SCIENCES,

*Qui ont été au Cercle Polaire, & sous l'Equa-
 teur, déterminer la figure de la Terre.*

O Vérité sublime! O celeste Uranie!
 Esprit né de l'Esprit qui forma l'Univers,
 Qui mesure des Cieux la carrière infinie,
 Et qui pèse les airs.



Tandis que tu conduis sur les gouffres de l'Onde,
 Ces sages, ces Héros, Ministres de tes Loix;
 De l'ardent Equateur, ou du Pole du Monde,
 Entends ma faible voix.



Que sont tes vrais enfans, vainqueur de la Nature?
 Ils arrachent son voile; & ces rares Esprits
 Fixent la pesanteur, la masse & la figure
 De l'Univers surpris.



G

Les

98 Ode pour Messieurs de l'Académie

Les Enfers sont émus au bruit de leur voiage.
Je vois paraître au jour les ombres des Héros,
De ces Grecs renommés, qu'admira le rivage
De l'antique Colcos.

Argonautes fameux, Demi-Dieux de la Grece,
Castor, Pollux, Orphée, & vous, heureux Jason,
Vous, de qui la valeur, & l'amour, & l'adresse,
Ont conquis la Toison.

En voyant les travaux, & l'art de nos Grands Hommes,
Que vous êtes honteux de vos travaux passés!
Votre Siècle est vaincu par le Siècle où nous sommes;
Venez & rougissez.

Quand la Grece parloit, l'Univers en silence,
Respectoit le Mensonge annobli par sa voix;
Et l'Admiration, fille de l'Ignorance,
Chanta de vains Exploits.

Heureux qui les premiers marchent dans la carrière:
N'y fassent-ils qu'un pas, leurs noms sont publiés:
Ceux qui trop tard venus, la franchissent entiere,
Demeurent oubliés,

Le

Le Mensonge réside au Temple de Mémoire ;
 Ses mains ont tout écrit ; & la postérité
 N'aura plus désormais de place pour l'Histoire
 Et pour la Vérité.



Uranie, abaissez ces triomphes des Fables ;
 Effacez tous ces noms qui nous ont abusés ;
 Montrez aux Nations les Héros véritables,
 Que vous seule instruisiez.



Le Génois qui chercha, qui trouva l'Amérique,
 Cortez qui la vainquit par de plus grands travaux,
 En voiant des Français l'entreprise héroïque,
 Ont prononcé ces mots.



L'ouvrage de nos mains n'avoit point eu d'exemple ;
 Et par nos descendans ne peut être imité :
 Ceux à qui l'Univers a fait bâtir des Temples,
 L'avoient moins mérité.



Nous avons fait beaucoup, vous faites davantage ;
 Notre nom doit céder à l'éclat qui vous suit :
 Plutus guida nos pas ; dans ce monde sauvage
 La Vertu vous conduit.

G 2

Comme

100 Ode pour Messieurs de l'Académie

Comme ils parloient ainsi, *Newton* dans l'Empirée,
Newton les regardoit; & du Ciel entrouvert:
Confirmez, disoit-il, à la Terre éclairée,
Ce que j'ai découvert.



Tandis que des Humains le troupeau méprisable,
Sous l'empire des sens, indignement vaincu,
De ses jours indolens traînant le fil coupable,
Meurt sans avoir vécu.



Donnez un digne effort à votre ame immortelle;
Eclairez des esprits nés pour la Vérité:
Dieu vous a confié la plus vive étincelle
De la Divinité.



De la raison qu'il donne, il aime à voir l'usage;
Et le plus digne objet des regards éternels;
Le plus brillant spectacle est l'ame d'un vrai Sage,
Instruisant les Mortels.



Mais, sur tout, écarter ces Serpens détestables,
Ces enfans de l'Envie, & leur souffle odieux;
Qui n'empoisonnent pas ces ames respectables
Qui s'élèvent aux Cieux.

Laissez

Laissez un vil Zoïle aux fanges du Parnasse,
De ses croassemens importuner le Ciel,
Agir avec bassesse, écrire avec audace,
Et s'abreuver de fiel.

Imitez ces esprits, ces fils de la Lumière,
Confidens du Très-Haut, qui vivent dans son sein,
Qui jettent, comme lui, sur la Nature entière,
Un œil pur & serain.

O D E

S U R L A P A I X,

L'ETNA renferme le Tonnerre
 Dans ses épouvantables flancs;
 Il vomit le feu sur la Terre;
 Il dévore ses Habitans.
 Fuyez, Driades gémissantes;
 Ces Campagnes toujours brûlantes;
 Ces abîmes toujours ouverts,
 Ces torrens de flamme & de soufre
 Echappés du sein de ce gouffre,
 Qui touche aux voûtes des Enfers,



Plus terrible dans ses ravages,
 Plus fier dans ses débordemens;
 Le Pô renverse ses rivages
 Cachés sous ses flots écumans,
 Avec lui marche la Ruine,
 L'Effroi, la Douleur, la Famine,
 La Mort, les Désolations;
 Et dans les fanges de Ferrare,
 Il entraîne à la Mer avare
 Les dépouilles des Nations,



Mais

Mais ces débordemens de l'Onde,
Et ces combats des Elémens,
Et ces secouffes qui du monde
Ont ébranlé les fondemens:
Fleaux que le Ciel en colere,
Sur ce malheureux Hémisphere,
A fait éclater tant de fois,
Sont moins affreux, sont moins sinistres
Que l'ambition des Ministres,
Et que les discordes des Rois.



Que de Nations fortunées
Reposoient au sein des beaux Arts!
Avant qu'au haut des Pirenées
Tonnât la trompette de Mars.
Des Jeux la Troupe enchanteresse,
Les plaisirs, les chants d'allégresse,
Faisoient retentir nos Palais;
Et les sons des flûtes champêtres,
Mollement à l'ombre des Hêtres,
Célébroient l'Amour & la Paix.



Paixaimable, éternel partage
Des heureux Habitans des Cieux;
Vous étiez l'unique avantage
Qui pouvoit nous approcher d'eux.
Le Tigre acharné sur sa proie,
Sent d'une impitoyable joie

G 4 Son

Son ame horrible s'enflammer.
 Notre cœur n'est point né sauvage.
 Grands Dieux!! Si l'Homme est votre image,
 C'est qu'il étoit fait pour aimer.



Del'Inde aux bornes de la France,
 Le Soleil, en son vaste tour,
 Ne voit qu'une Famille immense
 Que devoit gouverner l'Amour.
 Mortels, vous êtes tous des freres?
 Jetez ces armes mercénaires.
 Que cherchez-vous dans les combats?
 Quels biens poursuit votre imprudence?
 En aurez-vous la jouissance
 Dans l'horrible nuit du trépas?



O superbe, ô triste Italie!
 Que tu plains ta fécondité!
 Sous tes débris ensevelie,
 Que tu déplores ta beauté!
 Je vois tes moissons dévorées
 Par les Nations conjurées
 Qui te flattoient de te venger;
 Faible, désolée, expirante,
 Tu combas d'une main tremblante,
 Pour le choix d'un Maître étranger,



Que

Ode sur la Paix.

101

Que toujours armés pour la Guerre,
Nos Rois soient les Dieux de la paix,
Que leurs mains portent le Tonnerre,
Sans se plaire à lancer ses traits.
Nous chérissions un Berger sage,
Qui, dans un heureux paturage,
Unit les troupeaux sous ses loix.
Malheur au Pasteur sanguinaire,
Qui les expose, en téméraire,
A la dent du Tiran des Bois.



Eh ! que m'importe la victoire
D'un Roi qui me perce le flanc,
D'un Roi dont j'achète la gloire
De ma fortune & de mon sang ?
Quoi ! dans l'horreur de l'indigence,
Dans les langueurs, dans la souffrance,
Mes jours seront-ils plus serains,
Quand on m'apprendra que nos Princes,
Aux frontieres de nos Provinces,
Nagent dans le sang des Germains ?



Colbert, toi qui dans ta Patrie
Amena les Arts & les Jeux :
Colbert, ton heureuse industrie
Sera plus chere à nos neveux,
Que la vigilance inflexible
De *Louvois*, dont la main terrible

Embra-

Embrasoit le Palatinat ;
 Et qui, sous la Mer irritée,
 De la Hollande épouvantée,
 Vouloit anéantir l'Etat.



Que Louis, jusqu'au dernier Age,
 Soit honoré du nom de GRAND :
 Mais que ce nom s'accorde au Sage,
 Qu'on le refuse au Conquérant.
 C'est dans la Paix que je l'admire ;
 C'est dans la Paix que son Empire
 Fleurissoit sous ses justes Loix.
 Quand son Peuple aimable & fidele,
 Fut des Peuples l'heureux modele,
 Et lui le modele des Rois.

AVERTISSEMENT.

LA plupart des pieces suivantes ont été imprimées il y a plusieurs années, & particulièrement dans deux Editions de Hollande de 1739. mais pleines de fautes & presque toutes défigurées.

LE

LE MONDAIN.

REGRETTERA qui veut le bon vieux temps;
 Et l'Âge d'Or, & le Regne d'Astrée,
 Et les beaux jours de Saturne & de Rhée,
 Et le Jardin de nos premiers parens.
 Moi, je rends grâce à la Nature sage,
 Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge,
 Tant décrié par nos pauvres Docteurs,
 Ce tems profane est tout fait pour mes mœurs;
 J'aime le luxe & même la mollesse;
 Tous les plaisirs, les Arts de toute espee,
 La propreté, le goût, les ornemens:
 Tout honnête homme a de tels sentimens.
 Il est bien doux pour mon cœur très-immonde;
 De voir ici l'abondance à la ronde,
 Mere des Arts, & des heureux travaux,
 Nous apporter sa source féconde,
 Et des besoins & des plaisirs nouveaux.
 L'Or de la Terre & les Trésors de l'Onde,
 Leurs Habitans & les Peuples de l'air,
 Tout sert au Luxe, aux plaisirs de ce monde,
 O le bon temps, que le Siècle de Fer!
 Le superflu, chose très nécessaire,
 A Réuni l'un & l'autre hemisphere,
 Voyez-vous par ces agiles Vaisseaux,
 Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
 S'en vont chercher par un heureux échange,
 De nouveaux biens nés aux sources du Gange;

Tan-

Tandis qu'au loin, vainqueurs des Musulmans,
Nos Vins de France ennyvrent les Sultans.
Quand la Nature étoit dans son enfance,
Nos bons Ayeux vivoient dans l'ignorance.
Ne connoissoient, ni le tien, ni le mien :
Qu'auroient-ils pû connoître? ils n'avoient rien.
Ils étoient nuds, & c'est chose très-claire,
Que qui n'a rien, n'a nul partage à faire.
Sobres étoient; ah! je le crois encor,
Martialo * n'est point du Siècle d'Or.
D'un bon vin frais, ou la mousse, ou la sève,
Ne grata point le triste gosier d'Eve.
La foye & l'or ne brilloient point chez eux;
Admirez-vous pour cela nos ayeux?
Il leur manquoit l'industrie & l'aisance;
Est-ce vertu? c'étoit pure ignorance.
Quel idiot, s'il avoit eu pour lors,
Quelque bon lit, auroit couché dehors?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon pere,
Que faisois-tu dans les Jardins d'Eden?
Travaillois-tu pour ce sot genre humain?
Caressois-tu Madame Eve, ma mere?
Avouez-moi que vous aviez tous deux,
Les ongles longs, un peu noirs & craffeux,
La chevelure assez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bize & tannée.
Sans propreté l'amour le plus heureux,
N'est plus amour, c'est un besoin honteux,
Bien-tôt lassés de leur belle aventure,
Dessous un chesne ils soupent galamment,
Avec de l'eau, du millet & du gland,

* Auteur du Cuisinier Français.

Le

Le repas fait ils dorment sur la dure :
Voilà l'état de la pure nature.

Or, maintenant voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, soit dans Londre ou dans Rome,
Quel est le train des jours d'un honnête homme ?
Entrez chez lui ; la foule des beaux Arts,
Enfans du goût, se montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante industrie,
De ces dehors orna la symétrie.
L'heureux pinceau, le superbe dessein,
Du doux *Correge* & du sçavant *Poussin*,
Sont encadrés dans l'or d'une bordure :
C'est *Bouchardon* qui fit cette figure ;
Et cet argent fut poli par *Germain*.
Des Gobelins l'éguille & la Teinture,
Dans ces Tapis surpassent la Peinture.
Tous ces objets sont vingt fois répétés,
Dans des Trumeaux tous brillans de clarrés.
De ce Salon, je vois par la fenêtre,
Dans des Jardins, des Myrthes en Berceaux,
Je vois jaillir les bondissantes eaux :
Mais du Logis j'entens sortir le maître.
Un Char commode, avec graces orné,
Par deux Chevaux rapidement traîné,
Paroît aux yeux une Maison roulante,
Moitié dorée & moitié transparente :
Nonchalamment je l'y vois promené :
De deux ressorts la liante souplesse,
Sur le pavé le porte avec molesse :
Il court au Bain : les parfums les plus doux,

Ren.

Rendent sa peau plus fraîche & plus polie;
Le plaisir pressé, il vole au rendez-vous,
Chez *Camargot*, chez *Goffin*, chez *Julie*.
Il est comblé d'amour & de faveurs,
Il faut se rendre à ce Palais magique,
Où les beaux Vers, la Danse, la Musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs;
De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va siffler quelque Opera nouveau,
Ou malgré lui court admirer *Rameau*.
Allons souper : que ces brillans services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices;
Qu'un Cuisinier est un mortel divin,
Cloris, *Æglé* me versent de leur main,
D'un Vin Daï, dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler son bouchon;
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce Vin frais l'écume pétillante,
De nos Français est l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres desirs,
D'autres soupers, & de nouveaux plaisirs.
Or maintenant *Mentor* & *Thelemaque*,
Vantez-nous bien votre petite Itaque,
Votré Salente & vos murs malheureux,
Où vos Crétois, tristement vertueux,
Pauvres d'effet, & riches d'abstinence,
Manquent de tout, pour avoir l'abondance.
J'admire fort votre style flatteur,
Et votre Prose, encor qu'un peu traînante;
Mais mon ami, je consens de grand cœur,

D^e.

D'être fessé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, Jardin de ce premier bon-homme,
Jardin fameux, par le Diable, & la Pomme;
C'est bien en vain que tristement séduits,
Huer, Calmet dans leur savante audace,
Du Paradis ont recherché la place:
Le Paradis Terrestre est où je suis.

*LETTRE de M. Melon, cy-devant Secrétaire du
Régent, à Madame de Veruë, sur le Mondain.*

J'Ai lû, Madame, l'ingénieuse Apologie
du Luxe. Je regarde cet ouvrage comme
une excellente leçon de politique, cachée
sous un badinage agréable. Je me flatte d'a-
voir démontré dans mon essai politique sur
le Commerce, combien ce goût des beaux
Arts & cet emploi des Richesses, cette ame
d'un grand Etat, qu'on nomme Luxe, sont
nécessaires pour la circulation de l'espece
& pour le maintien de l'industrie; je vous re-
garde, Madame, comme un des grands
exemples de cette vérité. Combien de Famil-
les de Paris, subsistent uniquement par la
protection que vous donnez aux Arts. Que
l'on cesse d'aimer les Tableaux, les Estam-
pes, les Curiosités en tous genres: voilà vingt
mille Hommes au moins ruinés tout d'un
coup dans Paris, & qui sont forcés d'aller
chercher de l'emploi chez l'Etranger. Il est
bon que dans un Canton Suisse, on fasse des
Loix somptuaires, par la raison qu'il ne faut
pas qu'un Pauvre vive comme un Riche.
Quand les Hollandais ont commencé leur
Commerce, ils avoient besoin d'une extrême
frugalité; mais à présent que c'est la Nation
de l'Europe qui a le plus d'argent, elle a be-
soin du Luxe, &c.

DEF-

DEFFENSE DU MONDAIN,

O U

L'APOLOGIE DU LUXE.

A Table hier par un triste hasard,
 J'étois assis près d'un maître caffard,
 Lequel me dit : Vous avez bien la mine,
 D'aller un jour échauffer la Cuisine
 De Lucifer ; & moi, prédestiné,
 Je rirai bien quand vous serez damné.
 Damné ! Comment ? Pourquoi ? Pour vos folies,
 Vous avez dit en vos œuvres non pies,
 Dans certain conte en rimes barbouillé,
 Qu'au Paradis, Adam étoit mouillé,
 Lorsqu'il pleuvoit sur notre premier Pere,
 Qu'Eve avec lui buvoit de belle eau claire ;
 Qu'ils avoient même avant d'être déchûs,
 La peau tannée & les ongles crochus.
 Vous avancez dans votre folle ivresse,
 Prêchant le Luxe, & vantant la molesse,
 Qu'il vaut bien mieux, ô blasphèmes maudits,
 Vivre à présent, qu'avoir vécu jadis.
 Parquoi mon fils, votre Muse pollué,
 Sera rôti, & c'est chose concluë.

Disant ces mots, son gosier altéré,
 Humoit un Vin qui d'ambre coloré,
 Sentoit encor la grappe parfumée,
 Dont fût pour nous la liqueur exprimée.

H

Mille

Deffense du Mondain ;

Mille rubis éclatoient sur son teint ,
Lors je lui dis : Pour Dieu , Monsieur le Saint ,
Quel est ce Vin ? D'où vient-il , je vous prie ?
D'où l'avez vous ? Il vient de Canarie :
C'est un Nectar , un breuvage d'élû ;
Dieu nous le donne , & Dieu veut qu'il soit bu .
Et ce Caffé , dont , après cinq services ,
Votre estomac goûte encor les délices ?
Par le Seigneur il me fut destiné ,
Bon. Mais avant que Dieu vous l'ait donné ,
Ne faut-il pas que l'humaine industrie ,
L'aille ravir aux Champs de l'Arabie ?
La Porcelaine & la frêle Beauté ,
De cet émail à la Chine empâté ,
Par mille mains pour vous fut préparée ,
Cuite , recuite & peinte & Diaprée :
Cet argent fin cizelé gaudronné ,
En Plat , en Vase , en Soucoupe tourné ,
Fut arraché de la terre profonde ,
Dans le Potosé , au sein d'un nouveau monde ,
Tout l'Univers a travaillé pour vous ,
Afin qu'en paix dans votre heureux courroux ,
Vous insultiez , pieux atrabilaire ,
Au monde entier épuisé pour vous plaire .

O faux Dévot , véritable Mondain ,
Connaissez-vous : & dans votre Prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence ,
Souffre chez vous avec tant d'indulgence .
Sçachez surtout que le Luxe enrichit
Un grand Etat , s'il en perd un petit .

Cette

Cette splendeur, cette pompe mondaine,
 D'un regne heureux est la marque certaine;
 Le Riche est né pour beaucoup dépenser,
 Le Pauvre est fait pour beaucoup amasser.
 Dans ces Jardins regardez ces Cascades,
 L'étonnement & l'Amour des Nayades,
 Voyez ces flots; dont les nappes d'argent,
 Vont inonder ce marbre blanchissant;
 Les humbles Prez s'abreuvent de cette onde;
 La terre en est plus belle & plus féconde;
 Mais de ces eaux si la source tarit,
 L'herbe est séchée & la fleur se flétrit.
 Ainsi l'on voit en Angleterre, en France,
 Par cent canaux, circuler l'abondance:
 Le goût du Luxe entre dans tous les rangs;
 Le Pauvre y vit des vanités des Grands;
 Et le travail gagé par la moleste,
 S'ouvre à pas lents la route à la richesse.
 J'entends d'ici des Pédans à rabats,
 Tristes Censeurs des plaisirs qu'ils n'ont pas,
 Qui me citant *Denis d'Halicarnasse*,
Dion, *Plutarque*, & même un peu d'*Horace*;
 Vont criaillant qu'un certain *Curius*,
Cincinnatus & des Consuls en Us,
 Béchoient la terre au milieu des allarmes,
 Qu'ils manioient la Charrue & les Armes;
 Et que les Bleds tenoient à grand honneur;
 D'être semés par la main d'un Vainqueur.
 C'est fort bien dit, mes maîtres: je veux croire;
 Des vieux Romains la chimérique Histoire.
 Mais, dites-moi, si les Dieux par hasard,
 Faisoient combattre Auteluil & Vaugirard,

H 2

Fau-

Faudroit-il pas au retour de la Guerre,
 Que le Vainqueur vînt labourer sa Terre ?
 L'Auguste Rome, avec tout son orgueil,
 Rome jadis, étoit ce qu'est Auteuil,
 Quand ces Enfans de Mars & de Silvie,
 Pour quelque Prez signalant leur furie,
 De leur Village alloient au champ de Mars,
 Ils arborioient du Foin * pour étendarts:
 Leur Jupiter au temps du bon Roi Tulle,
 Etoit de Bois, il fut d'or sous Luculle.
 N'allez donc pas, avec simplicité,
 Nommer vertu ce qui fut pauvreté.

Oh, que *Colbert* étoit un esprit sage !
 Certain Butor conseilloit par menage,
 Qu'on abolit ces Travaux précieux,
 Des Lyonnais ouvrage industrieux ;
 Du Conseiller l'absurde preudhomme,
 Eut tout perdu par pure économie :
 Mais le Ministre, utile avec éclat,
 Sut par le Luxe enrichir notre Etat.
 De tous nos Arts il agrandit la source ;
 Et du Midy, du Levant & de Lourse,
 Nos fiers voisins de nos progrès jaloux,
 Payoient l'esprit qu'ils admiroient en nous.
 Je veux ici vous parler d'un autre homme,
 Tel que n'en vit Paris, Pequin, ni Rome ;
 C'est Salomon, ce sage fortuné,
 Roi Philosophe, & Platon couronné,

Qui

* Une poignée de Foin au bout d'un bâton, nommée *Manipulus*, étoit le premier étendart des Romains.

Qui connut tout, du cédre jusqu'à l'herbe;
Vit-on jamais un Luxe plus superbe ?
Il faisoit naître au gré de ses desirs,
L'argent & l'or, mais sur tout les plaisirs.
Mille beautés servoient à son usage,
Mille: on le dit, c'est beaucoup pour un Sage;
Qu'on m'en donne une, & c'est assez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être Sage ni Roi.

PARLANT ainsi, je vis que les convives,
Aimoient assez mes Peintures naïves:
Mon doux Bât très-peu me répondoit,
Rioit beaucoup, & beaucoup plus buvoit.
Et tout chacun présent à cette Fête,
Fit son profit de mon discours honnête.

E P I T R E SUR LA CALOMNIE.

ECOUTEZ-MOI, respectable Emilie,
 Vous êtes belle, ainsi donc la moitié
 Du Genre Humain sera votre ennemie :
 Vous possédez un sublime génie,
 On vous craindra : vôtre tendre amitié
 Est confiante, & vous seriez trahie.
 Votre vertu dans sa démarche unie,
 Simple, & sans fard, n'a point sacrifié
 A nos Dévôts, craignés la calomnie.
 Attendez-vous, s'il vous plaît, dans la vie,
 Aux traits malins, que tout Fat à la Cour,
 Par passe-tems, souffre, & rend tour à tour,
 La Médifance est la fille immortelle
 De l'Amour propre, & de l'Oisiveté,
 Ce monstre ailé paraît mâle & femelle,
 Toujours parlant, & toujours écouâté,
 Amusement & fleau de ce monde,
 Elle y préside, & sa vertu féconde,
 Du plus Stupide échaufe les propos :
 Rebut du Sage, elle est l'esprit des Sots,
 En ricanant, cette maigre Purie,
 Va de sa langue épandre les venins
 Sur tous états : mais trois sortes d'humains,
 Plus que le reste alimens de l'Envie,
 Sont exposés à sa dent de harpie ;

Les

Les Beaux-Esprits, les Belles, & les Grands,
Sont de ses traits les objets différents.
Quiconque en France, avec éclat attire
L'œil du Public, est sûr de la Satire,
Un bon couplet, chez ce Peuple falot,
De tout mérite est l'infailible lot.

LA jeune Aglé de pompons couronnée,
Devant un Prêtre à minuit amenée,
Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,
A son mari qu'elle n'a jamais vu;
Le lendemain, en triomphe on la mène
Au Cours, au Bal, chez Bourbon, chez la Reine;
Le lendemain, sans trop savoir comment,
Dans tout Paris, on lui donne un Amant.
Roy la chanfonne, & son nom, par la Ville,
Court ajusté sur l'air d'un Vaudeville:
Aglé s'en meurt: ses cris sont superflus;
Consolez-vous Aglé, d'un tel outrage,
Vous pleurerez, hélas! bien davantage,
Lorsque de vous on ne parlera plus.
Et nommez-moi la Beauté, je vous prie,
De qui l'honneur fut toujours à couvert.
Lisez-moi Bayle, à l'Article Scomberg,
.....
Vous y verrez à quel point la Satire,
Scut en tout tems gâter tous les esprits;
La Terre entière est, dit-on, son Empire;
Mais croyez-moi, son Trône est à Paris.
Là, tous les soirs, la troupe vagabonde,
D'un Peuple oisif appelé le beau monde
Va promener, de réduit en réduit,

H 4 Va

L'inquiétude, & l'ennui qui le suit.
 Là sont en foule, antiques Mijaurées,
 Jeunes Oisons, & Bègueules titrées,
 Disant des riens, d'un ton de Perroquet,
 Lorgnant des Sots, & trichant au piquet.
 Blondins y sont, beaucoup plus femmes qu'elles,
 Profondément remplis de bagatelles,
 D'un air hautain, d'une bruyante voix,
 Chantant, dansant, minaudant à la fois.
 Si par hazard quelque personne honnête,
 D'un sens plus droit, & d'un goût plus heureux,
 Des bons Ecrits ayant meublé sa tête,
 Leur fait l'afront de penser à leurs yeux;
 Tout aussi-tôt leur brillante Cohue,
 D'étonnement & de colère émue,
 Bruyant essain de Frélons envieux,
 Pique & poursuit cette Abeille charmante,
 Qui leur apporte, hélas! trop imprudente,
 Ce miel si pur, & si peu fait pour eux.

QUANT aux Héros, aux Princes, aux Ministres,
 Sujets usés de nos discours sinistres:
 Qu'on m'en nomme un dans Rome & dans Paris,
 Depuis César jusqu'au jeune LOUIS;
 De Richelieu jusqu'à l'Ami d'Auguste,
 Dont un Pasquin n'ait barbouillé le buste,
 Ce grand Colbert, dont les soins vigilans,
 Nous avoient plus enrichis en dix ans,
 Que les Mignons, les Catins & les Traîtres,
 N'ont en mille ans aprauvri nos Ancêtres:
 Cet homme unique, & l'auteur, & l'apui
 D'une grandeur où nous n'osons prétendre,

Vie

Vit tout l'État murmurer contre lui;
Et le Français osa troubler * la cendre,
Du Bienfaiteur qu'il revere aujourd'hui.

LORSQUE LOUIS, qui d'un esprit si ferme,
Brava la mort comme ses Ennemis,
De ses grandeurs ayant subi le terme,
Vers sa Chapelle, alloit à Saint Denis;
J'ai vu son Peuple, aux nouveautés en proie,
Ivre de vin, de folie, & de joye,
De cent couplets égayant le Convoi,
Jusqu'au tombeau maudire encor son Roi.

VOUS avez tous connu, comme je pense,
Ce bon Régent, qui gâta tout en France:
Il étoit né pour la Société,
Pour les Beaux Arts, & pour la volupté:
Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu scrupuleux, mais de crime incapable;
Et cependant, ô mensonge ! ô noirceur !
Nous avons vû la Ville & les Provinces,
Au plus aimable, au plus élément des Princes,
Donner les noms.... Quelle absurde fureur !
Chacun les lit, ces Archives d'horreur,
Ces Vers impurs, appelés Philippiques, †
De l'imposture éternelles Chroniques !
Et nul Français n'est assez généreux,
Pour s'élever, pour déposer contre eux.

Que

* Le Peuple voulut déterrer M. Colbert à St. Eustache.
† Libelle diffamatoire en vers, contre Monsieur le Duc d'Orléans.

QUE le Mensonge un instant vous outrage,
 Tout est en feu soudain pour l'appuyer :
 La Vérité perce enfin le nuage,
 Tout est de glace à vous justifier.

MAIS voulez-vous après ce grand Exemple,
 Baïsser les yeux sur de moindres Objets ?
 Des Souverains descendons aux Sujets :
 Des Beaux-Esprits, ouvrons ici le Temple,
 Temple, autrefois l'objet de mes souhaits,
 Que de si loin, Monsieur *Bardus* contemple,
 Et que *Damis* ne visita jamais.
 Entrons : d'abord on voit la Jalousie,
 Du Dieu des Vers la fille & l'ennemie,
 Qui sous les traits de l'Emulation,
 Souffle l'orgueil, & porte sa furie,
 Chez tous ces fous Courtisans d'Apollon.
 Voïez leur troupe inquiète, affamée,
 Se déchirant, pour un peu de fumée,
 Et l'un sur l'autre épanchant plus de fiel,
 Que l'implacable & mordant Janséniste,
 N'en a lancé sur le fin Moliniste,
 Ou que *Doucïn*, cet adroit Casuïste,
 N'en a versé dessus *Pasquier Quesnel*.

CE vieux Rumineur couvert d'ignominies,
 Organe impur de tant de calomnies,
 Cet ennemi du Public outragé,
 Puni sans cesse, & jamais corrigé :
 Ce vil *Rufus*, que jadis votre pere,
 A par pitié tiré de la misère,

Et

Et qui, bien-tôt, Serpent envenimé,
Piqua le sein qui l'avoit ranimé :
Lui, qui mêlant la rage à l'imprudence,
Devant Themis, accusa l'Innocence :
L'affreux *Rufus* ! loin de cacher en paix,
Des jours tissés de honte & de forfaits,
Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
D'un feu mourant les pâles étincelles ;
Et contre moi croît rejeter l'affront
De l'infamie, écrite sur son front,
Et que feront tous les traits satiriques,
Que d'un bras faible, il décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins Marotiques,
Moitié Français & moitié Germaniques,
Pétris d'erreurs, & de haine & d'ennui ?
Quel est le but, l'effort, la récompense
De ces recueils d'impure médifance ?
Le Malheureux, délaissé des Humains,
Meurt des poisons qu'ont préparé ses mains,
Ne craignons rien de qui cherche à médire,
En vain *Boileau*, dans ses sévérités,
A de *Quinault* dénigré les beautés.
L'heureux *Quinault*, vainqueur de la Satire,
Rit de sa haine & marche à ses côtés.
Moi-même, enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de son souffle caustique,
Je fais jouir, en dépit des Cagots,
De quelque gloire, & même du repos,

De tout ceci que faudra-t-il conclure ?
O vous Français, nés tous pour la censure,

Doux

Doux & polis, mais malins & jaloux,
Peuple charmant faut-il donc voir chez vous,
Tant d'agrémens, & si peu d'indulgence?
Belle Emilie, ornement de la France,
Vous connoissèz ce dangereux païs,
Nous y vivons parmis nos ennemis;
Au milieu d'eux, brillez en assurance,
A tous vos goûts prêtez-vous prudemment,
A vos vertus livrez-vous hautement,
Vous forcerez la Censure au silence.

LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

AU fond d'un Bois, à la Paix consacré,
Séjour heureux, de la Cour ignoré,
S'élève un Temple où l'Art & ses prestiges
N'étaient point l'orgueil de leurs prodiges;
Où rien ne trompe & n'éblouit les yeux;
Où tout est vrai, simple, & fait pour les Dieux.

De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent;
A l'Amitié leurs cœurs le dédièrent.
Las! ils pensoient dans leur crédulité,
Que par leur race il seroit fréquenté.
En vieux langage, on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste & de Pilade,
Le médaillon du bon Pirritoüs,
Du sage Acate, & du tendre Nisus,
Tous grands Héros, tous amis véritables:
Ces noms sont beaux, mais ils sont dans les Fables.
La Dêité de ce petit séjour,
Reine sans faste, & femme sans intrigue,
Divinité sans Prêtres & sans brigue,
Est peu fêtée au milieu de sa Cour.

A ses côtés sa fidele interprete,
La Vérité charitable & discrète,
Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'osé consulter:

Nul

Nul ne l'approche, & chacun la regrette.
 Par contenance un livre est dans ses mains;
 Où sont écrits les bienfaits des humains;
 Doux monumens d'estime & de tendresse,
 Donnés sans faste, acceptés sans bassesse;
 Du bienfaicteur noblement oubliés,
 Par son ami sans regret publiés.
 C'est des Vertus l'histoire la plus pure!
 L'histoire est courte, & le livre est réduit
 A deux feuillets de gotique écriture,
 Qu'on n'entend plus, & que le temps détruit.

Or, des Humains quelle est donc la manie;
 Toute amitié de leurs cœurs est bannie;
 Et cependant on les entend toujours
 De ce beau nom décorer leur discours.
 Ses ennemis ne jurent que par elle:
 En la fuyant chacun s'y dit fidele:
 Froid par dégoût, amant par vanité,
 Chacun prétend en être bien traité.

De leurs propos la Déesse en colere,
 Voulut enfin que ses mignons chéris,
 Si contens d'elle, & si sûrs de lui plaire,
 Vinsent la voir en son sacré pourpris;
 Fixa le jour, & promit un beau prix,
 Pour chaque couple, au cœur noble, sincère,
 Tendre comme elle, & digne d'être admis,
 S'il se pouvoit, au rang des vrais amis.

Au jour nommé, viennent, d'un vol rapide,
 Tous nos Français, que la nouveauté guide;

Un

Un Peuple immense inonde le Parvis :
Le Temple s'ouvre : on vit d'abord paraître
Deux Courtisâns par l'intérêt unis ;
Par l'Amitié tous deux ils croïoient l'être.
Vint un Courrier qui dit, qu'auprès du Maître
Vaquoit alors un beau poste d'honneur ,
Un noble emploi de Valer Grand Seigneur,
Nos deux amis poliment se quittèrent,
Déesse, & Prix, & Temple abandonnerent,
Chacun des deux en son ame jurant
D'anéantir son très-cher concurrent.

QUATRE Dévots, à la mine discrète,
Dos en arcade, & Missel à la main,
Unis en Dieu de charité parfaite,
Et tout brûlans de l'amour du prochain,
Psalmodioient, & bâilloient en chemin ;
L'un riche Abbé, Prélat à l'œil lubrique,
Au menton triple, au col apoplectique,
Porc engraisé des dixmes de Sion,
Oppressé fut d'une indigestion :
On confessa mon vieux ladre au plus vite ;
D'huile il fut oint, aspergé d'eau bénite,
Dûment lesté par le Curé du lieu,
Pour son voiage au pais du bon Dieu ?
Ses trois amis, guaïement, lui marinotèrent
Un Oremus ; en leur cœur dévorèrent
Son bénéfice, & vers la Cour trotterent.
Puis chacun d'eux, dévotement rival,
En se jurant fraternité sincère,
Les yeux baïssés, va chez le Cardinal
De Jansénisme accuser son confrere.

Guais

Guais & brillans , après un long repas ,
 Deux jeunes gens se tenant sous les bras ,
 Lisant tout haut des lettres de leurs Belles ,
 Leur amitié , leur figure étaloient ,
 En détonnant quelques chansons nouvelles ;
 Ainsi qu'au Bal , à l'Autel ils alloient :
 Nos étourdis pour rien s'y querellerent ,
 De l'Amitié l'Autel ensanglantèrent ;
 Et le moins fou laissa , tout éperdu ,
 Son tendre ami sur la place étendu.

Plus loin venoient , d'un air de complaisance ,
 Life & Cloé , qui , dès leur tendre enfance ,
 Se confioient leurs plaisirs , leurs humeurs ,
 Et tous ces riens qui remplissent leurs cœurs ;
 Se caressant , se parlant sans rien dire ,
 Et , sans sujet , toujours pretes à rire :
 Mais toutes deux avoient le même Amant ;
 A son nom seul , ô merveille soudaine !
 Life & Cloé prirent tout doucement
 Le grand chemin du Temple de la Haine.

Enfin Zaire y parut à son tour ,
 Avec ces yeux où languit la molesse ,
 Où le Plaisir brille avec la Tendresse.
 Ah , que d'ennui , dit-elle , en ce séjour ?
 Que fait ici cette triste Déesse ?
 Tout y languit : je n'y vois point l'Amour.
 Elle sortit , vingt rivaux la suivirent ,
 Sur le chemin vingt Beutez en gémirent ;
 Dieu fait alors où ma Zaire alla.
 De l'Amitié le prix fut laissé là ;

Et

Et la Déesse en lieu célébrée ,
Jamais connue & toujours désirée ,
Gela de froid sur ses sacrés Autels:
J'en suis fâché pour les pauvres Mortels.

E N V O I.

MON cœur, ami charmant & sage,
Au vôtre n'étoit point lié,
Lorsque j'ai dit qu'à l'Amitié
Nul Mortel ne rendoit hommage.
Elle a maintenant à sa cour
Deux cœurs dignes du premier âge.
Hélas ! le véritable Amour
En a-t-il beaucoup davantage ?

L'ANTA-

L'ANTI-GITON.

O Du Théâtre aimable Souveraine!
 Belle *Cloé*, fille de *Melpomene*!
 Puissent ces vers de vous être goûtés,
 Amour le veut, Amour les a dictés.
 Ce petit Dieu, de son aîle légère,
 Un arc en main, parcourroit l'autre jour
 Tous les recoins de votre Sanctuaire;
 Car le Théâtre appartient à l'Amour:
 Tous ses Héros sont enfans de Cithère.
 Hélas, Amour! que tu fus consterné,
 Lorsque tu vis ce Temple profané,
 Et ton Rival, de son culte hérétique,
 Etablissant l'usage antiphisique,
 Accompagné de ses Mignons fleuris,
 Fouler aux pieds les myrthes de Cypris!

Cet ennemi, jadis, eut dans Gomore
 Plus d'un Autel; & les auroit encore,
 Si, par le feu son Païs consumé,
 En Lac un jour n'eut été transformé:
 Ce conte n'est de la Métamorphose:
 Car gens de bien m'ont expliqué la chose
 Très-doctement, & par tant ne veux pas
 Mécroire en rien la vérité du cas;
 Ainsi que Loth, chassé de son azile,
 Ce pauvre Dieu courut de Ville en Ville;

Il vint en Grèce; il y donna leçon
Plus d'une fois à *Socrate*; à *Platon*;
Chez des Héros il fit sa résidence,
Tantôt à Rome, & tantôt à Florence;
Cherchant toujours, si bien vous l'observez,
Peuples polis, & par art cultivez.
Maintenant donc le voici dans Lutece.
Séjour fameux des effrénés desirs,
Et qui vaut bien l'Italie & la Grèce,
Quoiqu'on en dise, au moins pour les plaisirs.
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce Dieu paraît sous humaine figure,
Et si n'a pris Bourdon de Pellerin,
Comme autre fois l'a pratiqué *Jupin*.
Quand, voïageant au Païs où nous sommes,
Quittoit les Cieux pour éprouver les hommes;
Il n'a point l'ait de ce péfant Abbé,
Brutalement dans le vice absorbé,
Qui, tourmentant en tout sens son espèce,
Mord son Prochain, & corrompt la Jeunesse;
Lui, dont l'œil louche, & le muffle effronté,
Font frissonner la tendre volupté;
Et qu'on prendroit, dans ses fureurs étranges,
Pour un Démon qui viole des Anges.
Ce Dieu sçait trop, qu'en un Pédant crasseux,
Le plaisir même est un objet hideux.

D'un beau Marquis il a pris le visage,
Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage;
Trente Mignons le suivent en riant;
Philis le lorgne, & soupire en fuisant.
Ce faux Amour se pavane à tout heure,

Sur le Théâtre aux Muses destiné,
Où par *Racine* en triomphe amené,
L'Amour galant choisissoit sa demeure.
Que dis-je ? Hélas ! l'Amour n'habite plus
Dans ce réduit. Désespéré, confus
Des fiers succès du Dieu qu'on lui préfère
L'Amour honnête est allé chez sa mère,
D'où rarement il descend ici bas.
Belle *Cloé*, ce n'est que sur vos pas
Qu'il vient encor : *Cloé*, pour vous entendre,
Du haut des Cieux j'ai vu ce Dieu descendre.
Sur le Théâtre il vole parmi nous,
Quand, sous le nom de *Phédre* ou de *Monime*,
Vous partagez entre *Racine* & vous
De notre encens le tribut légitime :
Que si voulez que cet enfant jaloux,
De ces beaux lieux désormais ne s'envole,
Convertissons ceux, qui devant l'idole
De son Rival, ont fléchi les genoux :
Il vous créa la Prêtresse du Temple ;
A l'Hérétique il faut prêcher d'exemple :
Vous viendrez donc avec moi dès ce jour,
Sacrifier au véritable Amour.

LE CADENAT.

JE triomphois, l'Amour étoit le maître,
 Et je touchois à ces momens trop courts
 De mon bonheur & du vôtre peut-être;
 Mais un Tiran veut troubler nos beaux jours;
 C'est votre époux, Geolier sexagénaire;
 Il a fermé le libre Sanctuaire
 De vos appas; & trompant nos desirs,
 Il tient la clef du séjour des plaisirs:
 Pour éclaircir ce douloureux mystère,
 D'un peu plus haut reprenons cette affaire.

Vous connaissez la Déesse *Cerès*:
 Or, en son temps *Cerès* eut une fille,
 Semblable à vous, à vos scrupules près,
 Brune, piquante, honneur de sa famille,
 Tendre sur tout, & menant à sa cour
 L'aveugle enfant, que l'on appelle Amour.
 Un autre aveugle, Hélas! bien moins aimable,
 Le triste Hymen la traita comme vous:
 Le vieux *Pluton*, riche autant qu'haïssable,
 Dans les Enfers, fut son indigne époux:
 Il étoit Dieu, mais avare & jaloux;
 Il fut cocu, car c'étoit la justice.
Pirithois, son fortuné rival,
 Beau, jeune, adroit, complaisant, libéral,
 Au Dieu *Pluton* donna le bénéfice
 De Cocuage: Or ne demandez pas
 Comment un homme, avant sa dernière heure,

I 3

Put

Put pénétrer dans la sombre demeure.
Cet homme aimoit, l'Amour guida ses pas;
Mais aux Enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voiez qu'il est peu d'intrigues secrètes.
De sa chaudiere, un traître d'Espion
Vit le grand cas, & dit tout à *Pluton*;
Il ajouta, que même à la fourdine,
Plus d'un *Damné* festoyoit *Proserpine*.
Le Dieu cornu, dans son noir Tribunal,
Fit convoquer son Sénat infernal;
Il assembla les détestables ames
De tous ses Saints dévolus aux Enfers,
Qui, dès long-temps en Cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes,
Un Florentin lui dit: Frere & Seigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont votre Altesse a fait l'expérience,
Tuer sa Dame est toujours le meilleur.
Mais, las, Seigneur! la vôtre est immortelle;
Je voudrois donc, pour votre sûreté,
Qu'un Cadenat de structure nouvelle,
Fût le garant de sa fidélité:
A la Vertu par la Force asservie,
Lors vos plaisirs borneront son envie:
Plus ne sera d'Amant favorisé;
Et plût aux Dieux, que quand j'étois en vie,
D'un tel secret je me fusse avisé!
A ces discours les *Damnés* applaudirent,
Et sur l'airain les *Parques* l'écrivirent.
En un moment, Feux, Enclumes, Fourneaux,
Sont préparés aux gouffres infernaux,

Tifphoné, de ces lieux Serruriere,
Au Cadenat met la main la premiere :
Elle l'acheve, & des mains de *Pluton*,
Proserpina reçut ce triste don.
On m'a conté, qu'essâant son ouvrage,
Le cruel Dieu fut ému de pitié ;
Qu'avec tendresse il dit à sa Moitié :
Que je vous plains ! Vous allez être sage.

Or, ce secret aux Enfers inventé,
Chez les Humains tôt après fut porté,
Et depuis ce, dans Venise & dans Rome,
Il n'est Pédant, Bourgeois, ni Gentilhomme,
Qui pour garder l'honneur de sa maison,
De Cadenas n'ait sa provision.
Là, tout jaloux, sans craindre qu'on le blâme,
Tient sous la clef la vertu de sa femme :
Or votre époux dans Rome a fréquenté ;
Chez les méchans on se gâte sans peine ;
Et ce galand vit fort à la Romaine ;
Mais son trésor est-il en sûreté ?
A ses projets l'Amour sera funeste :
Ce Dieu charmant sera notre vangeur ;
Car vous m'aimez ; & quand on a le cœur
De femme honnête, on a bien-tôt le reste.

A M A D A M E
L A M A R Q U I S E
D U C H A S T E L L E T.

Sur la Phisique du Neuton.

T U m'appelles à toi, vaste & puissant Génie,
Minerve de la France, immortelle Emilie,
Disciple de *Neuton* & de la Vérité,
Tu pénètres mes sens des feux de ta clerté;
Je quitte *Melpomene* & les jeux de Théâtre,
Ces combars, ces lauriers dont je fus idolâtre:
De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché,
Que le jaloux *Rufus*, à la terre attaché,
Traîne au bord du tombeau la fureur insensée,
D'enfermer dans un vers une fausse pensée;
Qu'il arme contre moi ses languissantes mains,
Des traits qu'il destinoit au reste des Humains,
Que quatre fois par mois un ignorant Zoïle
Eleve, en frémissant, une voix imbécile,
Je n'entends point leurs cris que la Haine a formés,
Je ne vois pas leurs pas dans la fange imprimés.
Le charme tout-puissant de la Philoophie,
Elève un esprit sage au-dessus de l'Envie,
Tranquille au haut des Cieux que *Neuton* s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis:
Je ne les connais plus. Déjà de la carriere
L'auguste Vérité vient m'ouvrir la barriere;

Déjà

Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, & sans regles entassés,
Ces fantômes savans à mes yeux disparaissent,
Un jour plus pur me luit; les mouvemens renaissent.
L'espace, qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'Univers limité,
Cet Univers si vaste à notre faible vûe,
Et qui n'est qu'un atôme, un point dans l'étendue.

Dieu parle, & le cahos se dissipe à sa voix:
Vers un centre commun tout gravité à la fois,
Ce ressort si puissant, l'ame de la Nature,
Étoit enséveli dans une nuit obscure:
Le compas de *Newton* mesurant l'Univers,
Leve enfin ce grand voile, & les Cieux sont ouverts.

Il dévoile à mes yeux, par une main savante,
De l'Astre des Saisons la robe étincelante:
L'Émeraude, l'Azur, le Pourpre, le Rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la Nature;
Et confondus ensemble, ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les Cieux.

Confidens du Très-haut, Substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos aîles
Le Trône où votre Maître est assis parmi vous,
Parlez; du grand *Newton* n'étiez-vous point jaloux?

La Mer entend sa voix. Je vois l'humide Empire,
S'élever, s'avancer vers le Ciel qui l'attire;

Mais

138 *A Madame la Marquise du Chastellet,*

Mais un pouvoir central arrête ses efforts;
La Mer tombe, s'affaisse, & roule vers ses bords,

Comètes que l'on craint à l'égal du Tonnerre,
Cessez d'épouvanter les Peuples de la Terre;
Dans une ellipse immense achevez votre cours;
Remontez, descendez près de l'Astre des jours;
Lancez vos feux, volez; & revenant sans cesse,
Des Mondes épuisés ranimez la vieillesse.

Et toi sœur du Soleil, Astre, qui dans les Cieux,
Des sages éblouis trompois les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites;
Marche, éclaire les nuits, tes bornes sont prescrites.

Terre, change de forme, & que la pesanteur,
En abaissant le Pole, élève l'Equateur.
Pole immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept Astres de l'Ourse;
Embrassez, dans le cours de vos longs mouvemens,
Deux cent Siècles entiers par de-là six mille ans.

Que ces objets sont beaux! Que notre âme épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée?
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Eternel.

Vous, à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vous pû, dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaisirs, ces écueils des beaux jours,
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours,

Mar-

Marcher après *Newton* dans cette route obscure
Du labyrinthe immense où se perd la Nature?
Puisse-je auprès de vous, dans ce Temple écarté,
Aux regards des Français montrer la Vérité?
Tandis (1) qu'*Algaroti*, sûr d'instruire & de plaire,
Vers le Tibre étonné, conduit cette Etrangere;
Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits,
Le Compas à la main, j'en tracerai les traits,
De mes craïons grossiers je peindrai l'Immortelle,
Cherehant à l'embellir, je la rendrois moins belle;
Elle est, ainsi que vous, noble, simple & sans fard,
Au dessus de l'éloge, au dessus de mon Art.

(1) Mr. *Algaroti*, jeune Vénitien, faisoit imprimer alors à Venise un Traité sur la Lumière, dans lequel il expliquoit l'attraction.

AUX

AUX MANES DE MONSIEUR DE GENONVILLE;

*Conseiller au Parlement, & intime ami de
l'Auteur.*

TOr que le Ciel jaloux ravit dans ton printemps,
Toi, de qui je conserve un souvenir fidèle;
Vainqueur de la Mort & du Temps,
Toi, dont la perte, après dix ans,
M'est encore affreuse & nouvelle;
Si tout n'est pas détruit, si, sur les sombres bords,
Ce souffle si caché, cette faible étincelle,
Cet Esprit, le moteur & l'esclave du corps,
Ce je ne fais quel Sens, qu'on nomme Ame immortelle,
Reste inconnu de nous, est vivant chez les Morts,
S'il est vrai que tu sois, & si tu peux m'entendre,
O! mon cher GENONVILLE, avec plaisir reçois
Ces vers & ces soupirs que je donne à ta cendre,
Monument d'un amour immortel comme toi.
Il te souvient du temps où l'aimable Egerie,
Dans les beaux jours de notre vie,
Écouteit nos chansons, partageoit nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois. La Raison, la Folie,
L'Amour l'enchantement des plus tendres erreurs;
Tout réunissoit nos trois cœurs.

Que

Que nous étions heureux ! Même cette indigence ,
Triste compagne des beaux jours ,
Ne put de notre joie empoisonner le cours.
Jeunes , gais , satisfaits , sans soins , sans prévoyance ,
Aux douceurs du présent bornant tous nos desirs ,
Quel besoin avions-nous d'une vaine abondance ?
Nous possédions bien mieux , nous avions les Plaisirs :
Ces plaisirs , ces beaux jours coulez dans la mollesse ,
Ces Ris , enfans de l'Allegresse ,
Sont passés avec toi dans la nuit du trépas.
Le Ciel , en récompense , accorde à ta Maîtresse ,
Des grandeurs & de la richesse ,
Appuis de l'âge mûr , éclatant embarras ,
Faible soulagement quand on perd sa jeunesse ;
La Fortune est chez elle , où fut jadis l'Amour.
Les Plaisirs ont leur temps , la Sagesse a son tour ,
L'Amour s'est envolé sur l'aîle du Bel âge ,
Mais jamais l'Amitié ne fuit du cœur du Sage.
Nous chantons quelquefois & tes Vers & les miens ,
De ton aimable esprit nos célébrons les charmes ,
Ton nom se mêle encor à tous nos entretiens ,
Nous lisons tes Ecrits , nous les baignons de larmes ,
Loin de nous à jamais ces mortels endurcis ,
Indignes du beau nom , du sacré nom d'Amis ,
Ou toujours remplis d'eux , ou toujours hors d'eux mêmes ,
Au Monde , à l'Inconstance ardens à se livrer ,
Malheureux , dont le cœur ne fait pas comme on aime ,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

LA MORT

DE MADEMOISELLE

LE COUVREUR.

QUE vois-je, quel objet ! Quoi ! ces lèvres charmantes,
 Quoi ! ces yeux d'où partoient ces flâmes éloquentes,
 Eprouvent du trépas les livides horreurs ?
 Muses, Graces, Amours, dont elle fut l'image,
 O mes Dieux & les siens, secourez votre ouvrage.
 Que vois-je ? C'en est fait, je t'embrasse, & tu meurs,
 Tu meurs ; on fait déjà cette affreuse nouvelle :
 Tous les cœurs sont émus de ma douleur mortelle
 J'entends de tous côtés les beaux Arts éperdus,
 S'écrier en pleurant, Melpomene n'est plus.

Que direz-vous, race future,
 Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure
 Qu'à ces Arts désolés font des hommes cruels ?

Ils privent de la sépulture
 Celle qui dans la Grèce auroit eu des Autels.
 Quand elle étoit au monde, ils soupiroient pour elle ;
 Je les ai vû soumis, au tour d'elle empressés :
 Si-tôt qu'elle n'est plus, elle est donc criminelle ;
 Elle a charmé le monde, & vous l'en punissez.
 Non, ces bords de formains ne feront plus prophanes, *

Ils

* Elle est enterrée sur le bord de la Seine.

Ils contiennent ta cendre ; & ce triste tombeau
Honoré par nos chants , consacré par tes Mânes ,
Est pour nous un Temple nouveau.

Voilà mon S. Denis ; oui , c'est là que j'adore
Ton esprit , tes graces , tes appas ;

Je les aimai vivans , je les encense encore ,
Malgré les horreurs du trépas ,
Malgré l'erreur & les ingrats

Que seuls de ce tombeau l'opprobre deshonore.
Ah ! verrai-je toujours ma faible Nation ,
Incertaine en ses vœux flétrir ce qu'elle admire ?
Nos mœurs avec nos loix toujours se contredire ,
Et le Français volage endormi sous l'empire

De la Superstition ?

Quoi ! N'est-ce donc qu'en Angleterre

Que les Mortels osent penser ?

O rivale d'Athene , ô Londres ! heureuse terre ,
Ainsi que des Tyrans vous avez su chasser
Les préjugés honteux qui vous livroient la guerre ;
C'est-là qu'on fait tout dire , & tout récompenser ;
Nul Art n'est méprisé , tout succès a sa gloire ;
Le Vainqueur de *Tallard* , le fils de la Victoire ,
Le sublime *Dryden* , & le sage *Addisson*
Et la charmante *Ophils* , & l'immortel *Neuron* ,

Ont part au Temple de memoire.

Et *Le Couvreur* à Londres , auroit eu des tombeaux
Parmi les Beaux Esprits , les Rois & les Héros.
Quiconque a des talens , à Londres est un grand homme.

L'Abondance & la Liberté ,

Ont , après deux mil ans chez vous ressuscité

L'esprit de la Grèce & de Rome.

Du

Du Laurier d'Apollon, dans nos stériles champs,
La feuille négligée est désormais flétrie.
Dieux ! Pourquoi mon País n'est-il plus la Patrie
Et de la Gloire & des Talens ?

LET.

LETTRES
FAMILIERES.

H

LETTERS
FAMILIERS

L E T T R E

Ecritte à Monsieur l'Abbé de Chaulieu, de Sully
le 5. Juillet 1717.

A Vous, l'*Anacreon* du Temple,
 A vous, le sage si vanté,
 Qui nous prêchez la Volupté
 Par vos vers & par votre exemple;
 Vous, dont le Luth délicieux,
 Quand la Goute au lit vous condamne,
 Rend des sons aussi gracieux,
 Que quand vous chantez la Tocane,
 Assis à la Table des Dieux.

Je vous écris de Sully, où Chapelle a demeuré, c'est-à-dire, s'est enivré deux ans de suite; je voudrais bien qu'il eût laissé dans ce Château un peu de son talent poétique, cela accommoderoit fort ceux qui veulent vous écrire: mais, comme on prétend qu'il vous l'a laissé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie dont vous m'avez tant parlé.

Et dans une Tour assez sombre
 Du Château qu'habita jadis
 Le plus léger des beaux Esprits.
 Un beau soir j'évoquai son ombre:

K 2

Aux

Aux Dèités des sombres lieux
Je ne fis point de sacrifices ,
Comme ces fripons qui des Dieux
Chantoient autrefois le Service ?
Où la Sorciere *Pironisse* ,
Dont la grimace & l'artifice
Avoient fait dresser les cheveux
A ce sot Prince des Hebreux ,
Qui crut bonnement que le Diable ,
D'un Prédicateur ennuieux ,
Lui montrait le spectre effroiable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable & légère ;
C'est bien assez d'une chanson ,
Et c'est tout ce que je puis faire.
Je lui dis sur mon violon ,
Eh ! de grace , Monsieur *Chapelle* ,
Quittez le manoir de *Pluton* ,
Pour cet enfant qui vous appelle ;
Mais non sur la voûte éternelle.
Les Dieux vous ont reçu , dit-on ,
Et vous ont mis entre *Apollon*
Et le fils jouflu de *Semele*.
Du haut de ce divin canton ,
Descendez , aimable *Chapelle* :
Cette familiere oraison ,
Dans la demeure fortunée
Reçut quelque approbation ;
Car enfin , quoique mal tournée ,
Elle étoit faite en votre nom.
Chapelle vint. A son approche ,
Je sentis un transport soudain ;

Car

Car il avoit sa lire en main ,
Et son Gassendi dans sa poche;
Il s'appuioit sur *Bachaumon* ,
Qui lui servit de compagnon
Dans le récit de ce voïage ,
Qui , du plus charmant badinage ,
Fut la plus charmante leçon.

Je lui demandai comme il s'y prenoit au-
trefois dans le monde.

Pour chanter toujours sur sa lyre
Ces vers aisés , ces vers coulans ,
De la Nature heureux enfans ,
Où l'Art ne trouve rien à dire.
L'Amour , me dit-il , & le vin ,
Autrefois me firent connaître
Les graces de cet Art Divin.
Puis à *Chaulieu* l'Epicurien
Je servis quelque temps de maître ,
Il faut que *Chaulieu* soit le tien.

L E T T R E

A MR. LE DUC DE SULLY:

A Paris, le 18. Aoust 1720.

J'IRAI chez vous, Duc adorable,
 Vous, dont le goût, la vérité,
 L'esprit, la candeur, la bonté,
 Et la douceur inalterable,
 Font respecter la volupté,
 Et rendent la sagesse aimable.
 Que dans ce champêtre séjour,
 Je me fais un plaisir extrême,
 De parler sur la fin du jour,
 De Vers, de Musique, d'Amour,
 Et pas un seul mot du système,*
 De ce système tant vanté,
 Par qui nos Héros de Finance
 Emboursent l'argent de la France,
 Et le tout par pure bonté.
 Pareils à la vieille Sibille
 Dont il est parlé dans *Virgile*,
 Qui, possédant, pour tout trésor,
 Des recettes d'Energumene,
 Prend du Troïen le Rameau d'or,
 Et lui rend des feuilles de Chêne,

Peut-être les larmes aux yeux,
 Je vous apprendrai pour nouvelle,
 Le trépas de ce vieux goûteux,

Qu'a-

* Le système de Mr. Law, qui bouleversa la France en 1720.

Qu'anima l'esprit de *Chapelle*,
 L'éternel Abbé de *Chaulieu*,
 Paraîtra bien-tôt devant Dieu,
 Et si d'une Muse féconde,
 Les Vers aimables & polis,
 Sauvent une ame en l'autre monde,
 Il ira droit en Paradis.
 L'autre jour à son agonie,
 Son Curé vint de grand matin,
 Lui donner en cérémonie,
 Avec son Huile son Latin,
 Un passè-port pour l'autre vie :
 Il vit tous ses péchés lavés,
 D'un petit mot de pénitence,
 Et reçut ce que vous savez,
 Avec beaucoup de bienfaisance ;
 Il fit même un très-beau sermon,
 Qui satisfit tout l'Auditoire ;
 Tout haut il demanda pardon,
 D'avoir eu trop de vaine gloire ;
 C'étoit-là dit-il le péché,
 Dont il fut le plus entiché ;
 Car on sait qu'il étoit Poète,
 Et que sur ce point tout Auteur,
 Ainsi que tout Prédicateur,
 N'a jamais eû l'ame bien nette.
 Il sera pourtant regretté,
 Comme s'il eût été modeste,
 Sa Perte au Parnasse est funeste.
 Presque seul il étoit resté,
 D'un siècle plein de polireste.
 On dit qu'aujourd'hui la jeunesse,

K 4

A

A fait à la délicatesse,
Succéder la grossiereté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine & lâche paresse,
A cette sage oisiveté
Que l'Etude occupoit sans cesse.
Pour notre petit Génonville,
Si digne du Siècle passé,
Et des faiseurs de Vaudeville,
Il me paraît très-empresé,
D'abandonner pour vous la Ville;
Le système n'a point gâté
Son esprit aimable & facile,
Il a toujours le même style,
Et toujours la même gaité.
Je sai que par déloïauté,
Le fripon n'a guère à tâter
De la Maîtresse tant jolie
Dont j'étois si fort entêté.
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurois pû m'en courroucer;
Mais je sai qu'il faut se passer
Des Bagatelles dans la vie.

A MONSIEUR LE PRINCE DE VENDOME.

DE Sully, salut, & bon Vin,
Au plus aimable de nos Princes,
De la part de l'Abbé Courtin,
Et d'un Rimailleur des plus minces,
Que son bon Ange & son Lutin,
Ont envoyé dans ces Provinces,

Vous voyez, Monseigneur, que l'envie
de faire quelque chose pour vous, a réuni
deux hommes bien differens.

L'un gras, rond, gros, court, séjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de predestiné,
Avec la croupe rebondie,
Sur son front, respecté du temps,
Une fraîcheur toujours nouvelle,
Au bon Doyen de nos galans,
Donne une jeunesse éternelle.
L'autre dans Papesique est né,
Maigre, long, sec & décharné,
N'ayant eu croupe de sa vie,
Moins malin qu'on ne vous le dit,
Mais peut-être de Dieu maudit,
Puisqu'il aime, & qu'il versifie.

No-

Notre premier dessein étoit d'envoyer à
Votre Altesse un Ouvrage dans les formes,
moitié Vers, moitié Prose, comme en usoient
les Chapelles, les des Barreaux, les Hamiltons,
contemporains de l'Abbé, & nos Maîtres:
j'aurois presque ajouté *Voiture*, si je ne crai-
gnois de fâcher mon confrere, qui prétend
n'être pas assez vieux pour l'avoir vû.

Comme il y a des choses assez hardies à
dire, par le temps qui court, le plus sage de
nous deux, qui n'est pas moi, ne vouloit en
parler qu'à condition qu'on n'en sauroit rien.

Il alla donc vers le Dieu du mystere,
Dieu des Normands, par moi très-peu fêté,
Qui parle bas quand il ne peut se taire,
Baisse les yeux, & marche de côté.
Il favorise, & certes c'est dommage,
Force fripons, mais il conduit le Sage;
Il est au Bal, à l'Eglise, à la Cour,
Au temps jadis il a guidé l'Amour.

Malheureusement ce Dieu n'étoit pas à
Sully; il étoit en tiers, dit-on, entre l'Ar-
chevêque de..... & Madame de..... sans
cela nous eussions achevé notre ouvrage
sous ses yeux.

Nous eussions peint les Jeux voltigeans sur vos traces,
Et cet esprit charmant, au sein d'un doux loisir,
Agréable dans le plaisir,
Héroïque dans les disgraces.

Nous

Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours,
Jours consacrés à la tendresse.
Nous vous eussions avec adresse,
Fait la Peinture des amours,
Et des Amours de toute espèce;
Vous en eussiez vû de Paphos,
Vous en eussiez vû de Florence,
Mais avec tant de bienfiance,
Que le plus âpre des Dévots,
N'en eût pas fait la différence.

Bacchus y paraîtroit de Tocane échauffé,
D'un bonnet de Pampre coëffé,
Célébrant avec vous sa plus joyeuse Orgie,
L'Imagination seroit à son côté,
De ses brillantes fleurs ornant la Volupté

Entre les bras de la Folie.
Petits soupers, jolis festins,
Ce fut parmi vous que naquirent,
Mille Vaudevilles malins,
Que les Amours à rire enclins,
Dans leurs sotifiers recueillirent,
Et que j'ai vûs entre leurs mains.
Ah ! que j'aime ces vers badins.
Ces riens naïfs & pleins de grace,
Tels que l'ingénieux *Horace*,
En eût fait l'ame d'un repas,
Lors qu'à table il tenoit sa place,
Avec Auguste & Mécénas.

Voilà un faible crayon du Portrait que
nous voulions faire, mais

Il faut être inspiré pour de pareils écrits,
Nous ne sommes point beaux esprits,

Et

Et notre flageolet timide,
Doit céder cet honneur charmant,
Au Luth aimable, au Luth galant,
De ce successeur de *Clement*,
Qui dans votre Temple réside.
Sachez donc que l'oïfiveté,
Fait ici notre grande affaire;
Jadis de la Divinité,
C'étoit le partage ordinaire;
C'est le vôtre, & vous m'avouerez,
Qu'après tant de jours consacrez
A Mars, à la Cour, à Cythere,
Lorsque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il est bien doux de ne rien faire.

A M^R. DE GENONVILLE.*Sur une Maladie.*

NE me soupçonne point de cette vanité
 Qu'a notre ami *Chaulieu* de parler de lui même;
 Et laisse moi jouir de la douceur extrême,
 De t'ouvrir avec liberté,
 Un Cœur qui te plaît & qui t'aime.
 De ma Muse en mes premiers ans,
 Tu vis les tendres fruits imprudemment éclore,
 Tu vis la calomnie avec ses noirs serpens,
 Des plus beaux jours de mon Printemps,
 Obscurcir la naissante Aurore.
 D'une injuste prison, je subis la rigueur,
 Mais au moins de mon malheur,
 Je sus tirer quelque avantage;
 J'appris à m'endurcir contre l'adversité;
 Et je me vis un courage
 Que je n'attendois pas de la légèreté,
 Et des erreurs de mon jeune âge.
 Dieux ! que n'ai je eu depuis la même fermeté !
 Mais à de moindres allarmes,
 Mon cœur n'a point résisté ;
 Tu fais combien l'Amour m'a fait verser de larmes,
 Fripon, tu le fais trop bien,
 Toi dont l'amoureuse adresse,
 M'ôta mon unique bien :
 Toi dont la délicatesse,
 Par un sentiment fort humain,

Aima

Aima mieux ravir ma Maîtresse,

Que de la tenir de ma main.

Mais je t'aimai toujours, tout ingrat & vaurien,

Je te pardonnai tout avec un cœur Chrétien,

Et ma facilité fit grace à ta faiblesse.

Hélas ! Pourquoi parler encor de mes amours !

Quelque fois ils ont fait le charme de ma vie,

Aujourd'hui la maladie

En éteint le flambeau peut-être pour toujours.

De mes ans passagers la trame est raccourcie,

Mes Organes lassés sont morts pour les plaisirs ;

Mon cœur est étonné de se voir sans desirs.

Dans cet Etat il ne me reste,

Qu'un assemblage vain de sentimens confus,

Un présent douloureux, un avenir funeste,

Et l'affreux souvenir d'un bonheur qui n'est plus.

Pour comble de malheur je sens de ma pensée,

Se déranger les ressorts,

Mon esprit m'abandonne ; & mon ame éclipée,

Perd en moi de son être, & meurt avant mon corps.

Est-ce là ce rayon de l'essence suprême,

Qu'on nous peint si lumineux ?

Est-ce là cet esprit survivant à nous même ?

Il naît avec nos sens, croît, s'affaiblit comme eux ;

Hélas ! périroît-il de même !

Non, sans doute, & j'ose espérer

Que de la Mort, du Temps & des Destins le maître,

Dieu conserve pour lui le plus pur de notre être,

Et n'aneantit point ce qu'il daigne éclairer.

A M. LE MARESCHAL DE VILLARS

JE me flattois de l'espérance
 D'aller goûter quelque repos
 Dans votre Maison de plaisance,
 Mais *Vinache* * a ma confiance:
 Et j'ai donné la préférence,
 Sur le plus grand de nos Héros;
 Au plus grand Charlatan de France.
 Ce discours vous déplaira fort,
 Et je confesse que j'ai tort
 De parler du soin de ma vie,
 A celui qui n'eut d'autre envie,
 Que de chercher par tout la mort.
 Mais souffrez que je vous réponde
 Sans m'attirer votre courroux,
 Que j'ai plus de raisons que vous,
 De vouloir rester dans ce Monde:
 Car si quelque coup de Canon,
 Dans vos beaux jours brillans de gloire
 Vous eût envoyé chez Pluton,
 Voyez la consolation
 Que vous auriez dans la nuit noire,
 Lorsque vous sauriez la façon,
 Dont vous auroit traité l'Histoire?

PARIS vous eût premierement,
 Fait un service fort célèbre,

* *Médecin Empirique,*

En

En présence du Parlement ;
Et quelque Prélat ignorant ,
Auroit prononcé hardiment ,
Une longue Oraison Funebre ,
Qu'il n'eût pas fait assurément ,
Puis en vertueux Capitaine ,
On vous auroit proprement mis ,
Dans l'Eglise de Saint Denis ,
Entre du *Guesclin* & *Turenne* ,
Mais si quelque jour , moi chétif ,
J'allois passer le noir esquif ,
Je n'aurois qu'une vile Biere ,
Deux Prêtres s'en iroient gaïment ,
Porter ma figure légèrè ,
Et la loger mesquinement ,
Dans un recoin du Cimetiere ;
Mes Nièces au lieu de priere ,
Et mon Janséniste de Frere ,
Riroient à mon enterrement ;
Et j'aurois l'honneur seulement ,
Que quelque Muse médisante ,
M'astuberoit pour un moment ,
D'une Epitaphe impertinente .
Vous voyez donc très clairement ,
Qu'il est bon que je me conserve ,
Pour être encor témoins long-tems ,
De tous les Exploits éclatans
Que le Seigneur Dieu vous reserve .

A M A D A M E
D E
F O N T A I N E - M A R T E L

O Très-singulière Martel !
J'ai pour vous estime profonde ;
C'est dans votre petit Hôtel ;
C'est sur vos soupers que je fonde
Mon plaisir , le seul bien réel
Qu'un honnête homme ait en ce monde,
Il est vrai qu'un peu je vous gronde ;
Mais , malgré cette liberté ,
Mon cœur vous trouve , en vérité ,
Femme à peu de femmes seconde ;
Car , sous vos cornettes de nuit ,
Sans préjugés & sans faiblesse ,
Vous logez esprit qui séduit
Ce qui tient fort à la sagesse :
Or votre sagesse n'est pas
Cette pointilleuse Harpie ,
Qui raisonne sur tous les cas ,
Et qui triste sœur de l'Envie ,
Ouvrant un gosier édenté
Contre la tendre Volupté ,
Toujours prêche , argumente & crie !
Mais celle qui si doucement ,
Sans effort & sans industrie ,
Se bornant toute au sentiment ,

L

Sçait

Seait jusqu'au dernier moment
Répandre un charme sur la vie.
Voiez-vous pas de tous côtés
De très-détrepites Beautés,
Pleurans de n'être plus aimables,
Dans leur besoin de passion,
S'affoler de dévotion,
Et rechercher l'ambition
D'être bégueules respectables ?
Bien loin de cette triste erreur,
Vous avez, au lieu des Vigiles,
Des soupers longs, gais & tranquilles;
Des vers aimables & faciles,
Au lieu des fratras inutiles
De *Quesnel* & de *le Tourneur* ;
Voltaire, au lieu d'un Directeur ?
Et pour mieux chasser toute angoisse,
Au Curé préférant *Campra*,
Vous avez logé à l'Opera,
Au lieu de banc dans la Paroisse :
Et ce qui rend mon sort plus doux,
C'est que ma maîtresse, chez vous,
La Liberté, se voit logée :
Cette Liberté mitigée,
A l'œil ouvert, au front serein,
A la démarche dégagée,
N'étant ni prude, ni catin,
Décente, & jamais arrangée,
Souriant d'un souris badin
A ces paroles chatouilleuses,
Qui font baisser un œil malin
A Mesdames les Précieuses ;

C'est

C'est là qu'on trouve la gaité,
Cette sœur de la Liberté,
Jamais aigre dans la Satire,
Toujours vive dans les bons mots,
Semoquant quelquefois des fots,
Et très-souvent, mais à propos,
Permettant au sage de rire.
Que le Ciel bénisse le cours
D'un sort aussi doux que le vôtre,
Martel, l'Automne de vos jours
Vaut mieux que le Printemps d'un autre.

L E T T R E

Ecritte de Plombieres

A MONSIEUR PALLU.

Aoust 1729.

D U fond cet antre pierreux ,
Entre deux montagnes cornues ,
Sous un Ciel noir & pluvieux ,
Où les Tonnerres orageux
Sont portés sur d'épaisses nues ,
Près d'un bain chaud , toujours croté ,
Plein d'une eau qui fume & bouillonne ,
Où tout malade empaqueté ,
Et tout hipocondre entêté ,
Qui de son mal toujours raisonne ,
Se baigne , s'enfume , & se donne
La question pour la santé.

De cet antre où je vois venir
D'impotentes sempiternelles ,
Qui toutes pensent rajeunir ;
Un petit nombre de Pucelles ,
Mais un beaucoup plus grand de celles
Qui voudroient le redevenir ;
Où par le coche on nous amène,
De vieux Citadins de Nancy ,

Et

Et des Moines de Commercy,
Avec l'Attribut de Lorraine
Que nous rapporterons d'ici.

De ces lieux où l'ennui foisonne,
J'ose encore écrire à *Paris*.
Malgré *Phoebus* qui m'abandonne,
J'invoque l'Amour & les Ris;
Ils connoissent peu ma personne;
Mais c'est à *PALLU* que j'écris,
Alcibiade me l'ordonne.
C'est l'Alciabiade Français
Dont vous admiriez les succès
Chez nos Prudes, chez nos Coquettes,
Plein d'esprit, d'audace & d'attraits.
De vertu, de gloire & de dettes.
Toutes les femmes l'adoroient,
Toutes avoient la préférence;
Toutes à leur tour se plaignoient
Des excès de son inconstance,
Qu'à grand' peine elles égaloient.

L'Amour ou le temps l'a défait
Du beau vice d'être infidèle;
Il prétend d'un Amant parfait
Etre devenu le modèle.

J'ignore quel objet charmant
A produit ce grand changement,
Et fait sa conquête nouvelle:
Mais, qui que vous soyez, la Belle,
Je vous en fais mon compliment.

L 3

On

On pourroit bien, à l'aventure,
Choisir un autre greluchon,
Plus Alcide pour la figure,
Et pour le cœur, plus Celadon:
Mais quelqu'un plus aimable? non,
Il n'en est point dans la Nature;
Car, Madame, où trouvera-t-on
D'un ami la discrétion,
D'un vieux Seigneur la politesse,
Avec l'imagination
Et les graces de la Jeunesse,
Un tour de conversation;
Sans empressement, sans paresse,
Et l'esprit monté sur le ton
Qui plaît à gens de toute espee?
Et, n'est-ce rien d'avoir tâté
Trois ans de la formalité
Dont on assomme une Ambassade,
Sans nous avoir rien rapporté
De la pésante gravité
Dont cent Ministres font parade?
A ce portrait si peu flatté,
Qui ne voit mon Alcibiade?

REPON-

REPONSE A UNE DAME,
OU SOI DISANT TELLE.

TU commences par me louer,
Tu veux finir par me connaître,
Tu me loueras bien moins; mais il faut t'avouer,
Ce que je suis, ce que je voudrais être,
J'aurai vu dans trois ans passer quarante hyvers,
Appollon présider au jour qui m'a vu naître,
Au sortir du Berceau j'ai béguaïé des Vers,
Bientôt ce Dieu puissant m'ouvrit son sanctuaire,
Mon cœur vaincu par lui, se rangea sous sa loy,
D'autres ont fait des Vers par le desir d'en faire,

Je fus Poëte malgré moi.

Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon ame,
Tout art à mon hommage, & tout plaisir m'enflame,
La peinture me charme; on me voit quelquefois,
Au Palais de Philippe, ou dans celui des Rois,
Sous les efforts de l'art admirer la nature,
Du brillant *Cagliari* *, saisir l'esprit Divin,
Et dévorer des yeux la touche noble & sûre,

De *Raphaël* & du *Poussin*.

De ces Appartemens qu'anime la Peinture,
Sur les pas du plaisir je vole à l'Opera.

J'applaudis tout ce qui me touche,

La fertilité de *Campra*,

La gaieté de *Mouret*, les graces de *Destouche*,

Pelissier par son art, *le More* par sa voix,

Tout à tout ont mes vœux & suspendent mon choix.

Quelquefois embrassant la science hardie,

Que la curiosité,

Honora par vanité,

* *Paul Veronese*.

Du nom de Philosophie,
Je cours après *Newton* dans l'abîme des Cieux,
Je veux voir si des nuits la Courrière inégale,
Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
En gravittant vers nous, s'approche de nos yeux,
Et pèse d'autant plus qu'elle est près de ces lieux,
Dans les limites d'un ovale.
J'en entends raisonner les plus profonds esprits;
Maupertuis & *Cleraut* calculante cabale,
Je les vois qui des Cieux franchissent l'intervale,
Et je vois trop souvent que j'ai très-peu compris.
De ces obscuritez je passe à la morale,
Je lis au cœur de l'homme & souvent j'en rougis;
J'examine avec soin les informes écrits,
Les Monumens épars & le style énergique,
De ce fameux *Paschal*, ce dévot satirique,
Je vois ce rare esprit trop prompt à s'enflamer,
Je combats ses rigueurs extrêmes.
Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes.
Je voudrois malgré lui leur apprendre à s'aimer,
Ainsi mes jours égaux que les Muses remplissent,
Sans soins, sans passions, sans préjugé facheux,
Commencent avec joye & vivement finissent,
Par des soupers délicieux.
L'amour dans mes plaisirs ne mêle plus ses peines,
La tardive raison vient de briser mes chaînes,
J'ai quitté prudemment ce Dieu qui m'a quitté,
J'ai passé l'heureux tems fait pour la volupté.
Est-il donc vrai grands Dieux ! il ne faut plus que j'aime.
La foule des beaux arts dont je veux tour à tour,
Remplir le vuide de moi-même,
Il n'est point encor assez pour remplacer l'amour.

LET.

LETTRE SUR LA TRACASSERIE.

A Monsieur de Buffon, Evêque de Luçon,

ORNEMENT de la Bergerie,
Et de l'Eglise, & de l'Amour;
Aussi-tôt que Flore à son tour,
Peindra la Campagne fleurie,
Revoyez la Ville chérie,
Est-il pour vous d'autre Patrie?
Et seroit-il dans l'autre vie
Un plus beau Ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvoit de ce séjour
Exiler la TRACASSERIE?
Evitons ce Monstre odieux,
Monstre femelle, dont les yeux
Portent un poison gracieux;
Et que le Ciel, en sa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au sein de la Galanterie.
Voyez-vous, comme un miel flatteur,
Distille de sa bouche impure?
Voyez-vous comme l'Imposture
Lui prête un secours séducteur?
Le Courroux étourdi la guide,
L'embarras, le Soupçon timide,
En chancelant suivent ses pas,

Des

Des faux rapports, l'Erreur avide,
 Court au devant de la perfide,
 Et la caresse dans ses bras.
 Que l'Amour, secouant ses ailes,
 De ces commerces infideles
 Puisse s'envoler à jamais :
 Qu'il cesse de forger des traits
 Pour tant de Beautés criminelles.
 Je hais bien tout mauvais Railleur,
 De qui le bel esprit batise
 Du nom d'ennui, la paix du cœur,
 Et la Constance de sottise.
 Heureux qui voit couler ses jours
 Dans la Mollesse & l'Incurie,
 Sans intrigues, sans faux détours,
 Près de l'objet de ses amours,
 Et loin de la Coquetterie :
 Que chaque jour rapidement,
 Pour de pareils Amans, s'écoule ;
 Ils ont tous les plaisirs en foule,
 Hors ceux du raccommodement.
 Rendez-nous donc votre présence,
 Galant Prieur de Frigolet,
 Très-aimable, & très-frivole,
 Venez voir votre humble Valet
 Dans le Palais de la Constance.
 Les graces, avec complaisance,
 Vous suivront en petit-Colet ;
 Et moi, leur serviteur folet,
 J'ébaudirai votre Excellence
 Par des airs de mon Flageolet,
 Dont l'Amour marque la cadence,
 En faisant des pas de Ballet,

A MON-

A MONSIEUR DE FORMONT,

*En lui renvoyant les Oeuvres de Descartes & de
Malbranche.*

RIMEUR charmant, plein de Raison,
Philosophe entouré de graces,
Epicure, avec Appollon,
S'empresse à marcher sur vos traces ;
Je renonce au fatras obscur
Du Grand Rêveur de l'Oratoire,
Qui croit parler de l'Esprit pur,
Ou qui veut nous le faire accroire ;
Nous disant qu'on peut, à coup sûr,
Entretenir Dieu dans sa gloire,
Ma raison n'a pas plus de foi
Pour René, le Visionnaire,
Songeur de la nouvelle Loi ;
Il ébloiit plus qu'il n'éclaire,
Dans une épaisse obscurité
Il fait briller des étincelles.
Il a gravement débité
Un tas brillant d'Erreurs nouvelles,
Pour mettre en la place de celles
De la bavarde Antiquité.
Dans sa cervelle trop féconde,
Il prend, d'un air fort important,

Des

Des dez pour arranger le Monde ;
Bridoye en auroit fait autant.

Adieu. Je vais chez ma *Silvie* ;
Un esprit fait comme le mien ,
Goûte bien mieux son entretien ,
Qu'un Roman de Philosophie.
De ses attraits toujours frappé ,
Je ne la crois pas trop fidelle :
Mais puisqu'il faut être trompé ,
Je ne veux l'être que par elle.

A MON-

A MONSIEUR LE DUC DE LA FEUILLADE.

CONSERVEZ précieusement
 L'imagination fleurie
 Et la bonne Plaisanterie
 Dont vous possédez l'agrément,
 Au défaut du tempérament
 Dont vous vous vantez hardiment,
 Et que tout le monde vous nie.
 La Dame, qui depuis long-temps
 Connaît à fond votre personne,
 A dit : Hélas ! je lui pardonne
 D'en vouloir imposer aux gens ;
 Son esprit est dans son printems ;
 Mais son corps est dans son Automne.
 Adieu, Monsieur le Gouverneur ;
 Non, plus de Province Frontière,
 Mais d'une beauté singulière,
 Qui par son esprit, par son cœur,
 Et par son humeur libertine
 De jour en jour fait grand honneur
 Au Gouverneur qui l'endoctrine.
 Priez le Seigneur seulement,
 Qu'il empêche que Cythérée
 Ne substitue incessamment
 Quelque jeune & frais Lieutenant,
 Qui feroit sans vous son entrée
 Dans un si beau Gouvernement.

A MON.

A MONSIEUR DE FONTENELLE.

De Villars, le 1. Septembre 1720.

LES Dames qui sont à Villars, Monsieur, se sont gâtées par la Lecture de vos Mondes. Il vaudroit mieux que ce fût par vos Eglogues, & nous les verrions plus volontiers ici, Bergeres, que Philosophes. Elles mettent à observer les Astres un tems qu'elles pourroient beaucoup mieux employer : & comme leurs goûts décident des nôtres, Nous nous sommes tous faits Physiciens pour l'amour d'Elles.

Le soir sur des Lits de Verdre,
Lits que de ses mains la Nature,
Dans ces Jardins délicieux,
Forma pour une autre aventure,
Nous brouillons tout l'ordre des Cieux;
Nous prenons Vénus pour Mercure,
Car, vous saurez qu'ici, l'on n'a,
Pour examiner les Planettes,
Au lieu de longues Lunettes,
Que des Lorgnettes d'Opera.

Comme nous passons la nuit à observer
les Etoiles, nous négligeons fort le Soleil à
qui

qui nous ne rendons visite que lorsqu'il a fait près des deux tiers de son tour. Nous venons d'apprendre tout-à-l'heure qu'il a paru de couleur de sang tout le matin ; qu'ensuite, sans que l'air fût obscurci d'aucun nuage, il a perdu sensiblement de sa lumière & de sa grandeur : Nous n'avons su cette nouvelle que sur les cinq heures du soir ; Nous avons mis la tête à la fenêtre ; & nous avons pris le Soleil pour la Lune, tant il étoit pâle. Nous ne doutons point que vous n'ayez vû la même chose à Paris.

C'est à vous que Nous nous adressons, Monsieur, comme à notre Maître. Vous savez rendre aimables les choses que beaucoup d'autres Philosophes rendent à peine intelligibles ; & la Nature devoit à la France & à l'Europe un Homme comme vous, pour corriger les Savans, & pour donner aux ignorans le goût des Sciences.

Or dites-nous donc Fontenelles,
Vous qui par un vol imprévu,
De Dédale prenant les ailes,
Dans les Cieux avez parcouru
Tant de Carrieres immortelles,
Où Saint Paul avant vous a vû,
Force beautés surnaturelles,
Dont très-prudemment il s'est tu,
Du Soleil par vous si connu,
Ne savez vous point de nouvelles?

Pour-

Pourquoi sur un Char tout sanglant,
 A-t-il commencé sa Carrière?
 Pourquoi perd-il, pâle & tremblant,
 Et sa grandeur & sa Lumière!
 Que dira le *Boulainvilliers**,
 Sur ce terrible Phénomene?
 Va-t-il à des Peuples entiers,
 Annoncer leur perte prochaine?
 Verrons-nous des incursions,
 Des Edits, des Guerres sanglantes,
 Quelques nouvelles Actions,
 Ou le retranchement des Rentes?
 Jadis quand vous étiez Pasteur,
 On vous eût vû sur la Fougere,
 A ce changement de couleur,
 Du Dieu brillant qui nous éclaire,
 Annoncer à votre Bergerie,
 Quelque changement dans son cœur;
 Mais depuis que votre Appollon,
 Voulut quitter la Bergerie,
 Pour Euclide & pour Varignon,
 Et les Rubans de Celadon,
 Pour l'Astrolabe d'Uranie,
 Vous nous parlerez le Jargon,
 De Calcul, de Réfraction.
 Mais daignez un peu, je vous prie,
 Si vous voulez parler Raison,
 Nous l'habiller en Poésie:
 Car sachez que dans ce canton,
 Un trait d'imagination,
 Vaut cent pages d'Astronomie.

* Le Comte de Boulainvilliers, Homme d'une grande Erudition; mais qui avoit la faiblesse de croire à l'Astrologie.

RET ON-

R É P O N S E
DE MONSIEUR
DE FONTENELLE
A MONSIEUR
DE VOLTAIRE

C E n'est pourtant pas que je doute
Qu'un beau jour qui sera bien noir
Le pauvre Soleil ne s'encroute ,
En nous disant , Messieurs , bon soir ,
Cherchez dans la céleste voûte
Quelque autre qui vous fasse voir.
Pour moi j'en ai fait mon devoir ,
Et moi-même ne vois plus goutte ,
Encore un coup , Messieurs , bon soir ,
Et peut-être en son desespoir ,
Osera-t-il rimer en oute ,
Si quelque Déesse n'écoute.
Mais sur notre triste manoir ,
Combien de maux fera pleuvoir
Cette céleste Banqueroute ?
On allumera maint Bougeoir
Mais qui n'aura pas grand pouvoir :
Tout sera pêle-mêle , & toute
Société sera dissoute
Sans qu'on dise jusqu'au revoir.

M

Chacun

Chacun de l'éternel dortoir
 Enfilera bien-tôt la route
 Sans tester & sans laisser d'hoir.
 Et ce que bien plus je redoute
 Chacun demandera l'absoute
 Et ne croira plus rien valoir.

STAN-

STANCES

SUR LES

POETES EPIQUES.

PLEINS de beautés & de défauts,
 Le vieil *Homere* a mon estime;
 Il est, comme tous ses Héros,
 Babillard, outré, mais sublime.



Virgile orne mieux la Raison,
 A plus d'Art, autant d'Harmonie;
 Mais il s'épuise avec *Didon*,
 Et rate à la fin *Lavinie*.



De faux brillans, trop de Magie,
 Mettent le *Tasse* un cran plus bas;
 Mais, que ne tolere-t-on pas
 Pour *Armide* & pour *Herminie*?



Milron, plus sublime qu'eux tous,
 A des beautés moins agréables;
 Il semble chanter pour les Fous,
 Pour les Anges & pour les Diables.

M

Après

Après *Milron*, après le *Tasse*,
Parler de moi feroit trop fort,
Et j'attendrai que je sois mort,
Pour apprendre quelle est ma place.



Vous, en qui tant d'esprit abonde,
Tant de grace & tant de douceur,
Si ma place est dans votre cœur,
Elle est la première du monde.

A U C A M P DE PHILISBOURG

Le 3. Juillet 1734.

C'Es t ici que l'on dort sanslit,
Et qu'on prend ses repas par terre.

Je vois, & j'entends l'Atmosphere,
Qui s'embrase, & qui retentit
De cent décharges de Tonnerre;
Et dans ces horreurs de la Guerre,
Le Français chante, boit & rit:
Bellone va réduire en cendres

Les Courtines de Philisbourg
Par cinquante mille Alexandres
Payés à quatre sols par jour;
Je les vois, prodigant leur vie,
Chercher ces combats meurtriers,
Couverts de crotte & de Lauriers,
Et pleins d'Honneur & de Folie.

Je vois briller au milieu d'eux
Ce Fantôme, nommé la Gloire,
A l'œil superbe, au front poudreux
Portant au cou cravate noire,
Ayant sa trompette en sa main,
Sonnant la Charge & la Victoire,
Et chantant quelques airs à boire,
Dont ils répètent le refrain.
O Nation brillante & vaine!
Illustres Fous, Peuple charmant!

M 3

Que

Que la Gloire à son char enchaîne,
Il est beau d'affronter gaïment
Le trépas, & le Prince Eugene.

Mais hélas ! quel sera le prix
De vos héroïques prouesses ?
Vous serez cocus dans Paris
Par vos Femmes & vos Maîtresses.

MA.

M A D R I G A L.

LES DEUX AMOURS.

CERTAIN Enfant, qu'avec crainte on carresse,
 Et qu'on connoît, à son malin fouris,
 Court en tous lieux, précédé par les Ris,
 Mais trop souvent suivi de la Tristesse;
 Dans les cœurs des Humains il entre avec souplesse,
 Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
 Il est un autre Amour, fils craintif de l'Estime,
 Soumis dans ses chagrins, constant dans ses desirs,
 Que la Vertu soutient, que la Candeur anime;
 Qui résiste aux rigueurs, & croît par les plaisirs:
 De cet Amour le flambeau peut paraître
 Moins éclatant; mais ses feux sont plus doux;
 C'est là le Dieu que mon cœur veut pour maître;
 Et je ne veux le servir que pour vous.

A U T R E.

DE votre esprit la force est si puissante,
 Que vous pourriez vous passer de beauté;
 De vos attrait la grace est si piquante,
 Que, sans esprit, vous m'auriez enchanté:
 Si votre cœur ne sçait pas comme on aime,
 Ces dons charmans vous seront superflus;
 Un sentiment est cent fois au-dessus,
 Et de l'Esprit, & de la Beauté même.

M 4

AU-

A U T R E.

TOUT est égal; & la Nature sage,
 Veut au niveau ranger tous les Humains.
 Esprit, Raison, beaux Yeux, charmant Visage,
 Fleur de Santé, doux Loisir, Jours serains;
 Vous avez tout; c'est là votre partage:
 Moi, je parais un Estre infortuné,
 De la Nature enfant abandonné;
 Et n'avoir rien, semble mon appanage:
 Mais vous m'aimez; les Dieux m'ont tout donné,

A U T R E.

*En envoyant les Oeuvres mystiques de
 Fénelon.*

QUAND de la Guion, le charmant Directeur,
 Disoit au Monde: Aimez Dieu pour lui-même;
 Oubliez-vous dans votre heureuse ardeur:
 On ne crut point à cet Amour extrême;
 On le traita de chimere & d'erreur;
 On se trompoit: Je connais bien mon cœur,
 Et c'est ainsi, belle Eglé, qu'il vous aime,

LE TEMPLE DU G O Û T.

LE Cardinal Oracle de la France,
Non ce Mentor qui gouverne aujourd'hui,
Mais ce Nestor qui du Pinde est l'appui,
Qui des Savans a passé l'espérance,
Qui les soutient, qui les anime tous,
Qui les éclaire, & qui régné sur nous
Par les attraits de sa douce éloquence;
Ce Cardinal qui sur un nouveau ton,
En vers Latins fait parler la Sagesse,
Réunissant Virgile avec Platon,
Vengeur du Ciel, & vainqueur de Lucrèce (1).

Ce Cardinal enfin, que tout le monde doit
reconnaître à ce portrait, me dit un jour qu'il
vouloit que j'allasse avec lui au Temple du
Goût. C'est un séjour, me dit-il, qui ressemble
au Temple de l'amitié, dont tout le monde
parle; ou peu de gens vont, & que la plupart
de ceux qui y voyagent n'ont presque jamais
bien examiné.

Je répondis avec franchise
Hélas ! je connais assez peu
Les Loix de cet aimable Dieu,
Mais je sai qu'il vous favorise;

En-

Entre vos mains il a remis
 Les clefs de son beau Paradis
 Et vous êtes, à mon avis,
 Le vrai Pape de cette Eglise.
 Mais de l'autre Pape & de vous
 (Dût Rome se mettre en courroux)
 La différence est bien visible;
 Car la Sorbonne ose assurer
 Que le Saint Pere peut errer,
 Chose, à mon sens, assez possible;
 Mais pour moi, quand je vous entends
 D'un ton si doux & si plausible,
 Débiter vos Discours brillans,
 Je vous croirois presque infallible.

Ah! me dit-il, l'infailibilité est à Rome
 pour les choses qu'on ne comprend point, &
 dans le Temple du Goût, pour les choses
 que tout le monde comprend; il faut abso-
 lument que vous veniez avec moi. Mais, in-
 sistai-je encore, si vous me menez avec vous
 je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit Pèlerinage
 Aussi-tôt on demandera
 Que je compose un gros Ouvrage,
Voltaire simplement fera
 Un recit court, qui ne sera
 Qu'un très-frivole badinage,
 Mais son récit on frondera,
 A la Cour on murmurerà;
 Et dans Paris on me prendra

Pour

Pour un vieux Conteur de Voyage,
Qui vous dit, d'un air ingénu,
Ce qu'il n'a ni vû, ni connu,
Et qui nous ment à chaque page.

Cependant, comme il ne faut jamais se refuser un plaisir honnête, dans la crainte de ce que les autres en pourront penser, je suivis le Guide qui me faisoit l'honneur de me conduire.

Aimable Abbé, vous fûtes du Voyage,
Vous, que le Goût ne cesse d'inspirer,
Vous dont l'esprit si délicat, si sage,
Vous, dont l'exemple a daigné me montrer
Par quels chemins on peut, sans s'égarer,
Chercher ce Goût, ce Dieu que dans cet Age
Maints Beaux esprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrâmes en chemin bien des obstacles. D'abord nous trouvâmes Mrs. Baldus, Sciopius, Lexicocrassus, Scriblerius, une nuée de Commentateurs, qui restituoient des passages, & qui compiloient de gros Volumes, à propos d'un mot qu'ils n'entendoient pas.

Là, j'aperçus les Daciens (2) les Saumaises (3)
Gens hérissés de savantes fadaïses;
Le teint jauni, les yeux rouges & secs,
Le dos courbé sous un tas d'Auteurs Grecs;
Tous noircis d'encre, & coëffés de poussière.
Je leur criai de loin, par la portière :

N'allez-

N'allez-vous pas dans le Temple du Goût
 Vous dégraisser? Nous, Messieurs? Point du tour.
 Ce n'est pas là, grace au Ciel, notre étude:
 Le Goût n'est rien: Nous avons l'habitude
 De rediger au long, de point en point,
 Ce qu'on pensa; mais nous ne pensons point.

Après cet aveu ingénu, ces Messieurs
 voulurent absolument nous faire lire cer-
 tains passages de Dictys de Crete, & de
 Métrodore de Lampsaque, que Scaliger
 avoit estropiés. Nous les remerciâmes de
 leur courtoisie, & nous continuâmes no-
 tre chemin. Nous n'eûmes pas fait cent
 pas, que nous trouvâmes un Homme entouré
 de Peintres, d'Architectes, de Sculpteurs,
 de Doreurs, de faux Connoisseurs, de Fla-
 teurs. Ils tournoient le dos au Temple du
 Goût.

D'un air content, l'Orgueil se reposoit,
 Se pavanoit sur son large visage;
 Et mon Crassus, tout en ronflant disoit:
 J'ai beaucoup d'Or, de l'esprit davantage:
 Du Goût, Messieurs, j'en suis pourvû sur tout;
 Je n'appris rien, je me connais à tout:
 Je suis un Aigle en conseil, en affaires;
 Malgré les Vents, les Rocs & les Corsaires,
 J'ai dans le Port fait aborder ma Nef:
 Partant il faut qu'on me bâtit en bref
 Un beau Palais, fait pour moi, c'est tout dire,
 Où tous les Arts soient en foule entassés,

Où

Où tout le jour je pretends qu'on m'admire,
L'argent est prêt ; je parle, obéissez.
Il dit, & dort ; aussi-tôt la Canaille
Autour de lui s'évertue & travaille.
Certain Maçon, en Vitruve érigé,
Lui trace un Plan d'ornemens surchargé ;
Nul vestibule, encor moins de Façade ;
Mais vous aurez une longue enfilade ;
Vos murs seront de deux doigts d'épaisseur,
Grands Cabinets, Salon sans profondeur :
Petits Trumeaux, Fenêtres à ma guise,
Que l'on prendra pour des Portes d'Eglise ;
Le tout boisé, verni, blanchi, doré,
Et des Badauts, à coup sûr, admiré.

Réveillez-vous, Monseigneur, je vous prie,
Crioit un Peintre ; admirez l'industrie
De mes talens ; Raphaël n'eut jamais
Entendu l'Art d'embellir un Palais.
C'est moi qui fais annoblir la Nature :
Je couvrirai Plat-fonds, Voûte, Voussure,
Par cent Magots travaillés avec soin,
D'un pouce ou deux, pour être vûs de loin.

Crassus s'éveille ; il regarde, il rédige,
A tort, à droit, règle, approuve, corrige.
A ses côtés, un petit Curieux,
Lorgnette en main, disoit : Tournez les yeux,
Voyez ceci, c'est pour votre Chapelle :
Sur ma parole, achetez ce Tableau,
C'est Dieu le Pere, en sa gloire éternelle,
Peint galamment dans le goût du Vatau. (4)

Et

Et cependant, un fripon de Libraire,
Des beaux Esprits Ecumeur mercenaire,
Tout Bellegarde à ses yeux étalloit,
Gacon, le Noble, & jusqu'à Desfontaines,
Recueils nouveaux, & Journaux à centaines,
Et Monseigneur vouloit lire, & bâilloit.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement, & que nous allions arriver au Temple, sans autre mauvaise fortune; mais la route est plus dangereuse que je ne pensois. Nous trouvâmes bien-tôt une nouvelle embuscade.

Tel un Dévot infatigable,
Dans l'étroit chemin du salut,
Est cent fois tenté par le Diable,
Avant d'arriver à son but.

C'étoit un Concett que donnoit un Homme de Robe, fou de la Musique qu'il n'avoit jamais apprise, & encore plus fou de la Musique Italienne, qu'il ne connoissoit que par de mauvais airs inconnus à Rome, & estropiés en France par quelques Filles de l'Opera.

Il faisoit exécuter alors un long Recitatif Français, mis en Musique par un Italien qui ne savoit pas notre Langue. En vain on lui remontra que cette espece de Musique, qui n'est qu'une déclamation nottée, est nécessairement asservie au génie de la Langue, & qu'il n'y a rien de si ridicule que des Scenes Françaises chantées à l'Italienne, si ce n'est de l'Italien chanté dans le goût Français.

La

La Nature féconde, ingénieuse & sage,
Par ces dons partagés, ornant cet Univers
Parle à tous les Humains, mais sur des tons divers;
Ainsi que son esprit, tout Peuple a son langage,
Ses sons & ses accens à sa voix ajustés,
Des mains de la Nature exactement notés :
L'oreille heureuse & fine en sent la différence.
Sur le ton des Français, il faut chanter en France ;
Aux loix de notre goût, Lully fut se ranger ;
Il embellit notre Art, au lieu de le changer.

A ces paroles judicieuses, mon homme
répondit en secouant la tête : Venez, venez,
dit-il, on va vous donner du neuf. Il fallut
entrer & voilà son Concert qui commence.

Du grand Lully vingt Rivaux fanatiques,
Plus ennemis de l'Art & du Bons-Sens,
Défiguroient sur des tons glapissans
Des Vers Français, en fredons Italiques ;
Une Bégueule en lorgnant se pâmoit,
Et certain Fat, yvre de sa parure,
En se mirant chevotoit, fredonnoit ;
Et de l'Index battant faux la mesure ;
Crioit, *Bravo*, lorsque l'on détonnoit.

Nous sortimes au plus vite ; ce ne fut qu'au
travers de bien des aventures pareilles, que
nous arrivâmes enfin au Temple du Goût.

Jadis en Grece on en posa
Le fondement ferme & durable :
Puis, jusqu'au Ciel on exhaussa,
Le faite de ce Temple aimable,

L'Uni-

L'Univers entier l'encensa,
 Le Romain, long-tems intraitable,
 Dans ce séjour s'apprivoisa,
 Le Musulman, plus implacable,
 Conquit le Temple, & le rasa.
 En Italie on ramassa
 Tous les débris que l'Infidèle
 Avec fureur en dispersa.
 Bien-tôt FRANÇOIS PREMIER osa
 En bâtir un sûr ce modèle.
 Sa Postérité méprisa
 Cette Architecture si belle;
 Richelieu vint, qui répara
 Le Temple abandonné par elle.
 LOUIS LE GRAND le décora;
 Colbert, son Ministre fidèle,
 Dans ce Sanctuaire attira
 Des Beaux-Arts la Troupe immortelle;
 L'Europe jalouse admira
 Ce Temple en sa beauté nouvelle;
 Mais je ne sai s'il durera.

Je pourrois décrire ce Temple
 Et détailler les ornemens
 Que le Voyageur y contemple;
 Mais n'abusons point de l'exemple
 De tant de Faiseurs de Romans.
 Sur-tout fuyons le verbiage
 De Monsieur de Félibien,
 Qui noyé éloquemment un rien
 Dans un fatras de beau langage.
 Cet Edifice précieux
 N'est point chargé des antiquailles

Que

Que nos très Gotiques Ayeux
Entassoient autour des murailles
De leurs Temples , grossiers comme eux.
Il n'a point les défauts pompeux
De la Chapelle de Versailles,
Ce Colifichet fastueux,
Qui du Peuple ébloüit les yeux,
Et dont le Connoisseur se raille.

Il est plus aisé de dire , ce que ce Temple
n'est pas , que de faire connaître ce qu'il est.
J'ajouterai seulement en general , pour éviter
la difficulté ,

Simple en étoit la noble Architecture,
Chaque ornement , à sa place arrêté,
Y sembloit mis par la nécessité ;
L'art s'y cachoit , sous l'air de la Nature.
L'œil satisfait embrassoit sa structure ,
Jamais surpris , & toujours enchanté.

Le Temple étoit environné d'une foule de
Virtuoses , d'Artistes & de Juges de tout es-
pece , qui s'efforçoient d'entrer , mais qui
n'entroient point.

Car la Critique , à l'œil sévère & juste ,
Gardant les Clefs de cette Porte auguste ,
D'un bras d'airain fièrement repoussoit
Le Peuple Goth , qui sans cesse avançoit.

Oh ! que d'hommes considérables , que de
gens du bel air , qui président si impérieuse-
ment à de petites Sociétés , ne sont point
reçus dans ce Temple !

N

On

On ne voit point dans son Pourpris
 Les Cabales toujours mutines
 De ces prétendus Beaux-Esprits,
 Qu'on vit soutenir dans Paris
 Les Pradons & les Scuderis (5)
 Contre les immortels Ecrits
 Des Corneilles & des Racines.

On repoussoit aussi rudement ces Enne-
 mis obscurs de tout mérite éclatant, ces In-
 sectes de la Société, qui ne sont apperçus,
 que parce qu'ils piquent. Ils auroient envie
 également *Rocroy* au grand *Condé*, *Denain*
 à *Villars*, & *Polieuëte* à *Corneille*. Ils auroient
 exterminé le *Brun*, pour avoir fait le Tableau
 de la Famille de *Darius*. Ils envient tout; ils
 infectent tout ce qu'ils touchent.

L'orgueil les engendra dans les flancs de l'envie,
 L'Intérêt, le Soupçon, l'infâme Calomnie,
 Et souvent les Dévots, Monstres plus dangereux,
 Entrouvent en secret, d'un air mystérieux,
 Les Portes des Palais à leur Cabale impie.
 C'est-là que d'un *Midas*, ils fascinent les yeux,
 Un *Fat* leur applaudit, un Méchant les appuie;
 Et le Mérite en pleurs, persécuté par eux
 Renonce en soupirant, aux Beaux-Arts qu'on décrie.

Ces lâches Persécuteurs s'enfuirent en
 voyant paroître mes deux Guides. Leur fuite
 précipitée fit place à un spectacle plus plai-
 sant; c'étoit une foule d'Ecrivains de tout
 rang,

rang, de tout état & de tout âge, qui gratoient à la porte, & qui prioient la Critique de les laisser entrer. L'un apportoit un Roman mathématique, l'autre une Harangue à l'Académie: celui-ci venoit de composer une Comedie Métaphysique: celui-là tenoit un petit Recueil de ses Poësies, imprimé depuis long-tems *in-cognito*, avec une longue Approbation & un Privilège (6); cet autre venoit présenter un Mandement en stile précieux, & étoit tout surpris qu'on se mît à rire au lieu de lui demander sa bénédiction. Je suis le Révérend Pere....disoit l'un: faites un peu place à Monseigneur, disoit l'autre.

Un Raisonneur avec un fausset aigre
Crioit: Messieurs, je suis ce Juge integre,
Qui toujours parle, argue, & contredit;
Je viens siffler tout ce qu'on applaudit.
Lors la Critique apparut, & lui dit:
Ami Bardou, vous êtes un grand Maître;
Mais n'entrerez en cet aimable Lieu,
Vous y venez pour fronder notre Dieu;
Contentez-vous de ne le pas connaître.

Mr. Bardou se mit alors à crier: Tout le monde est trompé, & le sera. Il n'y a point de Dieu du goût, & voici comme je le prouve. Alors il proposa, il divisa, il subdivisa; il distingua, il résuma, personne ne l'écouta; & l'on s'empressoit à la Porte plus que jamais.

N 2

Parmi

Parmi les flots de la foule insensée,
 De ce Parvis obstinément chassée,
 Tout doucement venoit la Morle Houdard,
 Lequel disoit d'un ton de Papelard?
Ouvrez, Messieurs, c'est mon Oedipe en prose. (7)
Mes Vers sont durs, d'accord; mais forts de chose.
 De grace ouvrez; je veux à Despreaux
 Contre les Vers, dire avec goût deux mots.

La Critique le reconnut, à la douceur de son maintien, & à la dureté de ses derniers Vers, & elle le laissa quelque tems entre Pérault & Chapelain, qui assiégeoient la Porte depuis cinquante ans, en criant contre Virgile.

Dans le moment arriva un autre Versificateur, soutenu par deux petits Satires; & couvert de Lauriers & de Chardons.

Je viens, dit-il (8), pour rire & pour m'ébattre,
 Me rigolant, menant joyeux déduit,
 Et jusqu'au jour, faisant le Diable à quatre.

Qu'est-ce que j'entends-là, dit la Critique?
 C'est moi, reprit le Rimeur. J'arrive d'Allemagne, pour vous voir, & j'ai pris la Saison du Printems.

Car les jeunes Zéphirs, de leurs chaudes haleines,
 Ont fondu l'écorce des eaux. (9)

Plus il parloit ce langage, moins la Porte
 s'ou-

s'ouvroit. Quoi ! l'on me prend donc, dit-il,

Pour (10) une Grenouille aquatique,
Qui du fonds d'un petit thorax,
Va chantant pour toute Musique,
Brekeke, kake, koax, koax, koax ?

Ah ! bon Dieu, s'écria la Critique ! quel horrible jargon ! On lui dit que c'étoit *Rousseau*, dont les Dieux avoient changé la voix en ce cri ridicule, pour punition de ses méchanchetés. Elle lui ferma la porte au plus vite. Il fut fort étonné de ce procédé, & jura de s'en venger par quelque nouvelle Allégorie contre le Genre Humain, qu'il hait par reprefailles. Il s'écrioit, en rougissant :

Adoucissez cette rigueur extrême,
Je viens chercher *Marot*, mon Compagnon :
J'eus, comme lui, quelque peu de guignon ;
Le Dieu qui rime, est le seul Dieu qui m'aime ;
Connaîtrez-moi, je suis toujours le même.
Voici des Vers contre l'Abbé *Bignon*. (11)
O vous, Critique ! O vous Déesse utile !
C'étoit par vous que j'étois inspiré :
En tout Pays, en tout temps abhorré,
Je n'ai que vous désormais pour asile.

La Critique entendit ces paroles, rouvrit la porte, & parla ainsi :

Rousseau, connais mieux la Critique ;
Je suis juste, & ne fus jamais

Semblable à ce Monstre caustique,
 Qui t'arma de ses lâches traits,
 Trempés au poison satyrique,
 Dont tu t'enyvres à longs traits,
 Autrefois de sa félonie
 Thémis te donna le Guerdon;
 Par Arrêt ta Muse est bannie, (12)
 Pour certains couplets de Chançon,
 Et pour un fort mauvais Facton,
 Que te dicta la Calomnie;
 Mais par l'équitable Apollon
 Ta rage fut bien-tôt punie.
 Il t'ôta le peu de génie,
 Dont tu dis qu'il t'avoit fait don;
 Il te priva de l'harmonie,
 Et tu n'as plus rien aujourd'hui,
 Que la faiblesse & la manie
 De rimer encor, malgré lui,
 Des Vers Tudeſques qu'il renie.

Après avoir donné cet avis, la Critique
 décida que *Rouſſeau* passeroit devant *la*
Motte, en qualité de versificateur; mais que
la Motte auroit le pas, toutes les fois qu'il
 s'agiroyt d'Esprit & de Raïson.

Ces deux hommes, si différens, n'avoient
 pas fait quatre pas, que l'un pâlit de colére,
 & l'autre tressaillit de joye, à l'aspect d'un
 homme qui étoit depuis long-temps dans ce
 Temple.

C'étoit le sage *Fontenelle*,
 Qui, par les Beaux Arts entouré,

Répon-

Répandoit sur eux, à son gré,
Une clarté pure & nouvelle.
D'une Planette, à tire d'aile,
En ce moment il revenoit
Dans ces lieux, où le Goût tenoit
Le siège heureux de son Empire,
Avec *Quinault* il badinoit;
Avec *Mairan* il raisonnoit;
D'une main légère il prenoit
Le Compas, la Plume & la Lyre.

Eh quoi ! cria *Rousséau*, je verrai ici cet
Homme, contre qui j'ai fait tant d'Epigram-
mes ? Quoi ! Le bon Goût souffrira dans son
Temple l'Auteur des *Lettres du Ch. d'Her*,
d'une *Passion d'Automne*, d'un *clair de Lune*,
d'un *Rousséau Amant de la Prairie*, de la *Tra-*
gédie d'Aspar, d'*Endymion*, &c ? Eh non, dit
la Critique : ce n'est pas l'Auteur de tout cela
que tu vois ; c'est celui des *Mondes*, Livre
qui auroit dû t'instruire de *Thétis* & de *Pelee*,
Opera qui excita inutilement ton envie ; de
l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, que tu
n'es pas à portée d'entendre.

Rousséau alla faire une Epigramme, &
Fontenelle le regarda, avec cette compas-
sion Philosophique, qu'un Esprit éclairé &
étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un
homme qui ne fait que rimer, & il alla pren-
dre paisiblement sa place entre *Lucrece* &
Leibnitz (13). Je demandai pourquoi *Leib-*
nitz

nix étoit-là? On me répondit que c'étoit pour avoir fait d'assez bons Vers Latins, quoiqu'il fût Métaphysicien & Geometre; & que la Critique le souffroit en cette place, pour tâcher d'adoucir, par cet exemple, l'esprit dur de la plûpart de ses Confreres.

Cependant la Critique se tournant vers l'Auteur des Mondes, lui dit : je ne vous reprocherai pas certains Ouvrages de votre Jeunesse, comme font ces Cyniques jaloux; mais je suis la Critique, vous êtes chez le Dieu du Goût, & voici ce que je vous dis de la part de ce Dieu, du Public, & de la mienne, car nous sommes, à la longue, toujours tous trois d'accord:

Votre Muse sage & riante,
Devroit aimer un peu moins l'art;
Ne la gêtez point par le fard,
Sa couleur est assez brillante.

A l'égard de *Lucrece*, il rougit d'abord en voyant le Cardinal son ennemi; mais à peine l'eut-il entendu parler qu'il l'aima. Il courut à lui, & lui dit en très-beaux Vers Latins, ce que je traduis ici en assez mauvais Vers Français.

Aveugle que j'étois, je crus voir la Nature;
Je marchai dans la nuit, conduit par *Epicure*;
J'adorai, comme un Dieu, ce Mortel orgueilleux,
Qui fit la guerre au Ciel, & détrôna les Dieux.
L'Ame

L'Ame ne me parut qu'une faible étincelle,
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.
Tu m'as vaincu ; je cède ; & l'Ame est immortelle,
Aussi-bien que ton nom , mes Ecrits , & tes Vers.

Le Cardinal répondit à ce compliment dans la Langue de *Lucrèce*. Tous les Poètes Latins qui étoient-là , le prirent pour un ancien Romain à son air & à son stile ; mais les Poètes Français sont fort fâchés qu'on fasse des Vers dans une Langue qu'on ne parle plus, & disent que puisque *Lucrèce*, né à Rome, embellissoit *Epicure* en Latin, son Adversaire, né à Paris, devoit le combattre en Français. Enfin, après beaucoup de ces retar-demens agréables, nous arrivâmes jusqu'à l'Autel & jusqu'au Trône du Dieu du Goût,

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore
Ce Dieu charmant que l'on ignore
Quand on cherche à le définir ;
Ce Dieu qu'on ne fait point servir
Quand avec scrupule on l'adore,
Que la *Fontaine* fait sentir,
Et que *Vadius* cherche encore,

Il se plaisoit à consulter
Ces grâces simples & naïves,
Dont la France doit se vanter ;
Ces grâces piquantes & vives,
Que les Nations attentives
Voulurent souvent imiter ;

Qui

Qui de l'Art ne sont point captives ;
 Qui régnoient jadis à la Cour ,
 Et que la Nature & l'Amour
 Avoient fait naître sur nos Rives ;
 Il est toujours environné
 De leur Troupe tendre & légère :
 C'est par leurs mains qu'il est orné ,
 C'est par leurs charmes qu'il fait plaire,
 Elles-mêmes l'ont couronné
 D'un Diadème qu'au Parnasse
 Composa jadis Appollon ,
 Du Laurier du Divin *Maron* ,
 Du Lierre, & du Myrte d'*Orace* ,
 Et des Roses d'*Anacréon*.

Sur son front régne la Sagesse :
 Le Sentiment & la Fineſſe
 Brillent tendrement dans ſes yeux ;
 Son air eſt vif , ingénieux :
 Il vous reſſemble enfin , *Sylvie* ,
 A vous , que je ne nomme pas ,
 De peur des cris & des éclats
 De cent Beautés que nos appas
 Font deſſécher de jaloſie.

Non loin de lui , *Rollin* diſtoit (14)
 Quelques leçons à la Jeuneſſe ;
 Et quoiqu'en Robe , on l'écoutoit ,
 Chose aſſez rare à ſon eſpèce.
 Près de là , dans un Cabinet ,
 Que *Girardon* & le *Puget* (15)
 Embelliſſoient de leur ſculpture :

Le

Le Pouffin sagement peignoit ; (16)
Le Brun fièrement desſinoit ; (17)
Le Sueur entre eux ſe plaçoit : (18)
 On l'y regardoit ſans murmure ;
 Et le Dieu , qui de l'œil ſuivoit
 Les traits de leur main libre & ſûre ,
 En les admirant , ſe plaignoit
 De voir qu'à leur docte peinture ,
 Malgré leurs efforts , il manquoit
 Le coloris de la Nature.
 Sous ſes yeux , des Amours badins
 Ranimoient ces touches ſavantes ,
 Avec un pinceau que leurs mains
 Trempoient dans les couleurs brillantes
 De la palette de *Rubens*. (19)

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans
 le Sanctuaire bien des gens qui paſſoient , il y
 a ſoixante ou quatre-vingt ans , pour être les
 plus chers Favoris du Dieu du Goût. Les *Pa-*
villons , les *Benſerades* , les *Peiſſons* , les *Sograis* ,
 (20) les *St. Evremond* , les *Balzacs* , les *Voitures* ,
 ne me parurent pas occuper les premiers rangs.
 Ils les avoient autrefois , me dit un de mes
 Guides , ils brilloient avant que les beaux
 jours des Belles-Lettres fuſſent arrivés ; mais
 peu à peu ils ont cédé aux véritablement
 Grands Hommes. Ils ne font plus ici qu'une
 aſſez médiocre figure. En eſſet , la plûpart n'a-
 voient guère que l'eſprit de leur tems , & non
 cet eſprit qui paſſe à la dernière Poſtérité.

Déjà

Déjà de leurs faibles Ecrits
 Beaucoup de graces sont ternies :
 Ils sont comptés encor au rang des Beaux-Esprits
 Mais exclus du rang des Génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le Sanctuaire, en récitant ce Vers de *Drespréaux*,

Que *Segrais* dans l'Eglogue en charme les Forêts.

Mais la Critique ayant lu, par malheur pour lui, quelques pages de son *Enéide* en Vers Français, le renvoya assez durement, & laissa venir à sa place *Me. de la Fayette* (21), qui avoit mis sous le nom de *Segrais* le Roman aimable de *Zaïde*, & celui de la Princesse de *Clèves*.

On ne pardonne pas à *Pelisson* d'avoir dit gravement tant de puérilités dans son Histoire de l'Académie Française, & d'avoir rapporté comme des Bons-mots, des choses assez grossières (22). Le doux, mais faible *Pa villon* fait la cour humblement à Madame *Deshoulières*, qui est placée fort au-dessus de lui. L'inégal *Saint-Evremond* (23) n'ose parler de Vers à personne. *Balzac* affomme de longues phrases hyperboliques, *Voiture* (24) & *Benferade* qui lui répondent par des pointes & des jeux de mots, dont ils rougissent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchois le fameux Comte de *Buffy*. *Me. de Sévigné*, qui

qui est aimée de tous ceux qui habitent le Temple, me dit que son cher Cousin, homme de beaucoup d'esprit, mais un peu trop vain, n'avoit jamais pû réussir à donner au Dieu du Goût cet excès de bonne opinion que le Comte de *Buffy* avoit de Messire *Roger de Rabutin*.

Buffy, qui s'estime & qui s'aime,
Jusqu'au point d'en être ennuyeux,
Est censuré dans ces beaux Lieux,
Pour avoir, d'un ton glorieux,
Parlé trop souvent de lui-même. (25)

Mais son Fils, son aimable Fils,
Dans le Temple est toujours admis;
Lui, qui, sans flatter, sans médire,
Toujours d'un aimable entretien,
Sans le croire, parle aussi-bien
Que son pere croyoit écrire.

Je vis arriver en ce lieu
Le brillant Abbé de *Chaulieu*,
Qui chantoit en sortant de table.
Il osoit carresser le Dieu
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguoit dans sa douce yvresse
Des beautés sans correction (26)
Qui choquoient un peu la justesse,
Mais respiroient la passion.

La Farre, (27) avec plus de mollesse,
En baissant sa Lyre d'un ton,

Chan-

Chantoit auprès de sa Maîtresse,
 Quelques Vers sans précision,
 Que le Plaisir & la Paresse
 Dictoient sans l'aide d'Apollon.
 Auprès d'eux, le vif *Hamilton*, (28)
 Toujours armé d'un trait qui blesse,
 Médisoit de l'Humaine Espèce,
 Et même d'un peu mieux, dit-on,
 L'aisé, le tendre *Saint Haulaire*,
 Plus vieux encore qu'*Anacréon*,
 Avoit une voix plus légère :
 On voyoit les fleurs de Cithère,
 Et celles du sacré Vallon
 Orner sa tête octogénaire.

Le Dieu aimoit fort tous ces Messieurs, & sur-tout ceux qui ne se piquoient de rien; il avertissoit *Chaulieu*, de ne se croire que le premier des Poètes négligés, & non pas le premier des bons Poètes.

Ils faisoient conversation avec quelques-uns des plus aimables Hommes de leur tems. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'Hôtel de Rambouillet (29), ni le tumulte qui régné parmi nos jeunes Etourdis.

O y fait fuir également,
 Le Précieux, le Pédantisme,
 L'air empesté du Syllogisme,
 Et l'air fou de l'emportement.
 C'est là qu'avec grace on allie
 Le vrai Savoir à l'Enjouement,

Et

Et la Justesse à la Saillie.
L'Esprit en cent façons se plie :
On fait lancer, rendre, essuyer
Des traits d'aimable raillerie :
Le bon Sens, de peur d'ennuyer,
Se déguise en Plaisanterie.

Là se trouvoit *Chapelle*, ce Génie plus débauché encore que délicat, plus naturel que poli, facile dans ses Vers, incorrect dans son stile, libre dans ses idées. Il parloit toujours au Dieu du Goût, sur les mêmes rimes. On dit que ce Dieu lui répondit un jour :

Réglez mieux votre passion
Pour ces syllabes enfilées,
Qui chez *Richelet* étalées,
Quelquefois sans invention,
Disent avec profusion
Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces Hommes aimables, que je rencontrai le Président de *Maisons*, homme très éloigné de dire des riens, homme aimable & solide, qui avoit aimé tous les Arts.

O transports ! O plaisirs ! O momens pleins de charmes,
Cher *Maisons*, m'écriai-je, en l'arrosant de larmes,
C'est toi que j'ai perdu, c'est toi que le trépas,
A la fleur de tes ans, vint fraper dans mes bras.
La Mort, l'affreuse Mort, fut sourde à ma priere.
Ah ! puisque le Destin nous vouloit séparer,
C'étoit à toi de vivre, à moi seul d'expirer.
Hélas ! depuis le jour où j'ouvris la paupière, —

Le

Le Ciel, pour mon partage, a choisi les douleurs,
 Il sème de chagrins ma pénible carrière,
 La tienne étoit brillante & couverte de fleurs.
 Dans le sein des Plaisirs, des Arts & des Honneurs,
 Tu cultivois en paix les fruits de ta sagesse,
 Ta vertu n'étoit point l'effet de ta faiblesse;
 Je ne te vis jamais offusquer ta raison,
 Du bandeau de l'exemple, & de l'opinion:
 L'Homme est né pour l'erreur, on voit la molle argile,
 Sous la main du Pottier, moins souple & moins docile,
 Que l'ame n'est flexible aux préjugés divers
 Précepteurs ignorans de ce faible Univers.
 Tu bravas leur Empire & tu ne sus te rendre,
 Qu'aux paisibles douceurs de la pure amitié;
 Et dans toi la nature avoit associé
 A l'esprit le plus ferme, un cœur facile & tendre.

Parmi ces gens d'esprit, nous trouvâmes
 quelques Jésuites. Un Janséniste dira que les
 Jésuites se fourrent par-tout; mais le Dieu du
 Goût reçoit aussi leurs Ennemis; & il est
 assez plaisant de voir dans ce Temple, *Bour-*
daloue qui s'entretient avec Pascal sur le grand
 art de joindre l'Eloquence au Raisonne-
 ment. Le P. *Bouhours* est derrière eux, mar-
 quant sur des Tablettes toutes les fautes de
 langage, & toutes les négligences qui leur
 échappent.

Le Cardinal ne put s'empêcher de dire au
 Père *Bouhours*:

Quittez d'un Censeur pointilleux
 La pédantesque diligence;

Aimons

Aimons jusqu'aux défauts heureux
De leur mâle & libre Eloquence;
J'aime mieux errer avec eux,
Que d'aller, Censeur scrupuleux,
Pesér des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politesse que je ne le rapporte; mais nous autres Poètes, nous sommes souvent très-impolis, pour la commodité de la rime.

Je ne m'arrêterai pas dans ce Temple à voir les seuls Beaux-Esprits.

Vers enchanteurs, exacte Prose;
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un Goût, est peu de chose:
Beaux-Arts, je vous invoque tous!
Musique, Danse, Architecture,
Art de graver, docte Peinture,
Que vous m'inspirez de désir!
Beaux-Arts, vous êtes des plaisirs;
Il n'en est point qu'on doive exclure!

Je vis les Muses présenter tour à tour sur l'Autel du Dieu, des Livres, des Dessains, & des Plans de toute espèce. On voit sur cet Autel, le Plan de cette belle façade du Louvre, dont on n'est point redevable au Cavalier *Bernin*, qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais, & qui fut construite par *Péroult* & par *Louis le Van*, grands Artistes trop peu connus. Là, est le dessin de la Porte

O

S. De-

S. Denis, dont la plupart des Parisiens ne connoissent pas plus la beauté, que le nom de François *Blondel*, qui acheva ce Monument. Cette admirable Fontaine (30) qu'on remarque si peu, & qui est ornée des précieuses sculptures de *Jean Gougeon*. Le Portail de Saint Gervais, chef-d'œuvre d'Architecture, auquel il manque une Eglise, une Place & des Admirateurs; & qui devoit immortaliser le nom de *Desbrosses*, encore plus que le Palais du Luxembourg qu'il a aussi bâti. Tous ces beaux Monumens négligés par un vulgaire toujours barbare, & par les gens du monde toujours légers, attirent souvent les regards du Dieu.

On nous fit voir ensuite la Bibliothèque de ce Palais enchanté; elle n'étoit pas ample. On croira bien que nous n'y trouvâmes pas

L'amas curieux & bizarre,
De vieux Manuscrits vermoulus,
Et la suite inutile & rare
D'Ecrivains qu'on n'a jamais lus:
Mais les Muses ont elles-mêmes
En leur rang placé ces Auteurs,
Qu'on lit, qu'on estime, & qu'on aime,
Et dont la sagesse suprême,
N'a, ni trop, ni trop peu de fleurs.

Presque tous les Livres y sont corrigés, & retranchés de la main des Muses. On y voit, entre autres, l'Ouvrage de *Rabelais*, réduit, tout au plus, à un demi quart.

Marot,

Marot, qui n'a qu'un stile, & qui chante du même ton les Pseaumes de David, & les Merveilles d'Alix, n'a plus que huit ou dix feuillets. *Voiture* & *Sarrasin* n'ont pas, à eux deux, plus de soixante pages.

Tout l'esprit de *Bayle* se trouve dans un seul Tome, de son propre aveu; car ce judicieux Philosophe, ce Juge éclairé de tant d'Auteurs, & de tant de Sectes, disoit souvent qu'il n'auroit pas composé plus d'un *in folio*, s'il n'avoit écrit que pour lui, & non pour ses Libraires. (31)

Enfin, on nous fit passer dans l'intérieur du Sanctuaire. Là, les Mystères du Dieu furent dévoilés: là, je vis ce qui doit servir d'exemple à la Postérité: Un petit nombre de véritablement grands Hommes, s'occupoient à corriger ces fautes de leurs écrits excellens, qui feroient des beautés dans des écrits médiocres.

L'aimable Auteur du *Télémaque* retranchoit des répétitions, & des détails inutiles dans son Roman Moral, & rayoit le Titre de Poème Epique, que quelques zélés indiscrets lui donnent; car il avoue sincèrement, qu'il n'y a point de Poème en Prose.

L'éloquent *Bossuet* vouloit bien rayer quelques familiarités échappées à son génie vaste, impétueux & facile, lesquelles déparent un peu la sublimité de ses Oraisons Funébres; & il

est à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Egyptiens.

Ce grand, ce sublime *Corneille*,
 Qui plut bien moins à notre oreille,
 Qu'à notre esprit qu'il étonna:
 Ce *Corneille* qui crayonna (31)
 L'Ame d'Auguste, de Cinna,
 De Pompée & de Cornélie,
 Jettoit au feu sa Pulchérie,
 Agésilas & Suréna;
 Et sacrifioit, sans faiblesse,
 Tous ses Enfans infortunés,
 Fruits languissans de sa vieillesse,
 Trop indignes de leurs Aînés.

Plus pur, plus élégant, plus tendre,
 Et parlant au cœur de plus près,
 Nous attachant sans nous surprendre,
 Et ne se démentant jamais,
Racine observe les Portraits
 De Bajazet, de Xiphares,
 De Britannicus, d'Hippolite:
 A peine il distingue leurs traits,
 Ils ont tous le même mérite,
 Tendres, galans, doux & discrets:
 Et l'Amour qui marche à leur suite,
 Les croit des Courtisans Français.
 Toi, Favori de la Nature,
 Toi, *la Fontaine*, Auteur charmant,
 Qui bravant, & rime, & mesure,
 Si négligé dans ta parure,

N'en

N'en avois que plus d'agrément :
Sur tes Ecrits inimitables ,
Dis nous quel est ton sentiment ;
Eclaire notre jugement
Sur tes Contes , & sur tes Fables ?

La Fontaine, qui avoit conservé la naïveté de son caractère , & qui , dans le Temple du Goût , joignoit un sentiment éclairé à cet heureux & singulier instinct qui l'inspiroit pendant sa vie, retranchoit quelques-unes de ses Fables , mais en très-petite quantité. Il accourcissoit presque tous les Contes , & déchiroit les trois quarts d'un gros Recueil d'Oeuvres posthumes , imprimés par ces Editeurs , qui vivent des fortifés des Morts.

Là , régnoit *Despréaux* , leur Maître en l'art d'écrire ,
Lui qu'arma la Raison des traits de la Satire ;
Qui , donnant le précepte & l'exemple à la fois ,
Etablit d'Apollon les rigoureuses Loix :
Il revoit ses Enfans avec un œil sévère ;
De la triste *Equivoque* il rougit d'être Pere ;
Et rit des traits manqués du pinceau faible & dur ,
Dont il défigura le Vainqueur de Namur.
Lui-même , il les efface , & semble encor nous dire :
Ou sachez vous connaître , ou gardez-vous d'écrire.

Despréaux , par un ordre exprès du Dieu du Goût , se réconcilioit avec *Quinault* , qui est le Poète des graces , comme *Despréaux* est le Poète de la Raison ,

O 3

Mais

Mais le sévère Satirique
Embrassoit encor, en grondant,
Cet aimable & tendre Lyrique,
Qui lui pardonnoit en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, disoit
Despréaux, que vous ne conveniez qu'il y a
bien des fadeurs dans ces Opéra si agréables.
Cela peut bien être, dit *Quinault*: mais,
avouez aussi, que vous n'eussiez jamais fait
Atys, ni *Armide*.

Dans vos scrupuleuses beautés
Soyez vrai, précis, raisonnable;
Que vos Ecrits soient respectés;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir salué *Despréaux*, & embrassé
tendrement *Quinault*, je vis l'inimitable *Mo-*
lière, & j'osai lui dire:

Le Sage, le discret TERENCE,
Est le premier des Traducteurs:
Jamais, dans sa froide élégance,
Des Romains il n'a peint les mœurs;
Tu fus le Peintre de la France.
Nos Bourgeois à fots préjugés,
Nos petits Marquis rengorgés,
Nos Robins toujours arrangés,
Chez toi venoient se reconnaître;
Et tu les aurois corrigés,
Si l'Esprit Humain pouvoit l'être.

Ah! disoit-il, pourquoi ai-je été forcé d'é-
crire

crir quelquefois pour le Peuple? Que n'ai-je toujours été le maître de mon tems! J'aurois trouvé des dénouemens plus heureux, j'aurois moins fait descendre mon génie au bas Comique.

C'est ainsi que tous ces Maîtres de l'Art montroient leur supériorité, en avouant ces erreurs auxquelles l'humanité est soumise, & dont nul Grand Homme n'est exempt.

Je connus alors que le Dieu du Goût est très-difficile à satisfaire; mais qu'il n'aime point à demi. Je vis que les Ouvrages qu'il critique le plus en détail, sont ceux qui, en tout, lui plaisent davantage.

Nul Auteur avec lui n'a tort,
Quand il a trouvé l'art de plaire:
Il le critique sans colère,
Il l'applaudit avec transport,
Melpomène étalant ses charmes,
Vient lui présenter ses Héros,
Et c'est en répandant des larmes
Que ce Dieu connaît leurs défauts.
Malheureux qui toujours raisonne,
Et qui ne s'attendrit jamais!
Dieu du Goût, ton divin Palais
Est un séjour qu'il abandonne.

Quand mes Conducteurs s'en retournèrent, le Dieu leur parla, à-peu-près, dans ce sens; car il ne m'est pas donné de dire ses propres mots.

O 4

Adieu,

Adieu, mes plus chers Favoris.
Comblés des faveurs du Parnasse;
Ne souffrez pas que dans Paris
Mon Rival usurpe ma place.

Je sçai qu'à vos yeux éclairés
Le faux Goût tremble de paraître;
Si jamais vous le rencontrez,
Il est aisé de le connaître.

Toujours accablé d'ornemens,
Composant sa voix, son visage,
Affecté dans ses agrémens,
Et précieux dans son langage.

Il prend mon Nom, mon Etendard;
Mais on voit assez l'imposture;
Car il n'est que le Fils de l'Art;
Moi, je le suis de la Nature.

REMAR-

REMARQUES

*Servant d'éclaircissement sur les principaux sujets
du Temple du Goût, renvoyées chacune par leur
numero.*

(1) **M**R. le Cardinal de Polignac a composé un Poëme
Latin contre Lucrece. Tous les Gens de Let-
tres connaissent ces Vers, qui sont au commencement :

*Pieridum si forte lepos austeras canentes
Deficit, eloquio victi, re vincimus ipsa.*

(2) **Dacier**, avoit une Littérature fort grande : il connois-
soit tout dans les Anciens, hors la grace & la finesse : ses
Commentaires ont par-tout de l'érudition & jamais de
goût ; il traduit grossièrement les délicatesses d'Horace.

Si Horace dit à sa Maîtresse : *Miseri quibus intemata nites,*
Dacier dit : *Malheureux ceux qui se laissent attirer par cette
bonace, sans vous connaître.* Il traduit : *Nunc est bibendum,*
nunc pede libero pulsanda tellus : C'est à présent qu'il faut boi-
re, & que, sans rien craindre, il faut danser de toute sa
force. *Mox juniores quarit adulteros :* Elles ne sont pas
plûtôt mariées, qu'elles cherchent de nouveaux Galans. Mais
quoiqu'il défigure Horace, & que ses Notes soient d'un
Savant peu spirituel, son Livre est plein de recherches utili-
les, & on loue son travail, en voyant son peu de génie.

(3) **Saumaïse**, est un Auteur savant qu'on ne lit plus
guère. Il commence ainsi sa défense du Roi d'Angleterre
Charles I. Anglais, qui vous renvoyez les Têtes des Rois
comme des *Balles de Peaumes*, qui jouez à la *Boule* avec
des *Couronnes*, & qui vous servez de *Sceptres* comme de
Marottes.

(4) **Vata** est un Peintre Flamand, qui a travaillé à Paris,
où il est mort il y a quelques années. Il a réussi dans les
petites figures qu'il a destinées, & qu'il a très-bien grou-
pées ; mais il n'a jamais rien fait de grand, il en étoit in-
capable.

(5) **Scu-**

(5) *Scuderi* étoit comme de raison, ennemi déclaré de *Corneille*. Il avoit une Cabale qui le mettoit fort au-dessus de ce Pere du Théâtre. Il y a encore un mauvais Ouvrage de *Sarrazin*, fait pour prouver que je ne sai quelle Pièce de *Scuderi*, nommée *l'Amour Tyrannique*, étoit le Chef-d'œuvre de la Scène Française. Ce *Scuderi* se vançoit, qu'il y avoit eu quatre Portiers de tués à une de ses Pièces; & il disoit qu'il ne céderoit à *Corneille*, qu'en cas qu'on eût tué cinq Portiers aux *Cid*, & aux *Horaces*.

A l'égard de *Pradon*, on sait que sa *Phédre*, fut d'abord beaucoup mieux reçue que celle de *Racine*, & qu'il fallut du tems pour faire céder la Cabale au mérite.

(6) Beaucoup de mauvais Livres imprimés avec des approbations pleines d'éloges.

(7) *Houdard de la Motte* fit en 1728. un *Oedipe* en prose, & un *Oedipe* en vers. A l'égard de son *Oedipe* en prose, personne, que je sache, n'a pu le lire. Son *Oedipe* en vers fut joué trois fois. Il est imprimé avec ses autres Oeuvres Dramatiques, & l'Auteur a eu soin de mettre dans un Avertissement, que cette Pièce a été interrompue au milieu du plus grand succès. Cet Auteur a fait d'autres Ouvrages estimés, quelques Odes très-belles, de jolis Opéra, & des Dissertations très-bien écrites.

(8) Vers de *Rousseau*.

(9) Vers de *Rousseau*.

(10) Id. ibid.

(11) Conseiller d'Etat, homme d'un mérite reconnu dans l'Europe, & Protecteur des Sciences. *Rousseau* avoit fait contre lui quelques mauvais Vers.

(12) On sait que *Rousseau* fut condamné à l'amende honorable & au bannissement perpétuel, pour des Couplets infâmes faits contre ses amis, & dont il accusa le Sr. *Saurin* de l'Académie des Sciences, d'être l'Auteur. Les Curieux ont conservé les Pièces de ce procès. Le Factum de *Rousseau* passe pour être extrêmement mal écrit. Celui de M. *Saurin*, est un Chef-d'œuvre d'esprit & d'éloquence. *Rousseau* banni de France, s'est brouillé avec tous ces Protecteurs, & a continué de déclamer inutilement contre ceux qui faisoient honneur à la France par leurs Ouvrages, comme Mrs. de *Fontenelle*, *Crebillon*, *Destouches*, *Dubos*, &c.

(13) *Leibnitz*, né à *Leipsick* le 23. Juin 1646. mort à *Hannovre* le 14. Novembre 1716. Nul homme de Lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il étoit plus universel que

que *Newton*, quoiqu'il n'ait peut-être pas été si grand Mathématicien. Il joignoit à une profonde étude de toutes les parties de la Physique, un grand goût pour les Belles-Lettres; il faisoit même des Vers Français. Il a paru s'égarer en Métaphysique; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des Systèmes. Au reste, il dut sa fortune à sa réputation. Il jouissoit de grosses Pensions de l'Empereur d'Allemagne, de celui de Moscovie, du Roi d'Angleterre, & de plusieurs autres Souverains.

(14) *Charles Rollin*, ancien Recteur de l'Université & Professeur Royal, est le premier homme de l'Université, qui ait écrit purement en Français pour l'instruction de la Jeunesse, & qui ait recommandé l'étude de notre Langue, si nécessaire & cependant si négligée dans les Ecoles. Son Livre du *Traité des Etudes*, respire le bon goût, & la saine Littérature presque par-tout. On lui reproche seulement de descendre dans des minuties. Il ne s'est guère éloigné du bon goût que quand il a voulu plaisanter, *Tom. 3. pag. 305.* en parlant de *Cyrus*. *Aussi tôt, dit-il, on équipe le petit Cyrus en Echançon: ils s'avance gravement la serviette sur l'épaule & tenant la Coupe délicatement entre trois doigts; j'ai apprehendé, dit le petit Cyrus, que cette liqueur ne fût du poison.* Comment cela? *Oui mon Papa.* Et en un autre endroit, en parlant des Jeux qu'on peut permettre aux Enfans. *Une balle, un balon, un sabot, sont fort de leur goût. Depuis le toit jusqu'à la Cave, tout parloit Latin chez Robert Etienne.* Il seroit à souhaiter qu'on corrigeât ces mauvaises plaisanteries, dans la première Edition qu'on fera de ce Livre, si estimable d'ailleurs.

(15) *Girardon* mettoit dans ses Statues plus de grace, & *Pugot* plus d'expression. Les Bains d'*Apollon* sont de *Girardon*; mais il n'a pas fait les Chevaux, ils sont de *Marfy*, Sculpteur digne d'avoir mêlé ses travaux avec *Girardon*. Le *Milon* & le *Gladiateur* sont de *Pugot*.

(16) *Le Poussin*, né aux Andelis en 1594, n'eut de Maître que son génie, & quelques Estampes de *Raphael*, qui lui tombèrent entre les mains. Le desir de consulter la belle Nature dans les Antiques le fit aller à Rome, malgré les obstacles qu'une extrême pauvreté mettoit à ce Voyage. Il y fit beaucoup de Chef-d'œuvres, qu'il ne vendoit que sept Leus pièce. Appelé en France par le Secrétaire d'Etat *Desnoyers*, il y établit le bon goût de la Peinture; mais persécuté par ses envieux, il s'en retourna à Rome, où il mourut avec une gran-

220 *Remarques sur le Temple du Goût.*

grande réputation, & sans fortune. Il a sacrifié le Coloris à toutes les autres parties de la Peinture. Ses Sacremens sont trop gris, cependant il y a dans le Cabinet de Mr. le Duc d'Orléans un ravissement de St. Paul, du *Poussin*, qui fait pendant avec la vision d'Ezechiel, de *Raphael*, & qui est d'un coloris assez fort. Ce Tableau n'est déparé du tout par celui de *Raphael*, & on les voit tous deux, avec un égal plaisir.

(17) *Le Brun*, Disciple de *Nouet*, n'a péché que dans le Coloris. Son Tableau de la Famille d'Alexandre est beaucoup mieux coloré que ses Batailles. Ce Peintre n'a pas un si grand goût de l'Antique que le *Poussin* & *Raphael*; mais il a autant d'invention que *Raphael*, & plus de vivacité que le *Poussin*. Les Estampes des Batailles d'Alexandre sont plus recherchées que celles des Batailles de Constantin par *Raphael* & par *Jules Romain*.

(18) *Eustache le Sueur* étoit un excellent Peintre, quoiqu'il n'eût point été en Italie. Tout ce qu'il a fait étoit dans le grand goût; mais il manquoit encore de beau Coloris.

Ces trois Peintres sont à la tête de l'Ecole Française.

(19) *Rubens* égale le *Titien* pour le Coloris; mais il est fort au-dessous de nos Peintres Français pour la correction du dessin.

(20) *Segrais* est un Poëte très-faible, on ne lit point ses Eglogues, quoique *Boileau* les ait vantées. Son *Enéide* est écrite du stile de *Chapelain*. Il y a un Opera de lui. C'est *Rolland* & *Angélique* sous le titre de l'Amour guéri p. Tems. On voit ces Vers dans le Prologue :

Pour couronner leur tête
En cette Fête,
Allons dans nos Jardins,
Avec les Lys de Charlemagne
Assembler les Jasinins
Qui parfument l'Espagne.

La *Zaïde* est un Roman purement écrit, & entre les mains de tout le monde; mais il n'est pas de lui.

(21) Voici ce que Mr. *Huet* Evêque d'Avranches rapporte, pag. 204. de ses Commentaires, Edition d'Amsterdam. Me. de la *Fayette* négligea si fort la gloire qu'elle méritoit, qu'elle laissa sa *Zaïde* paroître sous le nom de *Segrais*; & lors-

lorsque j'eus rapporté cette Anecdote, quelques Amis de *Se-grais*, qui ne savoient pas la vérité, se plaignirent de ce trait, comme d'un outrage fait à sa mémoire. Mais c'étoit un fait dont j'avois été long-tems témoin oculaire, & c'est ce que je suis en état de prouver, par plusieurs Lettres de *Me. de la Fayette* & par l'Original du Manuscrit de *Zaïde*, dont elle m'envoyoit les feüilles à mesure qu'elle les composoit.

(22) Voici ce que *Pellisson* rapporte comme des Bons-mots. Sur ce qu'on parloit de marier *Voiture*, fils d'un Marchand de Vin, à la fille d'un Pourvoyeur de chez le Roi.

O que ce beau couple d'Amans
Va goûter de contentement !
Que leurs délices seront grandes,
Ils seront toujours en Festin ;
Car si la *Prou* fournit les viandes
Voiture fournira le Vin !

Il ajoute que *Madame Desloges* jouant au jeu des Proverbes, dit à *Voiture* : celui-ci ne vaut rien, percez-nous-en d'un autre. Son Histoire de l'Academie est remplie de pareilles minuties, écrites languissamment ; & ceux qui lisent ce Livre sans prévention, sont bien étonnés de la réputation qu'il a eue ; mais il y avoit alors quarante Personnes intéressées à le louer.

(23) On sait à quel point *St. Evremond* étoit mauvais Poète. Ses Comédies sont encore plus mauvaises. Cependant il avoit tant de réputation, qu'on lui offrit cinq cens Louis pour imprimer sa Comédie de *Sir Politick*.

(24) *Voiture* est celui de tous ces Illustres du tems passé qui eut le plus de gloire, & celui dont les Ouvrages le méritent le moins, si vous en exceptez 4 ou 5 petites Pièces de Vers, & peut-être aulant de Lettres. Il passoit pour écrire des Lettres mieux que *Plin*, & ses Lettres ne valent guère mieux que celles de *le Pays* & de *Boursaur*. Voici quelques-uns de ses traits : „ Lorsque vous me déchirez le cœur, & que „ vous le mettez en mille pièces, il n'y en a pas une qui ne „ soit à vous, & un de vos fouris confit mes plus ameres doul- „ leurs. Le regret de ne vous plus voir me coûte, sans men- „ tir, plus de cent mille larmes. Sans mentir, je vous con-
feille

„ seille de vous faire Roi de Madère. Imaginez-vous le
 „ plaisir d'avoir un Royaume tout de Sucre. A dire le vrai
 „ nous y vivrions avec beaucoup de douceur.

Il écrit à *Chapelain* : „ Et notez quand il me vient en la
 „ pensée, que c'est au plus judicieux Homme de notre Siè-
 „ cle, au Pere de la Lionne & de la Pucelle, que j'écris, les
 „ cheveux me dressent si fort à la tête qu'il semble d'un
 „ Hérissôn.

Souvent rien n'est si plat que sa Poësie.

Nous trouvâmes près Sercotte ;
 Cas étrange, & vrai, pourtant,
 Des Bœufs qu'on voyoit broutant
 Dessus le haut d'une Morotte ;
 Et plus bas quelques Cochons
 Et bons nombre de Moutons.

Cependant *Voiture* a été admiré, parce qu'il est venu dans
 un tems, où l'on commençoit à sortir de la Barbarie, & où
 l'on couroit après l'Esprit sans le connoître. Il est vrai que
Despréaux l'a comparé à Horace ; mais *Despréaux* étoit
 alors jeune. Il payoit volontiers ce tribut à la réputation de
Voiture, pour attaquer celle de *Chapelain*, qui passoit
 alors pour le plus grand Génie de l'Europe.

(25) Il écrivit au Roi : Sire, un Homme comme moi
 qui a de la naissance, de l'esprit & du courage.... j'ai de
 la naissance, & l'on dit que j'ai de l'esprit pour faire esti-
 mer ce que je dis.

(26) L'Abbé de *Chaulieu* dans une Epître au Marquis
 de la *Farre*, connue dans le Public sous le titre du *Déiste*,
 dit ;

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides,
 Déjà venoient frapper mes oreilles timides
 Les affreux cris du Chien de l'Empire des Morts.

Le moment d'après il fait le portrait d'un Confesseur, &
 parle du Dieu d'Israël. Dans une autre Pièce sur la Divini-
 té, il dit :

D'un

D'un Dieu, moteur de tout, j'adore l'existence.
Ainsi l'on doit passer avec tranquillité
Les ans que nous départ l'aveugle Destinée.

On trouve dans ses Poësies beaucoup de contradictions pareilles. Il n'y a pas trois Pièces écrites avec une correction continue; mais les beautés de sentiment & d'imagination qui y sont répandues en rachetent les défauts.

L'Abbé de *Chaulieu* mourut en 1720. âgé de près de 80. ans, avec beaucoup de courage d'esprit.

(27) Le Marquis de *la Farre* Auteur des Mémoires qui portent son nom, & de quelques Pièces de Poësie, qui respirent la douceur de ses mœurs, étoit plus aimable homme, qu'aimable Poète. Il est mort en 1718. ses Poësies sont imprimées à la suite des Oeuvres de l'Abbé de *Chaulieu* son intime ami, avec une Préface très-partiale & pleine de défauts.

(28) Le Comte *Antoine Hamilton*, né à Caën en Normandie, a fait des Vers pleins de feu & de légèreté. Il étoit fort satirique. Mr. de St. Aulaire, à l'âge de plus de 90 ans, faisoit encore des Chançons aimables.

(29) *Despréaux* alla réciter ses Ouvrages à l'Hôtel de Rambouillet; il y trouva *Chapelain*, *Cotin*, & quelques gens de pareil goût, qui le reçurent fort mal.

(30) La Fontaine St. Innocent, l'Architecture est de *Lescot*, Abbé de Clagni, & les Sculptures de *Jean Gougeon*.

(31) C'est ce que *Bayle* lui-même écrivit au Sieur des Maisiaux.

(32) Terme dont *Corneille* se sert dans une de ses Epîtres;

F I N.

ULB Halle
006 910 157

3





RECUEIL DE PIÈCES

FUGITIVES
EN PROSE ET EN VERS.

Par Mr. de

M. DCC

